

Josée Bellemare

Collection Émouvantes retrouvailles

1-Albertine Picard



LENA
PUBLICATIONS

Albertine Picard

Dépôt légal deuxième deuxième 2016

Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque et Archives du Québec

I.S.B.N. 978-2-924219-09-6

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés à Josée Bellemare auteure



Un mot sur l'artiste

(dessin page couverture)

Julie Bellemare est née avec un talent naturel. Dès son plus jeune âge, elle observe les visages et essaie de trouver les différences. Avec les années, de la persévérance, de la minutie et de l'analyse, elle crée des œuvres exceptionnels. La ressemblance entre les photographies et les portraits qu'elle dessine sont vraiment splendides. D'ailleurs, si vous cherchez une idée cadeau pour un anniversaire de mariage, pour un souvenir d'un parent ou pour un portrait de famille, je vous propose de la contacter sans tarder. Depuis 2010 avec son conjoint Sylvain Bolduc une nouvelle entreprise a vu le jour. Pour de plus amples informations, je vous propose de visiter leurs sites <http://www.artcimentdecoration.ca> ou d'aller les rencontrer à leur boutique au 9611 chemin Ste-Marguerite, Trois-Rivières. Un gros merci à Julie pour le magnifique dessin de notre maman Pulchérie Lacerte.

Dédicace

À la douce mémoire de Pulchérie Lacerte Bellemare décédée le 1^{er} juin 2012. Avec sa détermination, son courage, sa force et sa foi en la vie, ma mère m'a appris à persévérer et à croire en moi. Elle m'a souvent répétée que l'art de chaque chute est de relever avec grâce et de foncer vers mon but en ignorant les commentaires négatifs, les mots blessants et en écoutant les précieux conseils de ma petite voix intérieurs. Elle m'a appris à faire la part des choses. Je m'ennuie de toi ma belle maman Chérie et tu me manques. Par contre, tous les jours, je sens ta présence et je poursuis mon chemin en agissant comme tu me l'as souvent démontré et en souriant à belles dents. J'avance sans reculer, en ayant confiance et en me moquant des défis de la vie. La photo de toi et de papa m'a inspiré pour créer le personnage d'Albertine et ton amour pour ton beau Pierre m'a aidé à leur faire vivre et partager leur histoire d'amour.

Je t'aime

Josée

Xx

Un

Samedi vingt-deux août 1953, je suis assise dans un fauteuil berçant sur le balcon de ma maison et j'observe, mon frère. Depuis trois jours, son comportement m'intrigue : il tourne en rond, entre dans une pièce pour en ressortir aussitôt; puis, il s'éloigne de moi. Qu'est-ce qui le tracasse? D'habitude, il me confie ses angoisses et nous entamons une discussion pour partir à la recherche d'une solution. J'ai beau essayer de visualiser les événements, tenter de revoir les activités des dernières heures, je ne parviens pas à trouver ce qui a déclenché cette profonde réflexion. Je n'ai remarqué aucun changement dans son horaire. Que se passe-t-il avec lui? À cette période de l'année, Michel travaille aux récoltes du matin jusqu'au soir, mais qu'il a terminé son emploi du temps, il se prépare en passant une heure dans la salle de bain puis il se dirige vers le garage de monsieur Paul pour rejoindre ses fidèles amis. Les quatre garçons ont la même passion.

Leurs voitures doivent être impeccables avant de se rendre au centre-ville pour se balader. Ils sont si heureux de constater la réaction des gens à leurs passages. Leurs yeux brillent comme des gamins venant de recevoir un gros sac rempli de bonbons. Je ne comprends pas leurs engouements ni celui des filles de mon âge; elles ne peuvent pas s'empêcher de les contempler et espérer une permission spéciale de la part d'un garçon de cette gang. Yves, un des amis de mon frère m'a invité, mais j'ai refusé. Il semble gentil, mais je ne parviens pas à m'imaginer assise à ses côtés et circuler dans sa Chevrolet dans les rues de l'une de villes avoisinantes. À la tombée de la nuit, les garçons stationnent leurs voitures toutes brillantes, entrent au casse-croûte pour boire des milkshakes. Ils racontent le comportement des jeunes femmes se tenant à proximité de la porte d'entrée du restaurant. Elles attendent avec impatience l'arrivée de ces garçons portant des blousons noirs, des pantalons cigarettes et des souliers bien cirés. Pour la première fois, les jeunes adultes sont classés dans une catégorie à part des autres

et ils s'amuse^{nt} comme les adultes ne l'ont jamais fait.

Je m'appelle Albertine Picard et je ne suis pas attiré par ce genre d'activités. Mon père dit que c'est parce que je ne suis pas rendu là dans ma tête et dans mon cœur et que je ne devrais pas m'en inquiéter puisque ce jour viendra. Il faut bien que jeunesse se fasse, répète-t-il. Michel est parfaitement en accord avec cette citation. J'aime davantage les longues promenades en forêt qu'à ces sorties entre jeunes adultes.

La saison estivale est sur le point de prendre fin. Je suis la cadette d'une famille de cinq enfants et, depuis quatre ans, les trois plus vieux de ma famille ont déménagé dans la région de Montréal. Ils ont trouvé un emploi stable dans une usine et ils se sont mariés. La prochaine étape sera celle des enfants, cela me fera tout drôle de me faire appeler tante Albertine.

Soudain, une succession d'images me vient en tête. Est-ce possible que Michel souhaite se rapprocher d'eux? Cette pen-

sée me donne envie de pleurer. Je ne peux pas croire que nous en sommes rendus là! S'il songe réellement à quitter la région, cela signifie que la ferme, la maison et tout le domaine seront vendus. Tous les jours, je prends soin des animaux. Entre les diverses tâches, je me promène en relaxant sans me soucier de mon avenir. Je suis une solitaire. Est-ce que Michel Picard songe à partir ou à faire une offre pour l'achat du domaine familial? Je ne crois pas qu'il ait suffisamment d'argent dans un compte à l'institution financière pour acheter l'entreprise familiale et je ne crois pas qu'il ait vraiment envie de prendre le relais. Il ne m'a jamais confié sa véritable passion, mais je n'ai jamais vu des étincelles dans ses yeux lorsqu'il est assis sur un tracteur et il ne semble pas particulièrement heureux lorsqu'il s'occupe des animaux.

Qu'est-ce qui le force à réagir en cette fin d'été de l'année 1953? Michel fêtera son anniversaire de naissance dans un peu moins d'un mois. Le chiffre vingt-et-un sera inscrit sur le chemin de sa vie. Est-ce que cette date le force à vouloir fran-

chir la prochaine étape avec assurance? Je suis inquiète pour mon avenir et celui de mes parents. Je sais que mes craintes ne le feront pas changer d'avis. Je dois prévoir le pire et analyser tous les choix qui peuvent s'offrir à moi. Je m'en veux puisque je ne me suis pas préparée à cette éventualité. Pour moi, la vie se chargeait de mon avenir. J'ai toujours cru qu'il y avait un chemin tracé pour moi et que je n'avais aucun effort à faire. J'ai été naïve de croire que mon destin est dessiné dès notre naissance et que je n'ai rien à faire. Je pense que je dois peut-être y réfléchir avant de m'énerver et de songer à d'autres options. La vie ne se limite pas uniquement à moi et à mes états d'âme. Mon frère a peut-être des inquiétudes qui sont d'un tout autre ordre! Et si. S'il est amoureux et qu'il ne sait pas de quelle façon l'avouer à la dire jeune femme. Je ne suis d'aucune aide pour lui. Je suis sa sœur et je n'ai aucune expérience pour le conseiller convenablement. Et s'il est malheureux loin de ces grands frères et si leurs folies et l'absence de défis à relever lui manquent! Et s'il réalise que le temps passe trop rapidement!

Il y a tellement de questions sans réponse. Il y a tellement d'interrogations sans point précis pour comprendre la situation. Je me sens inutile et le comportement de mon frère me laisse croire que je suis différente et indifférente à la vie de mes frères et de celle de mes parents. Je suis la cadette de la famille et depuis toujours, j'exige de recevoir beaucoup d'attention. Lorsque maman reproche mon attitude et me dit que je ne suis qu'un enfant gâté par mon père et mes frères et que je ne ferais jamais rien de bon de toute ma vie, je commence malheureusement à me dire qu'elle a raison et que je dois trouver ma voie. Je dois prendre ce tournant pour savoir ce qui me définit. Je dois cesser de m'apitoyer sur mon sort et être solidaire des membres de ma famille puis de vérifier les diverses possibilités qui s'offrent à une jeune femme de dix-neuf ans en cet été de l'année 1953.

Qu'importe la décision de Michel, qu'importe ce qui l'embête! Moi, Albertine Picard, je promets de devenir une femme dans tous les sens du terme et pour parvenir à saisir ce que cela signifie,

je vais, de ce pas, me diriger vers la bibliothèque municipale pour lire des faits historiques sur l'agence féminine et écouter et m'intéresser à elles. J'ai toujours été entouré par des garçons et j'effectuais les tâches ménagères comme me l'a toujours montré ma mère ainsi que les femmes de mon époque. Je ne veux pas passer ma vie avec des chaudrons entre mes mains. Je ne peux pas me résoudre à laver et nettoyer une maison pendant toute ma vie. J'en veux davantage et je veux découvrir un autre monde que celui-là. Je ne connais pas mes talents, mes forces et mes aptitudes particulières. La prochaine étape sera d'explorer différentes avenues pour apprendre qui je suis.

L'automne sera long, terriblement long. Je sais que : ni Michel, ni mon père et encore moins ma mère ne me tiendront au courant des événements au fur et à mesure qu'elles surviendront. Je ne connais pas les soucis de mon frère. Par contre, je sais qu'il fêtera son vingt-et-unième anniversaire de naissance, ce qui signifie qu'il aura atteint sa majorité dans six semaines et cela doit le travailler. Il

sait qu'il a une importante décision pour définir son avenir et que celle-ci aura des répercussions sur la vie de Berthe et de Charles. Nous en sommes tous rendus là.

Je vais sortir de ma chaumière et imaginer que le monde m'appartient, mais en attendant, je vais m'amuser à croire que je suis une jolie princesse en m'éloignant de mon château et en me baladant dans cette forêt enchantée. Qui sait, il y a peut-être un crapaud à embrasser ou un village de gnomes à découvrir. Hum! Je le sais, je suis trop vieille pour croire à ces contes de fées, mais puisque les derniers jours ont été pénibles pour moi, je préfère, l'espace d'une journée, me laisser emporter par ces idioties comme le dit ma mère. Ma vie s'apprête à changer et j'ai besoin de rêvasser pour m'aider à me préparer, ce sera une sorte de tremplin pour accepter le défi que la vie m'envoie.

Deux

Le seize septembre au matin, en descendant l'escalier, j'aperçois mes parents. Mon père a mis son habit des grandes occasions et ma mère a choisi de mettre sa jolie robe rose, son long manteau lilas et son chapeau blanc garni de fleurs colorées et des plumes décoratives. En fermant la porte, Charles se retourne, fixe mon regard, me fait un clin d'œil sans oublier son complice sourire en coin. Depuis un mois, mon frère Michel évite toute discussion. Lorsqu'il n'entre pas au petit matin, il se lève tôt pour travailler dans les champs. Mon père semblait nerveux, ce n'est pas dans ces habitudes de me cacher un projet et je suis certaine que leur secret pèse lourd sur ces épaules. Je ne connais pas la teneur de ce rendez-vous, mais j'ai l'impression qu'il s'agit de la vente du domaine. Un mal de cœur m'empêche de manger, je suis incapable d'avaler le petit déjeuner que maman m'a gentiment préparé. Je fais le tour de la maison en m'assurant que je suis bel et bien seule. J'ai soudain envie

d'augmenter le volume de la radio. Peut-être que le choix de l'animateur et sa bonne humeur seront contagieux. Je ressens une vive envie de me changer les idées. Je me rends vers l'appareil musical, mais en passant devant le téléphone, je prends le combiné et compose le numéro de mon frère Georges. Pour la première fois de toute mon existence, j'agis sans réfléchir. Je n'ai absolument aucune idée du sujet de conversation que je vais entamer avec celui ou celle qui répondra. En entendant la première sonnerie, je deviens nerveuse, la deuxième intonation me fige et la voix féminine me réjouit. Micheline me confie qu'elle est très occupée en ce moment avec les enfants et l'aménagement d'une pièce pour l'arrivée de Michel. Elle est heureuse de pouvoir l'accueillir, mais les préparatifs et la réorganisation de nos espaces de vie perturbent notre quotidien. Le petit, lance-t-elle commencera, son nouvel emploi dans moins de deux semaines.

Je suis surprise de constater à quel point, je réussis à garder mon sang-froid durant cette trop courte conversation. Ma belle-sœur m'en apprend beaucoup sur la vie à

la ferme. Elle est loin de nous, mais elle connaît les moindres décisions de mes parents et du futur déménagement de mon frère. Les hurlements du plus jeune l'obligent à mettre un terme à l'appel.

Je viens d'apprendre toute une nouvelle et je dois m'asseoir. Mes jambes tremblent et j'ai de la difficulté à me rendre jusqu'à un fauteuil. Mes parents sont chez le notaire du village, Michel va commencer un travail dans une usine à Montréal. Un déménagement est écrit dans le carnet de ma vie et mon avis n'est pas demandé concernant cette décision. J'ai chaud, je suis étourdie et je dois me ressaisir sinon, je vais m'évanouir. Un geste spontané m'a permis de connaître la vérité, sur le silence de mes parents et sur les absences de plus en plus fréquentes de Michel Picard. C'est dans ces difficiles moments que je réalise les mauvais côtés de ma solitude. Je n'ai pas d'amie intime, je n'ai personne pour me confier mes angoisses et mes inquiétudes. Depuis mon plus jeune âge, je marche derrière les pas de mes quatre grands frères et je ne me suis jamais intéressé aux autres filles de mon âge. Leurs

manies de vouloir se sentir belle et aimée; leurs douces et délicates manières me tiennent à l'écart de mes compères. J'ai toujours préféré monter dans les arbres, rouler sur les bicyclettes et les patins de mes aînés au lieu d'essayer de les comprendre. J'ai envie de hurler, mais je reste sage comme ma mère a tenté de m'enseigner. Elle avait raison de craindre mon attitude et mes écarts de conduite. Je préférais les escapades en forêt aux soirées entre filles, j'aime imaginer différents récits et croire que je suis une aventurière, une princesse perdue ou un gnome en plein cœur d'un défi à relever. Je n'ai jamais eu envie de connaître les nouvelles méthodes de maquillages. Je refusais de m'intéresser aux styles de vêtements de la saison et à la réalité des jeunes de ma génération. Je vais m'habiller, et préparer un petit gouter en écoutant de la musique et en chantant à tue-tête et en vivant le moment présent. Je n'ai pas envie de gâcher une autre journée et une matinée ensoleillée pour la conclusion d'une situation hors de mon contrôle. Michel partira vers la grande ville pour vivre auprès de Georges, Gérard et Bertrand. Les quatre

frères Picard seront réunis. J'ai des neveux et des nièces, je connais leurs prénoms, mais loin d'eux, j'ai perdu la notion du temps. Les caractéristiques de chacun, leurs passions et leurs personnalités sont inconnues. Est-ce que mes parents prendront le même chemin que leurs fils? Est-ce qu'ils voudront déménager dans les environs de la région métropolitaine? Est-ce qu'ils vont associer l'annonce du départ de Michel à une soudaine envie de s'approcher de leurs petits-enfants? Ces questions me font trembler. Je crains le pire. J'aime les espaces verts, les arbres, les terrains cahoteux. Bref, tout ce que représente la campagne. Je ne veux pas d'une autre vie! Je dois partir d'ici, j'étouffe. Dès que mon père a fermé la porte, j'ai ressenti un besoin de liberté. J'étais contente de pouvoir être seule et de pouvoir écouter de la musique à tue-tête, mais cette douce sensation a été de courtes durées. L'incertitude et l'angoisse se manifestent rapidement dans mes esprits. Je quitte notre demeure avec la ferme intention de réussir à m'évader et de m'éloigner de cette mauvaise ambiance. Je sors pieds nus et me dirige tout droit vers notre ca-

bane dans l'arbre. Cet endroit familier m'aidera sûrement à reprendre mon souffle, à faire le point sur ma vie et essayer de prendre un recul. De toute façon, je dois penser à mes propres besoins en évaluant mes désirs. Je suis Albertine Picard. Qu'est-ce que je veux? En 1953, une jeune femme songe à se marier, à devenir une mère, mais est-ce que c'est ce que je veux? Est-ce qu'un homme tombera amoureux de moi? À force d'entendre maman me répéter qu'il est impossible de trouver un mari avec mon caractère, mes attitudes et mon comportement hors du commun, je dois trouver une option qui me conviendra. Quelles sont les possibilités pour une fille de vingt ans : partir à la conquête du monde? Ce n'est pas vraiment mon cas. J'aime inventer des histoires palpitantes, mais je ne suis pas le personnage principal de ces récits. J'aime prendre soin des animaux, mais je fuis dès qu'il y en a un de blessé. Je ne vais donc pas devenir une infirmière. J'aime apprendre, mais je suis trop timide pour me retrouver devant une classe de jeunes et je ne pourrais jamais avoir le contrôle de mes élèves. Je crois que je peux devenir une

secrétaire. Je me suis souvent assise aux côtés de mon père, en silence, je l'observais avec la paperasse et l'administration de son entreprise. Je pense que je suis capable d'être le bras droit d'un patron d'une compagnie. C'est un choix comme un autre. Soudain, je m'arrête. Il faut que je vive le moment présent. Le soleil est radieux, les nuages sont peu nombreux et les oiseaux chantent de jolies mélodies. Je dois parvenir à mettre mon questionnement sur la glace sinon, je ne réussirais pas à passer aux travers cette journée. En voyant le pneu attaché solidement par une corde, je me précipite vers l'arbre. Je vais commencer par me bercer en fermant les yeux et en essayant de me concentrer sur l'ambiance de la forêt. Je dépose mon sac à lunch au pied du chêne, avance vers la balançoire et je l'enjambe lorsque j'entends une voix masculine que j'ai peine à identifier.

— Tu ne devrais pas t'installer dans ce pneu, la corde ne survivra pas à ton poids.

Je me retourne vers cet intrus. Les rayons du soleil m'aveuglent et je ne peux pas voir l'individu. Qui es-tu?

— Antoine Morin, j'ai appris que vous allez partir! C'est dommage pour toi et tes parents, mais mon frère est heureux. Tu ne peux pas imaginer à quel point.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Ton père a rencontré Gédéon pour la vente de la ferme et du domaine. Je ne connais pas leur entente, mais ils sont chez le notaire, ils règlent tout ça ensemble. Tu n'étais pas au courant?

— Tu connais ma mère, alors, tu sais que j'ai été mis à l'écart de leurs décisions et de leurs discussions.

— Il y a des rumeurs au sujet de Michel, certains disent qu'il va s'enrôler dans l'armée, d'autres pensent qu'il ira travailler à la même usine que Georges.

— Il s'installe à Montréal.

— Tu vois, tu n'es pas aussi ignorante!

— J'ai osé téléphoner chez mon frère. Ma belle-sœur m'a annoncé la nouvelle. Elle est exténuée, car elle aménage la chambre de Michel, il arrivera dans quelques semaines.

— Oh!

— Changeons de sujet. Qu'est-ce que tu deviens, Antoine?

— J'ai acheté la ferme de mes parents. Ils ne sont pas prêts à vendre leur maison, mais je pense que Gédéon acceptera de partager la sienne! Ne me regarde pas avec des yeux aussi méchants, je te l'ai dit toute à l'heure, je ne sais rien au sujet de l'entente. Si tante Berthe et oncle Charles ont la même réaction de mes parents, nous devons tous nous asseoir. Gédéon et moi devons penser à notre avenir.

— Tu as raison, vous ne pouvez pas rester à la charge de vos parents éternellement!

— En effet. Est-ce que tu souhaites t'installer dans notre cabane? Nous pourrions nous amuser à imaginer que nous

jouons aux cowboys comme dans le temps.

— La corde ne pourra pas supporter mon poids, mais la cabane dans l'arbre est assez solide pour nous deux?

— Nous étions huit enfants parfois neuf à monter et à sauter dans notre petite maison dans l'arbre, ne crois-tu pas que nous pouvons nous y rendre sans danger?

— Ouais. Nous pouvons marcher dans les sentiers de ton domaine.

— C'est une excellente idée ma belle Albertine. Il y a tellement de temps que je n'ai pas discuté avec ma seule et unique cousine.

Les préparatifs pour le déménagement ont débuté le douze novembre. Entre les tris de tous les articles et les remplissages de boîtes, mes parents cherchaient une demeure à proximité. Le dilemme avait rapidement été résolu. L'attrait de la grande ville était une possibilité, mais la vie à la campagne était si rassurante pour eux. Il y avait la demeure de la veuve à ti-

Guy Rouleau située sur la rue principale du village. Elle est intéressante, chaleureuse et mignonne, mais il lui manquait un petit quelque chose que maman ne parvenait pas à définir! Puis, le vingt-deux décembre, à quelques jours de la période des fêtes, lors d'une balade en automobile, un coup de foudre est survenu pour Berthe et Charles. Soudain, les inquiétudes ont disparu, les doutes se sont dissipés et les craintes se sont évaporées. Cette magnifique résidence était située à mi-chemin entre le village de Saint-Étienne des Grès et Saint-Thomas-de-Caxton. Pour mes parents, l'excitation était à son comble, j'avais l'impression qu'ils étaient de jeunes amoureux et c'était fantastique d'être le témoin de ce nouveau projet de vie pour eux. Maman était radieuse, je ne l'avais jamais vu avec une aussi belle aisance comme si le poids de la responsabilité familiale n'existait plus. La journée du deux mars arrivait à grands pas, nous étions si occupés avec les préparatifs pour le déménagement que j'ai oublié mes inquiétudes concernant mon avenir.

— Le jour de la Saint-Valentin, papa a remis une enveloppe à sa Berthe. Surprise, elle l'ouvrit doucement, puis, elle s'est levée en criant et en sautant comme une petite fille. Dans sa main droite, elle tenait une paire de billets.

— Ta mère a toujours rêvé de visiter l'Italie, les travaux à la ferme ne me permettaient pas de lui offrir un aussi beau cadeau, mais la vente de notre domaine change tout.

— Quelles sont les dates de ce fameux voyage?

— Nous partirons le quinze mai et nous serons de retour le deux juin. Je pense que tu es assez grande et mature pour rester seule à la maison durant notre séjour en Italie.

— Cela me donnera assez de temps pour m'habituer à notre nouveau voisinage et aux habitudes de notre nouvelle maison.

Trois

Dimanche vingt-six juin 1955, ma formation est terminée depuis un mois, j'ai obtenu mon diplôme aux études commerciales et je peux maintenant occuper un poste de secrétaire. Vendredi vingt-sept mai 1955, j'ai eu un entretien avec monsieur Boisvert du magasin aux rayons des merveilles et il m'a expliqué que le départ de mademoiselle Betty l'oblige à embaucher une nouvelle secrétaire. Elle se mariera au début septembre et elle a remis sa démission dès que la date de l'événement a été fixée. Il m'a cependant assuré qu'elle sera présente pour la saison estivale, avec la période des vacances annuelles de tous les employés, il l'a convaincu de rester en poste jusqu'au milieu du mois d'août. J'ai été soulagée de l'apprendre.

Dès qu'ils sont appris la nouvelle, mes parents ont loué un logement à proximité de ce commerce. Il contient deux chambres et la fille du cousin de ma

mère, va emménager avec moi dans les prochaines semaines. Berthe et Eugénie Lamy ont remarqué que nous avions une belle entente lorsque Jacqueline venait se promener durant les saisons estivales. Il est certain que j'appréciais sa compagnie puisque j'étais l'unique fille parmi mes cinq cousins et mes quatre frères. La visite annuelle était brève, Jacqueline arrivait chez son oncle vers le premier juillet pour rester jusqu'au quinze du même mois. Je suis anxieuse, mais contente, car je ne vivrai pas seule dans mon premier logement.

C'est aujourd'hui la date du grand départ. Je tremble en pensant que dans moins de vingt-quatre heures, je vais dormir dans mon nouveau lieu de vie. Il y a tellement de préparatifs que j'ai peur d'en oublier. Deux boîtes remplies d'effets personnels par ici, une caisse de nourriture dans la cuisine, un coffre plein de couvertures, de draps, des serviettes et de débarbouillettes à ma droite et une malle vide pour mes vêtements à ma gauche. Je croyais que j'avais effectué un bon ménage en jetant des effets inutiles lors de mon dernier déménagement,

mais je réalise qu'il n'a pas été suffisant. J'espère que Jacqueline est une fille beaucoup plus disciplinée que moi, car toutes les pièces seront surchargées. Je me lance dans cette aventure avec une certaine réserve. J'ai grandi à la campagne et je viens de vivre neuf mois dans un pensionnat pour jeunes filles. Je ne suis pas certaine d'avoir toutes les qualités requises pour occuper un poste dans ce type de bureau! Je ne feuillette pas les magazines de mode pour jeunes filles, je ne me maquille pas, car je déteste la sensation des crèmes sur mon visage et je préfère porter des pantalons que des jupes ou des robes. Je ne me sens pas à mon aise, de plus, je ne suis pas parvenue à dénicher le style de vêtements qui convient à ma silhouette. Ma mère, Berthe Lamy Picard, m'a souvent dit que la première impression est la plus importante. Demain, tous les regards seront rivés sur moi. Aucun mot n'aura été prononcé et mes nouveaux collègues de travail m'auront mis dans une catégorie. Cette idée hante mes pensées. À compter du lundi vingt-sept juin de l'année 1955, je vais devoir me comporter comme une vraie dame. Mon image d'employée doit

refléter celle de l'entreprise qui m'a engagé. Monsieur Boisvert a flairé que j'étais la personne idéale pour occuper ce poste, je dois être digne de confiance. Il n'existe pas cinquante-six façons d'occuper mon temps pour oublier les événements qui combleront la journée de demain. Lire un bon roman, écouter de la musique ou écrire dans mon journal. Ce serait peut-être intéressant de mettre sur papier mes angoisses, mes inquiétudes et mes sentiments concernant mes états d'âme. Cette activité comblerait une partie de la soirée, mais cela ne me permettrait pas de changer de sujet. Je dois réfléchir à la meilleure option. Soudain, je crois entendre la voix de maman. Tu dois être prête et tenter de prévoir les imprévus. C'est ce que toute personne sage devrait savoir avant de s'engager dans un projet ou une nouvelle occupation. J'ai un repas à préparer et je devrais mettre des vêtements près de mon lit. Ma mère est une femme organisée, elle a essayé de m'initier à sa méthodologie, mais à son grand désespoir, elle a dû renoncer.

L'ouverture du commerce est à neuf heures, mais la convocation est à huit

heures trente. Je vais pouvoir me permettre un répit avant la course matinale. Je ne suis plus au pensionnat, pour le moment, je vis seule, mais dès que Jacqueline, la fille de la cousine à maman aura déniché un emploi, elle s'installera dans la deuxième chambre. Nous pourrions partager les frais. Nous avons eu la chance de nous fréquenter au cours des derniers mois puisque nous avons vécu dans le même pensionnat. Nos caractères sont différents, mais je pense que nous nous entendrons bien. En attendant son arrivée, c'est calme et je ne suis pas habituée à cette ambiance silencieuse. Je vais augmenter le son de la radio, je vais moins me sentir seule.

Quatre

Lundi vingt-sept juin 1955, il fait noir et j'entends la pluie, le tonnerre et les éclairs. Des gouttes d'eau frappent violemment le toit de tôle. Je suis étendue sur mon lit et les ombres, se baladant dans ma pièce, m'inquiètent. Les branches des arbres dansent et le vent siffle si fort que je crains que l'arbre fracasse la fenêtre. Le bruit m'agace et l'orage m'enrage. L'horloge indique les chiffres cinq, zéro et neuf. Il est trop tôt pour me lever. J'ai envie de rester au chaud sous les couvertures, mais je crains de m'endormir et éviter d'avoir beaucoup de temps pour les préparatifs précédents mon entrée sur le marché du travail. Je ne peux pas croire que je vais devoir me déplacer en portant un imperméable, des bottes de caoutchouc et un parapluie. Il avait un avantage à être pensionnaire finalement! Mon épaisse chevelure prendra une partie de la journée pour sécher, je ne peux pas croire que mon initiation sera pénible à ce point. Je vais devoir sérieusement songer

à apporter des vêtements de rechange; à transporter un sac repas, un parapluie en plus d'un gros sac! C'est un véritable cauchemar pour moi. J'ai toujours aimé marcher sous la pluie, mais ce matin, cette température ne me plaît pas. Sans raison, je pense à mon père, je crois l'entendre dire « garde un espoir. Il est de bonne heure et il est possible que les nuages noirs se dissipent ». Je vais me rendre à la salle de bain et m'allonger dans la baignoire, il suffira peut-être de quelques minutes pour oublier ce vacarme matinal!

Je me dirige vers ma chambre avec une serviette autour de mon corps. C'est la première fois de toute mon existence que j'ose circuler ainsi dans un logement, mais je suis seule et les portes sont toutes verrouillées. Je m'approche de mon armoire, prends un soutien-gorge et l'enfile, puis, je mets une jupe noire et une blouse blanche. Je dois trouver un article pour mettre une touche personnelle à ajouter à mon style qui ressemble davantage à celle d'une vieille fille qu'à une jeune demoiselle de vingt ans. Il faut croire que mes choix ne reflètent pas

celles des citadines. Est-ce que je pars à la quête d'une breloque ou d'une veste sans manche? Nous sommes au mois de juin et la chaleur matinale risque de me faire changer d'idée au fur et à mesure que la journée avancera. La distance entre ma demeure et le commerce est de deux kilomètres. Je ne suis pas du genre de personne à compter les pas entre le point A et le pont B, ni parmi celles qui ferme les yeux en laissant les rayons du soleil me caresser le visage. Je ne crois pas au prince charmant et je n'analyse pas mes sentiments au gré du vent. Ma mère aimerait que je sois plus prévoyante et mon père m'a toujours traité comme sa petite princesse.

Il est sept heures quarante-cinq lorsque je sors de mon logement. Le soleil est radieux. Il n'y a aucun nuage noir, quelques cumulus. Je suis contente de ce changement de température. Cela ne m'empêche pourtant pas d'avoir le cœur gros en marchant vers mon lieu de travail. Les années passent trop vite, je m'ennuie de la vie familiale. Je me sentais bien entourée par mes frères et mes parents. Nous étions tous complices. En

vieillissant et en observant les diverses réactions de mes parents vis-à-vis leurs petits-enfants, je crois qu'ils devaient rire de nos idées loufoques. Berthe et Charles devaient rire de bons cœurs en se racontant nos aventures, les soirs sous les couvertures. Tout à coup, il fait froid. Le vent se lève. Un nuage noir vient d'apparaître au-dessus d'un immeuble. Il approche dangereusement. Je n'ai pas pris soin d'apporter un manteau et j'ai laissé mon parapluie à la maison. Je porte une blouse blanche et il ne semble pas y avoir d'endroits pour me réfugier pendant l'orage. Selon mes calculs, l'entreprise est située à cinq minutes de marche. La distance est suffisamment grande pour que le déluge trempe mes vêtements. Je pleure. Je devrais songer sérieusement à retourner à la maison! L'autre option est de contacter un conducteur d'un taxi, mais je n'ai pas le montant requis caché dans mon porte-monnaie pour payer la facture. Je me sens tellement mal en pensant aux regards étranges de tous ceux et celles qui seront présents à mon arrivée. N'existe-t-il pas une possibilité d'un retour dans le passé afin d'éviter ce désastre?

Je suis une secrétaire et selon ma formation, pour être efficace, je dois avoir un sens pratique. Cette qualité était absente lorsque tu es née, se moquait souvent mon père. Il avait raison. De son côté, maman n'arrêtait pas de répéter : c'est un art qui s'apprend. Je n'ai jamais mis les efforts nécessaires pour m'approprier cet essentiel élément et j'en subis les conséquences. Je ne peux pas croire que je vais mettre les pieds dans l'immeuble dans un état pareil, moi, Albertine Picard, une demoiselle âgée de vingt et un ans. Je suis trempée de la tête aux pieds ! J'aurais aimé faire une entrée discrète, mais mes allures en feront autrement. L'eau qui tombe sur moi est chaude, pourtant, j'ai des frissons. Ma blouse blanche est collée sur mon corps et je suis gênée de circuler dans les rues de la ville. Je baisse les yeux en croisant une personne sous son parapluie. J'avance en réfléchissant. Je dois absolument trouver une solution pour éviter une telle humiliation.

Je hurle dès qu'une main touche mon épaule. J'ouvre les yeux et m'assois. Je

me suis endormie dans ma baignoire et ma chatte a réussi à se faufiler dans la salle de bain. Elle devait s'inquiéter lorsqu'elle a réalisé que je ne bougeais pas. Ce cauchemar n'est pas réel et j'en suis très heureuse. Nerveusement, je me lève, entoure mon corps d'une serviette, quitte la salle de bain pour me rendre à la pièce adjacente pour choisir des vêtements adéquats pour l'occasion. Le scénario, sorti tout droit de mon imagination, aura une belle fin. Je vais prendre toutes les précautions requises pour me rendre à mon nouveau travail. Le trajet entre ma demeure et le 101 rue des Forges à Trois-Rivières se déroule à merveille. À huit heures vingt-deux minutes, je me présente à la porte d'entrée du commerce et j'attends. Je crois que mademoiselle Betty Roberts viendra à ma rencontre. Une jeune femme vient vers moi. Elle est plus grande que moi, plus mince aussi et le choix de ces vêtements est excellent. La robe est magnifique. Lors de mon entretien et de la visite du commerce au mois de mai dernier, je n'avais pas vu ce style de robe dans les différents départements. Tout en l'examinant, j'essaie de me souvenir de la formation personnalisée de

ma belle-sœur. Est-ce que cette jeune femme se rend à Montréal pour ces achats?

— Bonjour. Je me présente : Simone Maltais. Je suis certaine que tu es mademoiselle Picard!

— En effet, tu as raison. Comment as-tu deviné?

— Je ne t'ai jamais croisé dans le coin et je tiens à t'aviser que tu as beaucoup de chance.

— Explique-moi?

— Je te mentionnais que tu avais de la chance parce que mademoiselle Caron arrive toujours à sept heures quarante. Elle examine d'un premier coup d'œil tous les employés afin qu'ils soient dignes de la compagnie. Elle a sûrement eu un problème. J'ai entendu dire que certains quartiers n'ont pas d'électricité depuis trois heures du matin. Elle habite dans l'est de la ville. Je te propose de m'accompagner jusqu'au département de la boutique pour dames. Tu pourras

choisir un ensemble parmi les vêtements offerts et le mettre pour la journée.

— Est-ce une bonne idée?

— Dépêche-toi. Si tu n'écoutes pas mon conseil, ton aventure se terminera avant midi. Mademoiselle Caron est très exigeante. Pour elle, une secrétaire doit voir à tout et être impeccable. Tu perdras de nombreux points si tu insistes à garder cette jupe et cette blouse. Je tiens à t'informer que tu ne réponds pas aux critères pour occuper ce poste.

— Je pense que je vais suivre ton conseil.

— C'est une sage décision.

En silence, nous parcourons les couloirs, nous tournons à notre droite, nous descendons un long escalier, puis nous marchons vers une salle. L'immeuble est grand et Simone Maltais semble bien le connaître. La force de sa poignée de main m'a surprise. Elle dégage quelque chose d'exceptionnel. C'est comme si sa présence venait me titiller tous mes sens. Je la suis sans me poser de questions. Elle

pointe une porte avec l'index de sa main gauche sans se retourner. J'entre et j'attends. Je suis nerveuse. Je me méfie toujours lorsque je suis près d'une étrangère. J'ai une sainte horreur de me dévêtir sans avoir vérifié toutes les issues et en ce moment, je suis dans une place publique. Ici, je suis plongé dans l'inconnu. Ici, je dois faire entièrement confiance à une personne que je n'ai jamais rencontrée. Ici, je me sens pris au piège. Je crains que cette femme me joue un vilain tour. Je peux me retrouver toute nue au centre de la salle de repos de tous les employés! La porte s'ouvre. Je sursaute. Je hurle de frayeur en entrant en collision avec une personne. Dans ma hâte et avec mes inquiétudes, j'ai oublié de verrouiller la porte. Je suis complètement dévêtue. J'ai reculé d'un pas et mon dos touche un mur. Je suis figée, il n'y a aucune issue. Sans commentaires, mademoiselle Maltais installe un soutien-gorge et couvre mon corps avec une robe. Puis, elle me tend une paire de souliers. Je suis émue. Mes yeux se remplissent d'eau et je ne suis pas triste. Cette Simone m'impressionne. Elle s'affaire à donner un coup de main à une nouvelle

employée pour éviter un retour à la maison. Une situation catastrophique vient de se transformer en un instant magique par son attitude exceptionnelle. C'est trop beau pour être vraie. Je l'examine et je n'en reviens pas. Je craignais que mes gaffes viennent assombrir les événements de cette importante journée, mais au lieu de cela, j'ai été accueillie avec beaucoup de gentillesse. Sans tarder, je la suis jusqu'à une porte vitrée. Elle fouille dans son sac à main, y retire une clé et l'insère dans l'ouverture prévue à cet effet. D'un signe de la main droite, elle m'invite à entrer dans la pièce. L'horloge indique qu'il est huit heures cinquante-cinq. Le magasin ouvrira les portes dans cinq minutes. Nous montons à l'étage pour nous diriger vers notre lieu de travail. Le pupitre situé à ma gauche est le mien. Betty Roberts t'informera de tes tâches. Je te laisse. Profite de ces minutes pour t'installer et te familiariser avec les appareils et ton nouvel environnement.

— Je te remercie Simone

— C'est normal. Je suis contente que tu sois là.

En m'asseyant, je me relève aussitôt. Il y a quelque chose sur mon fauteuil. Je jette un coup d'œil sur la banquette et je vois une enveloppe avec mon nom d'inscrite dessus.

Mademoiselle Albertine Picard.

La grandeur me rappelle celui d'une carte d'anniversaire. Il doit plutôt s'agir d'un mot de bienvenue de la part de la direction de la compagnie. C'est une délicate attention de leur part. J'ouvre délicatement l'enveloppe avec le coupe-papier et y retire la carte. Le dessin représente une vallée, une maison et des animaux de la ferme. Aucune note n'est écrite sur la page couverture. Par contre, à l'intérieur, il y a un message, je le lis :

Nous vous souhaitons la bienvenue aux rayons des merveilles. Sachez que nous sommes disponibles pour répondre à toutes vos questions.

Signez : La Direction

À dix-sept heures, je quitte mon emploi avec un sentiment de fierté. J'ai survécu à ma première journée de travail. L'accueil et le comportement de Simone Maltais m'ont charmé et je suis persuadé qu'une amitié exceptionnelle vient de naître. Elle a montré son côté amical, mais est-elle vraiment aussi fantastique qu'elle me l'a démontré aujourd'hui? L'avenir me dira si elle est authentique. Mon impression initiale est de bons augures. Pour le moment, je retourne à la maison avec le sourire. Je pense que ma soirée sera comblée par une suite d'événements standards : repas, repos, dodo.

Cinq

Lundi vingt-cinq juillet de l'année 1955, quand j'y pense, j'ai des frissons. Quatre semaines se sont écoulées depuis mon entrée sur le marché du travail. Je me sens de plus en plus à mon aise. Lentement mais sûrement, je parviens à planifier mon temps et à gérer le surplus imposé par mon patron. Chaque jour, les tâches sont les mêmes. Pour la plupart des gens, la routine est sécurisante. Pour d'autres, la variété est nécessaire pour mettre du piquant dans leur quotidien. Simone Maltais fredonne des airs joyeux durant toute la journée. Sa bonne humeur est contagieuse. L'ambiance de notre secteur est agréable. Mon équipe en ressent les bénéfices. Notre département est souvent pointé du doigt. Tout le monde connaît Simone Maltais. Elle est jolie, charmante et elle pourrait devenir une mannequin des revues pour femmes. Est-ce que les propriétaires ont déjà songé à lui offrir une telle opportunité? Cependant, puisque, popularité, va de pair avec jalousie et critiques, cette jeune

dame ne s'arrête pas à ces commentaires. En circulant dans les couloirs de l'entreprise, je croise régulièrement des collègues, mais je ne peux pas confirmer quels sont leurs secteurs de travail. Ils marchent en silence et ils m'évitent du regard. Simone reste elle-même malgré les commentaires des autres employés et j'ai le privilège de faire partie de ses rares amies.

Dès qu'elle en a l'occasion, Simone parle de son frère Ernest. Elle a hâte de me le présenter. Hier, elle m'a raconté que notre première rencontre a été révélatrice. Elle m'a confié que dès qu'elle m'a vu, aussitôt, elle a su que nous étions faits l'un pour l'autre. Je suis certaine que vous tomberez en amour, que vous aurez de magnifiques enfants et petits-enfants. J'ai hâte d'assister à votre première rencontre. Je vais fixer vos yeux. Des étincelles de passion vont rejaillir et je vais avoir des frissons! Personnellement, je ne suis pas une experte sur ce phénomène. Mon frère Bertrand m'a raconté que les coups de foudre sont rares, mais possibles. Il y a autant de manières qu'il y a d'histoires d'amour. Mademoi-

selle Roberts est du même avis. Ernest a quitté la région pour rejoindre l'équipe des capitales de Québec. Il joue au base-ball dans une ligue. Son retour est prévu pour la fin du mois de septembre. Selon les descriptions, très détaillées de Simone, cet homme est un être exceptionnellement beau. C'est un véritable gentleman. À voir l'allure de sa petite sœur, la beauté est sûrement de famille et je doute qu'il s'intéresse à une fille comme moi. De plus, plusieurs admiratrices doivent tourner autour de lui?

Pour le moment, je suis assise sur la banquette arrière de l'autobus menant au centre de la ville. Le soleil est radieux en cette journée estivale. Il n'y a aucun nuage, le ciel est bleu et il fait chaud. Je commence à penser au mariage de mademoiselle Betty Roberts et de son amoureux William Cadieux. Il reste seulement quatre semaines et je n'ai pas réussi à trouver ma tenue de soirée. J'ai fait la tournée des magasins et aucun achat. Les couleurs et les modèles de l'été 1955 ne me conviennent pas. Simone a insisté pour que je les essaie tous. Je crois qu'elle est la seule personne à travers le

grand Trois-Rivières à connaître les détails de ma silhouette! Je songe à renoncer à ce projet. Nicole Pouliot la spécialiste en mode du magasin viendra à notre rescousse. En descendant de l'autobus, mon cœur et ma tête se livrent une sérieuse bataille. J'ai cru entendre que la collection automnale arrivera au cours de la semaine. Je garde un petit d'espoir sans oublier l'expertise de madame Pouliot. Les soirées sont de plus en plus fraîches au cours de mois d'août. Une jupe longue, une blouse et une veste colorée peuvent créer un bel agencement. Tout est dans le choix des tissus, paraît-il!

Je suis Albertine Picard, je suis âgée de vingt et un ans et la vie à la campagne me manque. Je suis de plus en plus ouverte aux nouveautés et j'essaie de devenir une femme de mon temps, mais c'est difficile. Simone et Betty m'aident, m'encouragent dans ce virage. Ce matin, j'ai choisi un pantalon court bleu et un chandail sans manche. Je souris en imaginant le regard furieux de Nicole. Cette vendeuse tente toujours de trouver de jolis ensembles pouvant me donner des allures fémi-

nines. Elle est gentille. Elle ne se décourage pas en m'apercevant avec les mélanges de styles que j'ose porter. Je suis une rebelle et je ne comprends rien à la mode. Je n'ai pas le goût de me conformer à ce qui ne correspond pas à ma personnalité. Simone me confie les secrets pour devenir une vraie dame. J'ai de la misère à me convaincre que je dois écouter les conseils de toutes ces expertes.

Ma mère craint que je reste une vieille fille, elle est persuadée qu'il n'existe aucun homme sur cette Terre pour marier sa cadette. Les inquiétudes de maman font sourire mon père. Toutes les princesses trouvent son prince charmant à aimer et la mienne n'échappera pas à cette réalité, lance-t-il sans cesse pour rassurer Berthe ou pour tenter de se convaincre, je ne le sais pas trop. En entrant dans l'immeuble, j'aperçois Simone et vient vers moi en jetant un coup d'œil à mes vêtements, elle semble furieuse.

— Tu n'as pas honte de te présenter au travail avec cet accoutrement? Il va falloir que j'aie une sérieuse discussion avec ta colocataire.

— Tu ne dois plus jamais sortir de ta maison sans son autorisation.

— Hum! C'est elle qui a déposé cet ensemble sur ma chaise.

— Tu as accepté de le mettre.

— Je dois me vêtir convenablement et c'est ce que je m'efforce de faire tous les matins

— D'accord. Je vais faire un détour pour t'aider. Mais non, Simone. Tu ne peux pas traverser la ville pour choisir les vêtements que je vais porter! Cela n'a aucun bon sens.

— Je vais demander à Nicole de choisir ce que tu porteras. Un ensemble pour chaque jour de travail. Tu peux, sans problèmes, te les acheter!

— Ton aide est très précieuse à mes yeux, mais je crois que je vais me concentrer sur les tâches au quotidien au lieu de dépenser tout mon salaire en articles inutiles. J'ose te faire remarquer que je ne fréquente pas la clientèle. Tous les jours,

je me dirige vers mon espace de travail. Ceux qui n'aiment pas mes tenues n'ont qu'à regarder ailleurs. Je suis tannée de me soucier de mon apparence. La première impression est loin derrière moi et je veux aller de l'avant.

— Ne le prend pas sur ce ton! J'imagine que tu n'as pas acheté une robe pour les noces de Betty!

— Aucune d'entre elles ne me plaît.

— Betty m'a confirmé que la couleur pour les robes des demoiselles d'honneur est le jaune. Je le sais et ce sera difficile puisque je déteste cette couleur. Samedi prochain, nous ferons des tests de couleurs avec différents tissus. Qu'est-ce que tu en dis?

— Il va falloir inviter Nicole et essayer de convaincre Betty de nous accompagner.

— Pourquoi?

— Premièrement, Betty Roberts veut tout contrôler et deuxièmement, il serait préférable que les trois demoiselles

d'honneur s'entendent sur la couleur qui leur convient le mieux.

— Betty adore le jaune.

— Je suis d'accord, mais je ne pense pas que ce sera la couleur de sa robe.

— C'est vrai. Je vais tâter le terrain aujourd'hui et je vais te transmettre son opinion aussitôt que possible.

— Je te remercie, Simone.

— Changeant de sujet, j'ai vérifié le calendrier des parties de mon frère et il m'a assuré qu'il ne pourra pas t'accompagner.

— Quoi! Je ne t'ai jamais donné mon autorisation!

— Albertine, je t'en prie, ne te fâche pas. J'ai simplement vérifié l'horaire des parties.

— Je ne l'ai jamais rencontré et je suis une parfaite inconnue, il aurait été surprenant qu'il accepte.

— En tout cas, il a dit que tu étais mignonne et, que s'il avait pu, il ...

— Qu'est-ce que tu viens de dire?

— J'ai une photo de toi. Je lui ai posté.

— Tu as osé! Simone Maltais, tu n'as pas honte d'avoir agi ainsi! Tu n'as aucun respect.

— C'est ton âme sœur. Vous êtes fait l'un pour l'autre. Il va te rendre heureuse. Voilà mes prédictions : dans cinquante ans, vous fêterez votre anniversaire de mariage entouré de vos enfants, de vos petits-enfants et qui sait, de vos arrière-petits-enfants?

— Qui vivra verra, avais-je envie de crier! Mais je me suis contenté de lui faire une grimace, puis je me suis retourné pour me diriger vers mon bureau. De nombreuses factures et des lettres à dactylographier avaient été mises dans mon pigeonier. En prenant les documents, des images et des scènes se sont succédé

dans ma tête. Ma mère serait heureuse d'apprendre que son unique fille parviendra à trouver un mari : madame Ernest Maltais. Cela sonne étrange!

Six

Samedi trente juillet, je suis étendue sur mon lit, bien emmitouflé sous les couvertures, j'entends le brouhaha matinal. C'est sûrement Jacqueline, je n'ai pas envie de me lever ni d'aller la rejoindre. Je lance les couvertures loin de mon corps, mais les ramène rapidement sur moi. La fraîcheur de la pièce m'encourage à rester couché durant une minute ou deux. J'ai le goût de rêvasser en tentant d'oublier l'activité principale de la journée. Je hais magasiner et je hais encore plus, devoir essayer des robes. À huit heures trente, Nicole Pouliot et Simone Maltais viendront sonner à la porte de ma demeure. Il me reste moins d'une heure pour me préparer, manger une bouchée et attendre leurs arrivées. J'essaie de me convaincre que la journée sera agréable. Que nous aurons beaucoup de plaisirs durant cette journée entre filles! Avec la bonne humeur contagieuse de Simone, les blagues de Nicole et les commentaires de Betty, je n'ai pas vraiment de doute. J'espère que le sup-

plice sera de courtes durées. Pour la Xième fois, je vais me rendre dans les commerces pour choisir l'ensemble que je vais porter au mariage de l'une d'entre nous. Par chance, si je peux m'exprimer ainsi, nous ne faisons pas partie des demoiselles d'honneur. La mère de Betty a insisté pour que les cousines de la mariée le soient. Dans la famille Roberts, trois jeunes filles sont nées au cours de la même année. Notre amie sera la première d'entre elles à se marier et la tradition devra être respectée. Je suis contente d'être la seule fille de ma famille immédiate, cela m'évite de me plier à ces exigences, mais Nicole m'agace en me mentionnant que je ne connais pas les membres de mon futur époux. L'aînée du groupe se moque souvent de nous, car elle est persuadée qu'aucun homme ne voudra la marier. C'est à voir, car elle est très jolie malgré son âge et je pense qu'elle a tort d'y avoir renoncé. Je jette un coup d'œil rapide aux aiguilles de mon cadran. Définitivement, elles bougent trop vite ce matin, je crois que mes amies seront furieuses en constatant que je ne suis pas prête. Mon calendrier indique que nous sommes le samedi trente

juillet 1955 et la date du mariage a été fixée au trois septembre. Je tente de me convaincre en me parlant avec un ton sévère telle une enseignante exigeant de la discipline. Allez ma belle Albertine, lève-toi avant que ta colocataire panique à l'idée que tu n'aies pas le temps de prendre un bon repas avant l'arrivée de tes copines! Je vais devoir prendre mon courage à deux mains et me précipiter vers ma garde-robe. Debout devant ma grande armoire, je regarde les vêtements, un à un cependant aucun d'entre eux ne m'appelle. Je ne sais seulement pas si la température du jour sera chaude, humide ou pluvieuse. Je n'ai pas pris le temps d'écouter la radio. Je passe en revue tout ce qui peut paraître intéressant et féminin en espérant un éclair de génie. On frappe à la porte de ma chambre, croyant que c'est Jacqueline, j'ouvre sans avoir pris le temps de me couvrir. Je suis surprise en apercevant Simone. Elle entre dans la pièce avec un sac à la main. Elle le dépose sur mon lit en disant : bonjour Albertine. Ne sois pas si timide, ce n'est pas la première fois que je te vois dans cette tenue, lance-t-elle à la blague. Ce qui a été amusant avec toi est que je

n'ai pas eu besoin de trouver une idée farfelue pour ton initiation! Tu n'as plus besoin de chercher un vêtement pour notre journée. Nicole nous en a choisi pour l'occasion. Nous serons toutes les quatre habillées de la même façon. Ce sera charmant de nous promener dans les rues de Montréal.

— Tu veux vraiment que j'enfile ça!

— Oui. Une jolie robe blanche avec des pois noirs. Retourne-toi, je vais t'aider à mettre cette fine ceinture autour de ta taille.

— La tienne n'est pas de la même couleur.

— Ce bleu est fantastique n'est-ce pas? Celle de Nicole a des petits cercles verts.

— Pour l'espérance dira-t-elle? Celle de Betty a des points rouges. Nous porterons de jolis chapeaux pour donner une belle allure à notre quatuor.

— La bordure est beaucoup trop grande pour la forme de mon visage.

— Albertine Picard! Cesse de chialer et sors de ta chambre. Nicole a emprunté la décapotable d'un ami, elle nous attend.

— Betty n'est pas là?

— Non. Nous devons passer la prendre ensuite, nous partons pour la grande ville, mais ne t'inquiète pas, Nicole et Betty s'y rendent régulièrement.

— Quoi?

— Allez, dépêche-toi, l'horaire de la journée est très rempli et je ne veux rien manquer.

— Mis à part la tournée des magasins, quel est le programme de ce samedi!

— Une activité géniale comblera notre soirée.

— Quoi!

— Est-ce que tu connais un autre mot que : Quoi?

— Est-ce que je dois absolument répondre à ça.

— Allez, Mademoiselle Picard, il est neuf heures cinq et nous devons partir.

En silence, je suis Simone vers l'extérieur. Ma meilleure amie marche d'un pas rapide vers une belle voiture rouge. Je m'assois sur la banquette arrière. La conductrice roule à vives allures. Je ne suis pas habitué de me laisser conduire par une autre personne que mon père. Je ne me sens pas en sécurité. J'ai de la difficulté de profiter du moment présent. En pensant à mes parents, j' imagine leurs réactions lorsqu'ils apprendront que je suis allé effectuer une promenade dans le centre-ville de Montréal, que j'ai visité des boutiques et des commerces avec mes copines. Nous sommes quatre jeunes femmes et aucun homme ne nous accompagne. C'est presque un scandale pour eux, mais les jeunes de la décennie des années 1950 sont de plus en plus aventuriers. Nous sommes en route vers la demeure de Betty Robert et je fixe Simone. Elle a sûrement raison, lorsqu'elle dit que je dois

montrer à ces demoiselles que je suis une fille sympathique. Je dois leur démontrer que je peux faire des blagues, rire et me moquer des règles. Je suis une personne timide, mais je peux réussir à les convaincre qu'elles ont eu raison de m'inviter. En retournant, dans mes pensées à mes folles années avec mes frères et nos péripéties, ce sera plus facile de jouer le jeu et de plonger dans cette aventure. Le soleil est radieux. Je ferme les yeux et laisse le vent me caresser le visage. Curieusement, des images de mon passé surviennent, la vie à la ferme me plaisait, je me contentais de vivre au jour le jour sans me soucier de mon attitude et mon comportement enjoué de cette période de ma vie doit être contagieux. Sans soucis, je me laisse guider par Nicole Pouliot qui conduit une magnifique Buick. Soudain, l'auto diminue la cadence. J'ouvre les yeux et aperçois une magnifique demeure. La conductrice entre lentement dans l'allée et avance prudemment.

— Tu devrais faire attention, Albertine. Des mouches peuvent entrer dans ta bouche!

Le père de Betty est un homme d'affaires prospère, mentionne Nicole. Simone a raison, tu devrais fermer ta bouche.

— Vous auriez dû m'aviser de sa situation.

— Qu'est-ce que tu aurais changé?

— Je crois que je vais cesser de la critiquer. C'est une fille de riche.

— Betty est une femme sympathique. Elle espère que son mariage sera à la hauteur de ses attentes. Les parents mettent beaucoup de pression. Ce n'est pas évident pour elle, mais elle est prise entre les interventions de sa mère et le souhait de son amoureux.

— Chut! Betty arrive.

— Nous devons éviter de parler de sa famille. C'est un véritable sujet tabou.

— Bonjour Betty.

— C'est un départ, lance la future mariée : direction Montréal.

Une chanson d'Elvis Presley joue à la radio. Sans tarder, Simone monte le son. Elle commence à chanter et à danser sur son siège. Betty l'imité ainsi que Nicole. J'ai envie de suivre le rythme, mais ma timidité ainsi que mon ignorance concernant les paroles anglophones, j'invite à me taire, mais le rythme m'incite à bouger. Les filles m'informent qu'il y a des incontournables dans le centre de la grande ville. La rue Sainte-Catherine est l'endroit tout indiqué pour nous. Nous visiterons Le Centre Eaton, le magasin Dupuis Frères et Morgan. La route sera longue, mais le trajet sera sûrement agréable en aussi bonne compagnie. Il est onze heures quinze et nous sommes rendue à Montréal, Nicole doit garer son automobile. Ensuite, nous allons parcourir les rues du centre-ville de Montréal en direction des magasins pour dames. Je suis anxieuse. Les rues sont bondées. Je croise plusieurs personnes de différents styles et je suis nerveuse. Sans hésitation, j'accroche le bras droit de Simone et le bras gauche de Nicole. Ce geste me sécurise, je me sens sereine. Les filles ont pris cela comme un élan spontané. Nous sommes un quatuor et nous avançons

joyeusement vers une foule de gens. C'est important pour moi de sentir un esprit de groupe parmi autant d'inconnus. Je me questionne sur l'attitude de mes frères. Ils travaillent et vivent tous les jours dans cette ambiance. Ils ont grandi à la campagne et je ne crois pas que je réussirai à m'habituer à ce rythme ni à ce style de vie. Déjà que je ne parviens pas à suivre les autres filles qui demeurent à Trois-Rivières. Je suis certaine que pour ces citadins, ma municipalité ressemble davantage à la campagne! Bref, je marche aux côtés de mes amies en examinant les édifices. Le magasin Dupuis Frères est situé sur le coin d'une rue, mais ne me demander pas laquelle? Je ne m'y attarde pas. Tout ce que j'ai à faire, c'est de m'assurer qu'une de mes trois amies est là, tout près. De cette manière, je suis persuadée que je ne me perdrais pas. En passant la porte d'entrée, je suis impressionné par l'ampleur de ce commerce. Il y a beaucoup de monde et beaucoup de départements. Simone accompagnera Betty dans la section des articles de décorations. Je jette un coup d'œil à Nicole. Nos regards se croisent. Elle prend ma main droite et nous nous

dirigeons tout droit. Je lui fais confiance, à voir son attitude, je sais que ce n'est pas sa première visite dans ce lieu. Nous nous sommes fixé un rendez-vous au restaurant du Centre Eaton à midi trente. Deux par deux, nous parcourons les allées à la recherche d'un coup de cœur. En haut de grand escalier, je me dirige à ma droite et Nicole à notre gauche. Je suis seule, mais certaine qu'elle n'est pas très loin de moi. Il est dix-sept heures trente et je suis épuisée. J'ai envie de rentrer à la maison et de m'étendre sur mon lit pour dormir jusqu'à demain midi, mais je dois renoncer à ce projet. Je suis dans la grande ville de Montréal, les filles sont heureuses et j'ai l'impression qu'elles n'ont pas l'intention de retourner à Trois-Rivières pour le début de la soirée. La fermeture des commerces vient d'être annoncée et Nicole roule dans la direction inverse de ma région natale. Je suis inquiète et je pense que mes doutes seront sous peu, dissipés. Ernest, le frère de Simone joue au base-ball pour une équipe de la ville de Québec, mais il est possible qu'une partie soit au programme! Je me sens mal à l'aise de le rencontrer dans cette condition. Je me

demande ce que les filles ont mijoté. Je suis la seule à ignorer les événements qui se dérouleront au cours des prochaines heures et je me sens trahi. Je pensais que je faisais partie de la gang, mais il semble qu'elles ont préféré taire quelques détails me concernant. Craignaient-elles que je refuse leur offre de les accompagner dans leurs périples? Je suis Albertine Picard, je suis une nouvelle citadine et je tente de changer mes comportements en allant de l'avant. J'ai de la misère à suivre les autres filles de mon âge. Je ne suis pas habitué à être le centre de leurs intérêts. Durant toute mon enfance et mon adolescence, je marchais derrière mes frères, je parvenais à relever leurs défis, mais celui de ce samedi trente juillet 1955 est un véritable calvaire pour moi. Je suis une fille autonome et j'aime agir à ma guise. Je les entends, elles rient, elles parlent, elles chantent, elles s'amuse et ce n'est pas mon cas. Je devrais relaxer et faire confiance à leurs jugements, mais c'est difficile pour moi. Ce n'est pas dans mes habitudes de faire partie d'un quatuor, mais je devrais me réjouir en pensant qu'elles m'ont invité.

— Albertine, ne fais pas cette tête! Mon frère a obtenu quatre billets pour la partie de ce soir. Je m'ennuie de lui. Sa dernière visite à Trois-Rivières remonte au cinq juillet. Tu n'es pas obligé de m'accompagner dans le vestiaire des joueurs. Tu pourras m'attendre avec Nicole. Dis-toi que tu pourras le voir de loin et te faire une petite idée sur mon projet vous concernant.

Je suis bouche bée. Décidément, elle n'abandonnera pas. Elle est certaine qu'Ernest Maltais acceptera de discuter avec une femme comme moi? C'est un joueur de base-ball. S'il est aussi unique qu'elle le mentionne, toutes les jeunes filles doivent tourner autour de lui!

— Simone! Tu n'as pas changé d'idée! Je vais pouvoir aller saluer ton frère?

— Tu le connais?

— Bien oui, nous avons grandi ensemble. C'est un garçon sympathique, nous avons le même âge et nous avons été dans la même classe durant toute notre enfance.

Puis, j'entends : décris-le-moi, lance Nicole en conduisant. Je suis curieuse d'avoir ton opinion sur le physique de ce jeune homme.

— Il est loin d'être aussi beau, intelligent et merveilleux que mon William.

— Comme ça, Simone a un parti pris. Ce n'est pas grave. Je vais me rincer l'œil en regardant les fesses des joueurs de baseball, ils sont tous, si mignons avec leurs pantalons serrés.

— Nicole! Arrête, tu ne vois pas que tu gênes notre amie Albertine.

— Je dois regarder la route pour éviter un accrochage ou pire, un accident. J'ai envie de m'amuser et il n'est pas question que je ménage mes mots pour ne pas offusquer une jeune fille timide.

— Hé! Je ne suis pas celle que vous pensez. Je ne suis pas à l'aise ni confortable avec le projet de Simone. Essayez de vous mettre à ma place. Depuis que je la connais, elle me parle que je suis l'âme sœur

de son frère Ernest. Est-ce que l'on peut changer de sujet?

— Tu as raison. On se moque de toi et l'on ne le devrait pas.

— Hum! Betty, tu n'as pas répondu à ma question. Est-ce que tu peux faire une description détaillée d'Ernest Maltais?

— Nicole? Dans environ deux heures, tu pourras le constater toi-même. Il sera présent sur le terrain de base-ball avec les autres joueurs. Il porte le chandail numéro treize.

— S'il te plaît mademoiselle Pouliot. Arrête la voiture, je ne me sens pas bien.

— Albertine est blanche comme un drap.

— Relaxe ma belle. J'aperçois un petit casse-croûte. Nous pourrons manger avant la partie.

— Je n'ai pas faim et j'ai mal au cœur en imaginant de la nourriture

— Ferme les yeux et fais confiance à tes amis.

— Est-ce que j'ai le choix?

— Pas vraiment.

— Nicole gare la voiture et tu pourras sortir de l'automobile. Nous irons marcher.

— Je suis contente que tu t'inquiètes de moi, ma chère Simone.

— À voir ton allure et le regard que je me jette, tu m'en veux beaucoup. J'espère que tu ne regrettes pas de nous avoir accompagnées?

— Simone, tu ne l'as pas ménagé. Je comprends que tu es persuadé qu'entre ton frère Ernest et elle, il n'y a aucun doute, mais je pense que ton attitude gâche la journée à toute l'équipe. Je te demande d'arrêter de la harceler avec cela.

— D'accord. Je ne parlerais plus de cette idée. Je vais me taire et passer à une

autre chose. Comme nous amuser à regarder les jolis garçons qui sont présents dans ce restaurant.

— Quant à moi, les joueurs seront plus agréables à relooker.

— Les jeunes hommes, vous ne pouvez pas vous empêcher d'en parler!

— Non, cependant, j'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle?

— Quand j'y pense, ce sera bizarre lorsque je serai marié, car à compter du samedi 3 septembre 1955, je vais changer d'identité.

— Tu seras madame William Cadieux.

— Tu veux dire : madame Betty Cadieux.

— Ça me fait tout drôle. Une loi nous oblige à changer ton nom lorsque tu te maries. Je crois qu'un jour, les femmes devront faire le nécessaire pour modifier cette loi.

— En tout cas, les filles, je suis contente de faire partie de votre bande. Je suis une vieille fille, j'ai trente-cinq ans et ma réalité est très différente de la vôtre.

— Arrête Nicole. Tu es une femme extraordinaire et tu nous fais rire. Notre périple dans la grande ville n'aurait pas été la même.

— Allez Simone chante un air joyeux sinon, nous nous mettrons toutes à pleurer.

Elle s'exécute sans se faire prier. Je ne sais pas si mes copines ont remarqué, mais je pense que j'ai pris de belles couleurs. Je me sens mieux et la suggestion de Betty est arrivée à point. Je n'avais pas envie de leur confier mes angoisses concernant les chiffres un, suivi par le nombre trois. Il semble qu'Ernest Maltais ne soit pas un homme superstitieux comme moi. Je veux profiter de ce doux moment de folie. Je veux rire et m'amuser entre amies. Betty a rempli plusieurs sacs de divers articles pour son mariage. Nicole n'a pas pu résister à quelques bijoux, mais aucune robe ni au-

cun style de vêtements ne nous ont inspirés pour cet événement. Betty a choisi trois amies pour jouer le rôle de femmes d'honneur à son mariage. Nous ne connaissons le style ni les couleurs de nos tenues de soirée, mais, pour le moment, nous scrutons le menu à la recherche du repas du soir. Le samedi trente juillet 1955 marquera une date importante dans mon calendrier de ma vie. Je suis heureuse. Je suis Albertine Picard, j'ai vingt et un ans et je suis entouré par de bonnes personnes. Nous sommes à Montréal et prochainement, je vais voir le fameux Ernest Maltais et je m'interroge sur ma réaction lorsque je vais l'apercevoir!

Le soleil se couche et sans tarder, je jette un coup d'œil à ma montre, il est sept heures. De l'automobile, nous marchons en file indienne vers le stade de baseball. Au loin, j'aperçois un autobus, de toute évidence, il s'agit de celle de l'équipe du frère de notre amie Simone. Des frissons circulent à vives allures de ma tête jusqu'à mes pieds. Je suis nerveuse. J'ai hâte de le voir, mais je crains mon attitude. Je ne suis pas une habituée à ce type de rendez-vous et étant du

genre à faire des gaffes, je souhaite faire une bonne impression! Simone s'ennuie de lui. Elle fait des blagues au sujet des joueurs et des sportifs, mais c'est pour cacher ses angoisses. En marchant vers la billetterie, je m'interroge sur le prix du billet d'entrée? À ma grande surprise, mon amie se pointe vers la femme et se présente : bonsoir Madame, je suis Simone Maltais, je crois que mon frère vous a remis une enveloppe pour moi.

J'ai besoin d'une pièce d'identité, lui répond la demoiselle, sinon, je vais devoir le déranger pour m'assurer que vous êtes bel et bien sa sœur. Simone retire les documents demandés par la dame et attend que les vérifications soient terminées. Betty et Nicole discutent de l'issue probable de la soirée et du pointage de la partie. La plus âgée d'entre nous veut parier un montant de cinq dollars, mais c'est peine perdue. Je suis tellement concentrée sur le résultat de leur conversation, que je sursaute dès qu'une main touche mon épaule droite

— Albertine! Voici ton billet.

— Quelle est la somme que je te dois?

— Tu ne me dois rien puisque des sièges sont réservés pour les membres des familles des joueurs.

— Tu es en train de me dire qu'Ernest saura où je suis assise.

— Il sera occupé à se concentrer sur le jeu et sur son réchauffement. Il a autre chose à penser qu'à regarder l'assistance, et puis je croyais que tu ne souhaitais pas connaître, mon frère.

— Je hais la situation dans laquelle tu me places. Je ne suis pas habitué à ce type de soirée. De plus, il a un avantage sur moi. Il a vu ma photo et je vais être extrêmement gênée.

— Tu auras un avantage.

— Lequel?

— Tu auras toute une partie pour l'examiner de la tête aux pieds. Il sera là, tout près, car il occupe le premier but.

— Je ne sais absolument pas de quoi tu parles. Je n'ai aucune idée de la position du jeu.

— Tu n'es pas la cadette d'une famille de cinq enfants, dont quatre garçons?

— Oui, mes frères n'ont jamais joué au base-ball. Ils préféreraient se chamailler. Tu sais, la vie à la campagne est très différente de celle de la ville avec les nombreux travaux sur la ferme, nous passons tous les étés à travailler. Il n'était pas question de s'impliquer dans aucun sport.

Betty marche derrière Simone. Mademoiselle Maltais tourne à sa droite et longe un couloir. Elles accélèrent le pas. Je ne sais si elles craignent de se faire refuser un accès vers le vestiaire des joueurs ou si Simone court vers son frère. Elle nous a confié qu'elle ne l'a pas vu depuis le juin dernier. Telle que Nicole l'a promis, elle reste auprès de moi. Nous nous dirigeons, bras dessus bras dessous vers les bancs des spectateurs. Nous essayons de trouver l'endroit de nos sièges. J'aperçois de jeunes hommes, ils se lan-

cent des balles sur le terrain. Je crois qu'ils se réchauffent les muscles avant la partie. Je ne sais pas s'il s'agit de l'équipe adverse ou si c'est celle d'Ernest. Fidèle à elle-même, Nicole se réjouit de voir autant d'hommes en même temps. Elle s'exclame en riant. Regarde celui-là, il est mignon!

— Ils portent tous des casquettes et le même costume, qu'elle est la meilleure façon pour les différencier?

— Tu fais des blagues. Albertine Picard! C'est impossible que tu ne voies pas ce qui se cache sous ces chapeaux, que tu ne remarques pas les formes du corps du garçon et que tu ne fasses aucune distinction entre les fesses de celui-ci comparativement à celles de celui-là?

— Ne parle pas aussi fort Nicole, ils vont t'entendre.

— Je l'espère bien.

— S'il s'agit des joueurs de l'équipe adverse?

— Tant mieux. Je vais tellement les rendre mal à l'aise qu'ils vont mal jouer, ce sera drôle de les voir accumuler les gaffes.

— Ce n'est pas très gentil.

— Premièrement, ils ne jouent pas, ils se réchauffent avant la partie. Tu ne connais peut-être rien à ce jeu, mais, en y réfléchissant, ils doivent se concentrer et non, de jeter un coup d'œil aux spectatrices. J'ose avouer que je suis ici pour m'amuser.

En silence, je commence à lire le dépliant que j'ai attrapé en entrant dans le stade. Je laisse Nicole vaguer à ces occupations préférées. Cette femme ose dire que les bels hommes sont comme un beau paysage. Il faut absolument prendre un temps d'arrêt pour le contempler. Nous sommes tellement différentes ! Il est vrai que nous ne sommes pas de la même génération et que nous n'avons pas eu le même genre d'enfance. Elle est âgée de trente-six ans, elle est célibataire et elle a grandi en plein cœur du centre de la ville. Au décès de sa mère, l'aînée d'une famille

de cinq enfants a pris le relais pour aider son père. Nicole a remplacé les livres par des torchons et elle a mis toutes ces ambitions et ces rêves pour prendre soin de trois petits garçons et d'un bébé de quelques mois. Étrangement, l'homme ne s'est pas remarié. Elle a pratiquement élevé toute seule des enfants qui ne lui appartenaient pas. Selon ces dires, son père était souvent absent. Après son travail, il préférait se rendre à la taverne pour apaiser sa peine au lieu d'entrer sagement à la maison et de s'occuper de sa progéniture. Nicole ne s'est jamais plainte de sa situation. Dès que la cadette de la famille a pu voler de ses propres ailes, il était trop tard pour s'attraper un mari, lance-t-elle à la blague. Avec le temps, elle a développé une passion : la mode et les vêtements. Elle aime conseiller les femmes à trouver leurs propres styles vestimentaires. Les courbes et les couleurs ont commencé à la fasciner à un point tel que Nicole parvient à faire des miracles avec toutes les clientes. Chaque changement de saisons amène son lot de femmes à l'affût des suggestions de mademoiselle Pouliot. Elles sont de plus en plus nombreuses et je la consulte réguliè-

rement. Aujourd'hui, elle a trouvé de petites merveilles pour nous toutes. Elle a déniché de jolies robes et des ensembles pour le voyage de noces de Betty. Elle a acheté des colliers et des articles rigolos pour créer des agencements uniques. Elle est toujours bien mise la chère Nicole. C'était une journée de congé pour nous toutes, mais son dada a pris le dessus. Elle a, sans hésiter, donné de son temps et transmis son opinion sur mes choix. J'étais mal à l'aise lorsque, debout devant une cabine d'essayage, elle a jeté la pile de vêtements que je tenais dans mes bras pour m'attirer dans un autre secteur.

Albertine, a-t-elle crié, les dents serrées? Tu n'as pas honte! Tu fréquentes le mauvais département. Elle a continué son discours. Elle avait l'air vraiment fâchée de me voir agir autrement que dans ses habitudes. Elle m'a pointé avec son doigt en me disant : allô! Ta mère n'est pas là et je ne crois pas qu'elle t'ait demandé de magasiner sa prochaine collection? Tu es âgée de vingt ans, il serait peut-être temps que tu penses à toi et que tu regardes dans ce miroir. Examine bien ta silhouette, tu es mince, tu es petite et ton

teint est foncé. Tu dois choisir des robes, des jupes, mais aussi des pantalons et des chandails moulants. Accompagne-moi dans le bon secteur.

Je l'ai suivi dans la section des jeunes femmes. Elle m'a ordonné, gentiment, de me rendre à la cabine d'essayage et elle a sélectionné une série d'ensembles que j'ai enfilé l'un à la suite de l'autre. Betty et Simone sont tombées sous le charme. Je suis sorti du centre Eaton avec trois gros sacs remplis de vêtements et d'accessoires. Le coffre de la voiture de Nicole est plein de sacs. Nous sommes enchantées et nous avons hâte de les porter. Le seul problème est que nous n'avons pas déniché de robes pour les demoiselles d'honneur pour le mariage de Betty Roberts et de William Cadieux et la cérémonie se tiendra dans un peu plus d'un mois.

Betty pointe Simone blottie dans les bras de son frère. Elle a un large sourire. Elle s'ennuyait de son frère et nous sommes heureuses d'assister à ces émouvantes retrouvailles. Durant toute la partie, Nicole et Betty se sont amusées à examiner

les joueurs. J'ai l'impression qu'elles sont retournées en plein cœur de leurs adolescences. De toutes évidences, un lien particulier unit Ernest et sa petite sœur. Je suis la cadette de ma famille, j'ai quatre frères, je les aime très fort, mais je ne ressens pas cette chimie qu'ils vivent tous les deux. Je suis fascinée par ce que je vois et je pense que je vais en savoir davantage lorsque la saison sera terminée. À l'automne, Ernest Maltais retournera chez lui. Le vent se lève et j'ai de plus en plus froid. Je commence à regretter d'avoir accepté de porter une robe avec des manches courtes. La soirée est fraîche et je n'ai pas pris le temps d'attraper une veste. Une image me vient en tête: je porte une chemise à carreaux cachant un chandail à manches courtes, des pantalons en coton et une grande couverture est déposée sur mes épaules. Je souris en pensant à la réaction de mes amies. Je ne serais pas le plus chic d'entre nous, je ne passerai pas inaperçu, mais je n'aurais pas froid.

Je me demande si les joueurs sont en accord avec notre tenue vestimentaire. Pour ma part, il aurait fallu apporter des

vêtements de rechange pour ce type d'activités. Je ne me sens pas à mon aise d'être assise sur un siège dans un stade de base-ball. Après une trop longue période, je me lève et me rends d'un pas rapide vers le restaurant. Un bouillon de poulet dans une tasse sera le bienvenu. Chaque gorgée me réchauffera le cœur et le corps. À mon retour, un grand tissu gris a été déposé sur les cuisses de mes copines. Par chance, elles partagent cette couverture.

— Ernest l'a lancé, il a sûrement pensé qu'elle serait plus utile pour nous.

— En tout cas, les filles, vous vouliez que les garçons vous remarquent. C'est fait. Selon moi, ce n'est pas la meilleure façon, mais c'est à vous de voir.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Si j'avais su, vous pouvez être certaine qu'un sac rempli de vêtements chauds aurait été caché dans le coffre de la voiture en prévision d'une soirée au grand air. Ce n'est pas parce que nous sommes

dans la grande ville de Montréal que l'air froid est absent.

— Je me sens bien dans une robe. Il semble que ce n'est toujours pas ton cas ma belle Albertine!

— Nicole, tu essaies de te réchauffer les bras, mais tes mains sont froides.

— J'ai envie de m'amuser, les jeunes hommes jouent à la balle et j'ai, au moins, dix ans de plus qu'eux.

— Raison de plus d'opter pour le confort.

— Décidément, Albertine, la féminité était absente lorsque tu es née.

— J'ai une excellente proposition : regardons le match en silence.

— Simone a raison, encourageons les Capitales de Québec au lieu de dire des bêtises. L'équipe adverse va gagner si ça continue comme ça.

— Savez-vous à quel moment la partie sera terminée?

— Il reste deux manches complètes.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Ma belle Betty, jette un coup d'œil au tableau. Un match de base-ball comprend sept manches et ils viennent de terminer la quatrième. L'équipe de mon frère va se rendre dans le champ pour empêcher l'autre équipe de compter des points.

— Si j'ai compris, les Capitales ont encore deux chances de remporter la partie?

— C'est une belle observation, c'est excellent Nicole.

Le reste de la soirée se déroule sans problème. L'équipe des Capitales n'est pas parvenue à marquer suffisamment de points pour gagner ni à égaliser le pointage. Les joueurs devront donc, rentrer à la maison dans un gros autobus jaune sans avoir le cœur à la fête. Ce n'est pas dramatique, car Simone a mentionné que la saison régulière est loin d'être terminée et ils ont de bonnes chances de se rendre

aux séries. Je ne sais pas si je vais avoir la possibilité de revoir Ernest. Je ressens un petit quelque chose dès qu'il court vers la section réservée aux joueurs. Il n'est pas question que je confie mes sensations étranges aux filles. Je vais être discrète et laisser venir les choses, on ne sait jamais ce qui peut survenir.

À neuf heures quarante-cinq, la partie a pris fin et nous nous dirigeons vers la salle des toilettes pour dames. J'accompagne les filles vers ce lieu qui me répugne. Simone n'arrête pas de parler, les mots prononcés n'ont aucune logique. Son discours n'a aucun sens. Elle parle pour parler sans but précis. C'est un signe que ma meilleure amie est nerveuse. Ce serait facile de penser qu'un joueur lui plaît et qu'une première rencontre est possible grâce à son frère, mais je ne crois pas que ce soit le cas. J'ai de la misère à la suivre. Elle a vu son frère Ernest avant le match, elle n'a pas cessé de l'observer durant toute la partie et voilà qu'elle s'entête à vouloir le revoir et passer plusieurs minutes auprès de lui. Dans quelques semaines, il sera de retour à la maison. Je sais qu'un lien particulier les

unit, mais de là à se rendre presque malade, c'est un peu, beaucoup exagéré. Vers vingt-deux heures quinze, Nicole et Betty se sentent suffisamment coquettes pour sortir des toilettes. Les jeunes hommes commencent à quitter le vestiaire avec leurs vêtements de tous les jours. À ma grande surprise, elles sont nombreuses à se promener dans les environs de la porte de sortie des joueurs de l'équipe de Montréal. Est-ce les femmes de ces joueurs ou des admiratrices espérant un tête-à-tête? C'est différent pour la section des joueurs des Capitales de Québec. À notre arrivée, deux hommes discutent. Je crois qu'il s'agit des entraîneurs. Je ne me sens pas à mon aise dans cette situation. Par chance, j'accompagne la sœur de l'un d'entre eux! Je ne suis pas ce genre de fille et je ne veux pas être identifiée comme telle. En levant la tête, j'aperçois l'autobus qui les conduira chez eux. Simone est devenue silencieuse, elle m'inquiète. Elle s'éloigne de nous et marche sans but en longeant le stationnement. Elle va vers les automobiles puis revient vers le stade. Je fixe Nicole en espérant recevoir des explications sur le comportement de notre amie. Je sais

qu'elle travaille ensemble depuis trois ans. Elle hausse les épaules, se tourne vers Betty en la fixant de la même manière que moi. Son regard et ses yeux sont remplis de points d'interrogation. Sa réaction est la même que Nicole. Le comportement de Simone est un réel mystère et je doute qu'elle prenne le temps requis pour que nous réussissions à obtenir tous les détails lors de notre retour. Je pense nous devons nous contenter d'avoir été des témoins d'un changement drastique de son comportement de notre amie. Normalement, Simone chante, souffle des airs joyeux et présentement, elle s'isole. Une porte s'ouvre et laisse passer trois hommes. L'un d'entre eux se dirige vers Simone. Elle court. De toutes évidences, elle s'est grandement ennuyée de lui! Ses bras entourent la taille d'Ernest. Ils s'enlacent pendant cinq minutes. La scène est émouvante, j'ai rarement vu des retrouvailles aussi touchantes. En visionnant un film sur la guerre, j'ai souvent vu ce type de situation entre des filles et des hommes. Elles étaient heureuses de les revoir et contentes de les savoir en vie au cours d'une longue période de guerre. Durant cette

accolade, la plupart des joueurs jasant entre eux en attendant le signal du départ. Je remarque qu'ils jettent tous un coup d'œil vers le duo. Au loin, j'aperçois Simone. Elle vient vers moi en tenant la main gauche de son frère, je crois qu'elle veut me le présenter. Cela me rend dingue. Je n'ai aucune idée de la meilleure option à prendre dans une telle situation. Ma meilleure amie est persuadée qu'entre son frère Ernest et moi, un grand et émouvant amour naîtra, c'est d'autant plus stressant.

— Albertine Picard, je te présente mon frère Ernest Maltais.

Le jeune homme vient vers moi en présentant sa main droite : je suis enchanté de vous rencontrer mademoiselle Picard. Ma sœur m'a souvent parlé de vous et comme toujours, elle avait raison. Vous êtes aussi jolie qu'elle vous avait décrite.

— Vous exagérez, Monsieur, et vous me gênez. Je dois être rouge comme une tomate me dis-je.

— Est-ce que c'était la première fois que vous assistiez à une partie de base-ball?

— Je ne le connaissais pas, mais j'ai compris les principes de bases et le résultat final n'est pas représentatif de vos efforts.

— Il y a des soirs où la chance n'est pas de notre bord.

— L'arbitre a pris quelques mauvaises décisions. En autres, lors de l'avant-dernière manche.

— Êtes-vous sûre que vous n'avez que compris les principes de bases? Vous m'impressionnez mademoiselle.

— Ernest! Tu peux la tutoyer. N'est-ce pas Albertine?

— Simone Maltais, je pense que tu ne devrais pas te mêler de ma conversation avec ton amie. Ce n'est pas poli.

— C'est correct, je vous autorise à m'appeler Albertine et le vouvoiement

me rend mal à l'aise, mais c'est bien correct aussi.

Ernest rit. Il est beau, un vrai gentleman comme on l'entend souvent dire par chez-nous. Cette expression semble, au premier contact, être la meilleure pour le décrire. Je suis ravi de cette rencontre. Bien, je crois qu'elle sera brève. L'autobus s'est rempli, il ne manque que le joueur portant le numéro treize. L'entraîneur l'invite à les joindre. Le départ était prévu pour dix heures quinze et selon ma montre, il est dix heures trente-cinq.

— Je dois y aller. Dans moins d'un mois, je vais être de retour dans la région. Simone me transmettra tes coordonnées si tu me permets de te téléphoner dès que possible.

— Je suis d'accord. Bonne chance pour la suite de la saison.

— Merci. Au revoir.

Puis, il va vers Simone en lui disant : viens ici, petite sœur, pour une dernière

accolade avant mon départ. À dix heures quarante-cinq, Ernest Maltais monte à bord de l'autobus. J'ai entendu dire que l'équipe jouera un match demain soir. J'espère que tous les membres de cette équipe parviendront à relaxer durant le trajet. En pensant à eux, je commence à me questionner sur la suite des événements de cette mémorable journée. Nicole est fatiguée et nous sommes à presque deux heures de route d'ici à Trois-Rivières. Il fait noir et Simone a perdu son joli sourire et sa bonne humeur. Elle est triste comme si un drame épouvantable était survenu. De longs adieux m'ont semblé plus tragiques que la généralité. Pauvre Simone. Son frère joue dans une équipe de base-ball durant la saison estivale. Il a mentionné qu'il sera à la maison dans quatre semaines peut-être une de plus. J'ai de la difficulté à la comprendre et je suis certaine que je ne suis pas la seule. Pour tenir compagnie à notre conductrice préférée, Bette s'assoit à l'avant. Simone m'accompagnera sur la banquette arrière. La future mariée lui lance une boîte de papier mouchoirs. Simone la prend, la dépose à ces côtés et appuie sa tête

contre mon épaule gauche. Elle pleure. Nicole lance : c'est parti. Direction : ma maison pour un repos qui sera bien mérité. Betty pose sa main sur le bouton de la radio. J'espère que la musique sera entraînante pour tout le trajet, dit-elle. Je ferme les yeux. Je suis épuisée et mon imagination concernant le frère de Simone commence lentement à prendre forme. Et si. Si elle avait raison nous concernant?

Sept

Le cadran sonne sans arrêt. Je suis fatiguée. J'ai envie de rester au lit. La fin de semaine a été épuisante. Samedi trente juillet 1955 : je devrais plutôt dire dimanche, nous sommes revenus au cours de la nuit et nous avons toutes dormi chez Nicole. Bizarrement, j'étais la première à me lever. Il était midi et cinq, je ne me suis jamais réveillée aussi tard et je ne me suis jamais couché à cinq heures du matin. J'ai souvent vu le lever du soleil, mais pas dans ces circonstances. Il faut croire que je suis devenue une véritable citadine plus vite que je n'aurais pu le penser puisque depuis mes déménagements, j'ai de la difficulté avec le foutu réveil. Betty sera fébrile, car elle vivra sa dernière semaine au travail. Le cinq juillet, elle a réussi à convaincre son patron et futur mari de prolonger sa période d'emploi afin de permettre aux employés de prendre des journées de vacances. Je suis contente de cette décision. Nous formons un beau duo dans notre secteur. Je suis persuadée que Betty a donné cette

raison pour éviter d'éveiller des soupçons. Notre complicité lui manquera. La belle Nicole est en congé jusqu'au quinze août. Simone la remplacera, mais le département ne sera pas très occupé. En tout cas, l'expérimentée vendeuse a informé les clientes régulières de sa période de vacances. À moins d'une urgence, ces dames ne se présenteront pas au magasin. Simone se chargera de visiteurs ainsi que de la caisse. Il est sept heures quinze et la douche m'appelle si je peux m'exprimer ainsi! Sans tarder, je me dirige vers la salle de bain privée. Tous les soirs, je prépare un lunch ainsi que deux collations, mais je n'ai rien de prévu pour aujourd'hui. Nicole passera quelques jours avec sa sœur Émilie en Abitibi. Je me demande ce qu'elle ressentira en vivant dans une famille unie comme semble l'être ce couple? Notre amie était très nerveuse lorsque la date de l'accouchement, par césarienne, lui a été annoncée. Elle avait hâte de connaître le résultat de la journée. À quinze ans, Nicole a dû être démunie en apprenant que sa mère était décédée en donnant naissance à un bébé. Elle a dû vivre toutes sortes d'émotions envers sa petite

sœur qui attendait trois enfants. Des triplets dans la famille, c'était une première. La tante espérait, sans aucun doute, que les bébés survivraient tous.

Ce matin, je vais porter une jolie robe venue tout droit d'un grand magasin de Montréal. Je pense que les passagers de l'autobus seront charmés de cette nouveauté, mais je vais me sentir mal à l'aise si les autres me fixent durant tout le trajet.

Huit

Dimanche quatorze août, il est six heures trente du matin et l'on frappe violemment à la porte. Un orage fait des ravages et je me dis que c'est sûrement un passant qui a besoin d'aide. Puisque je suis seule à la maison et que je ressens de l'insécurité lorsque Jacqueline, ma colocataire, n'est pas là, je ne bouge pas. Je n'habite pas dans un quartier dangereux, mais je suis une jeune femme et je suis inquiète. Je ne sais pas si je ne devrais pas faire comme si j'étais absente. J'ai envie d'être discrète et rester étendue sur mon lit.

Soudain, une voix féminine et familière hurle : Albertine! C'est Betty. Ouvre-moi la porte, il y a une urgence. Je dois absolument te voir. Je me lève, j'enfile ma robe de chambre et marche d'un pas rapide vers l'entrée de la maison. En ouvrant la porte, je reconnais Betty, elle est suivie de William. La pièce se refroidit, comme si la mort venait d'entrer en

même temps qu'eux. Est-ce une prémonition? Cette sensation me glace le sang.

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais mademoiselle Caron a téléphoné. Elle m'a dit qu'un drame était survenu et que nous devons absolument nous rendre au bureau.

— Je n'ai pas reçu un appel donc, je ne suis pas concerné par cette invitation. Je retourne me coucher.

— Arrête de rouspéter et suis-nous.

— Je porte un pyjama.

— Va t'habiller, nous t'attendons.

— Tu penses vraiment que mademoiselle Caron ne me fera pas de gros yeux en m'apercevant.

— Elle m'a demandé de t'aviser. Allez, mademoiselle Albertine Picard. Dépêche-toi!

— Qu'est-ce que je dois porter?

— Comme si c'était un jour de congé, mais s'il te plaît, pas de couleurs vives. Le moment n'est pas propice à la joie.

— Je l'avais compris, dis-je, tout en choisissant un vêtement.

— Est-ce que Simone a été informée?

— Mademoiselle Caron a mentionné qu'elle s'en occupait.

— D'accord. Je vais faire ça vite.

En circulant dans les rues de Trois-Rivières, le silence règne dans l'automobile de William. Par respect pour nous, il a fermé le poste de la radio. Assise à l'avant, Betty se ronge les ongles. De mon côté, je regarde défiler le paysage sans intérêt. C'est vraiment étrange que la responsable de notre département nous contacte un dimanche matin pour nous rendre au bureau. Betty a mentionné qu'un drame était probablement survenu. Le trajet entre ma demeure et le commerce me semble plus long que d'habitudes, mais c'est normal dans les circonstances. Les rues sont désertes

dans le centre-ville. Tous les commerces sont fermés en ce beau dimanche du mois d'août. Il est tôt et les gens relaxent ou en profite pour dormir. Je n'ai pas hâte de connaître les raisons de la demande expresse de mademoiselle Caron. William roule prudemment, il est un peu trop lentement à mon goût, mais ai-je un autre choix pour me rendre là-bas? Je me questionne sur les émotions de Betty et sur tous les mots qui lui passent par la tête en ce moment, mais je n'ose l'interroger. Dans quelques minutes, nous connaissons les causes de cette importante réunion. En passant devant un immeuble, je sais que nous sommes arrivés à destination. William arrête le moteur de sa voiture, ouvre la portière et court vers sa douce.

— Je t'aime Betty. Je vais t'attendre au casse-croûte situé au coin de la rue.

— Je t'aime aussi.

Les deux tourtereaux s'embrassent sans gêne devant moi. D'un geste spontané, j'attrape le bras de mon amie pour l'encourager à quitter son homme. En-

semble, nous irons à la rencontre, je sens que nous aurons besoin l'une de l'autre pour nous soutenir dans cette éventuelle épreuve. Christian, le responsable du département des vêtements et accessoires pour hommes, accueille les membres du personnel. Il nous indique que la rencontre se tient dans la cafétéria. Nous montons à l'étage. Il y a beaucoup de monde. Les gens se tiennent tous debout. Je reconnais la plupart d'entre eux. Je suis surprise, car Simone n'est pas là. Elle est matinale et elle est toujours la première à occuper son poste tous les matins. Je ressens beaucoup d'inquiétudes en apercevant les dirigeants de l'entreprise. Ils se consultent, discutent et tournent le dos aux gens. Qu'est-ce qu'ils craignent? Que les membres du personnel se rendent compte des yeux rougis et des larmes qui coulent sur chacune de leurs joues? À huit heures douze, monsieur Boisvert marche lentement vers le microphone. Il est différent comme si un drame était survenu dernièrement. Je me demande ce qui le rend affecté? Il commence à parler. Tout d'abord, je vous remercie tout le personnel d'être présent à la réu-

nion exceptionnelle de ce dimanche matin. Ne soyez pas inquiets, le magasin ne fermera pas ses portes. Hier soir, vers vingt-trois heures, j'ai reçu un appel. Une voix féminine que je ne connaissais pas m'a annoncé que... monsieur Boisvert dépose ses doigts sur ses yeux, il est incapable de poursuivre son message. Il pleure devant tous les employés du magasin. Mademoiselle Caron vient vers lui et l'aide à s'asseoir. Monsieur Comeau, le vice-président prend le microphone et dit : je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais il manque un membre important de notre équipe. Tout le monde examine la pièce, fixe chaque personne. Après un temps d'arrêt, il poursuit. Simone Maltais a eu un accident. Il y avait beaucoup de brume dans la soirée de samedi à dimanche, et il faisait noir. Un automobiliste n'a pu l'éviter. Son décès a été prononcé sur les lieux. Elle n'a eu aucune chance. Les ambulanciers ont confirmé qu'elle était morte sur le coup.

En apprenant la nouvelle, je sors du bureau en courant. Je n'ai pas l'intention de m'arrêter. J'ai besoin d'espace. J'étouffe. J'ai mal aux côtes comme si je venais de

recevoir un coup de couteau dans la poitrine. J'ai mal. Je traverse la rue sans prendre le temps de tourner ma tête à gauche, puis à droite. J'entends le klaxon d'une voiture, mais je poursuis ma route. Je n'ai qu'un seul et unique but, fuir. Je veux effacer les mots prononcés par mademoiselle Caron : Simone Maltais est morte. Je veux me réveiller et réaliser que c'est un cauchemar. Je veux croire qu'elle m'accueillera comme elle le fait chaque matin avec son air serein, sa joie de vivre et sa bonne humeur contagieuse. Je ne sais pas ce que je veux ! Cessez de souffrir, enlever cette boule qui m'empêche de bien respirer et je veux Simone. C'est simple. J'ai besoin de son réconfort, de sa gentillesse et d'elle. Est-ce possible de revenir en arrière ? La personne, qui la heurtée, réalise-t-elle qu'elle a plongé toute une famille dans un deuil insoutenable. Une fille, une sœur, une amie, une tante ont disparu. On vient de m'apprendre que Simone est partie et elle me manque déjà. Comment vais-je pouvoir continuer ma route sans elle ?

Je veux être seule. Mes amies vont se soutenir. Betty se blottira dans les bras de son William. Nicole restera chez sa sœur et prendra un des jumeaux dans ses bras pour pleurer toutes les larmes de son corps. Elle est loin de nous, mais elle aura le soutien nécessaire des membres de sa famille. Est-ce qu'Ernest a été informé de la tragédie? Est-il en chemin pour rejoindre sa famille? Ce sera épouvantable pour lui et les prochaines heures seront atroces pour tous les membres de sa famille immédiate. Ernest Maltais devra quitter son équipe pour joindre les siens. Le trajet sera éprouvant. La dernière rencontre avec sa sœur remonte au samedi trente juillet. Simone refusait de le lâcher, elle s'accrochait à son frère comme si, instinctivement, elle savait que la mort viendrait cogner à sa porte. La séparation avait été émouvante. J'imagine la une du journal le Nouvelliste de lundi. Le joueur de base-ball Ernest Maltais des Capitales de Québec sera absent pour une période indéterminée. Sa sœur Simone a mortellement été heurtée par un automobiliste, samedi treize août 1955. Nous sympathisons avec toute la famille. Nous vous fe-

rons part des détails concernant les Funérailles de Simone Maltais dès que nous les aurons. Est-ce qu'Ernest pourra revenir au jeu? À deux reprises, j'ai discuté avec leur mère. Marie est une gentille dame. Simone était la seule fille de la famille et comme moi, elle était le rayon de soleil de son père. Oh mon dieu! Comment vont-ils passer au travers cette terrible épreuve? Un retour en arrière est indispensable. Je souhaite renoncer à cette ville, car elle représentera la douleur. Le départ de ma meilleure amie laissera des cicatrices et je vais associer cette perte à mon premier emploi. Simone a été l'instigatrice de ce quatuor et je ne crois pas que celui-ci survivra au décès du leader du groupe. Nous avons vécu une splendide journée de magasinage dans la grande ville de Montréal et les souvenirs de ce samedi trente juillet ne suffiront pas à rester des amies pour la vie. Je ne crois pas que le lien d'amitié est suffisamment fort pour continuer à nous fréquenter. En fermant les yeux, je revois les images de la relation qui existait entre Simone et son frère Ernest. Elle était devenue sereine à son contact avec lui. Je me rappelle qu'elle avait insisté

pour que nous assistions à la partie. Elle avait organisé un voyage à Montréal en sachant que l'équipe de son frère jouait ce soir-là. J'ai des frissons en pensant à leurs retrouvailles. Instinctivement, savait-elle que cette rencontre était leur dernière? Dès qu'elle a aperçu Ernest, son attitude était devenue complètement différente. Elle était méconnaissable. Cet homme représentait beaucoup plus qu'un grand frère, il était son ami, son confident et son complice. Il se complétait merveilleusement. Papa ai-je envie de dire, j'ai besoin de me blottir dans tes bras. Je suis une adulte et je ressens le besoin de courir dans les bras de mon père, c'est la première idée qui me vient en tête. Je ne sais pas comment je vais réussir à me rendre jusqu'à lui? Je ne peux pas téléphoner à la maison et dire : Papa, ma meilleure amie est morte! Elle a été tuée et j'ai besoin de toi. Le souffle coupé, j'avance lentement vers mon logement. Je m'assois sur le balcon et je hurle. Je crie de toutes mes forces. Je ne me soucie pas des voisins et encore moins de l'heure indiquée sur les cadrans et les horloges. Je veux signifier au monde entier que je souffre, qu'une

boule de feu s'est logée dans ma gorge, mon estomac et tout mon être. Lundi vingt-sept juin, une jeune femme est entrée rapidement dans ma vie. Dès le premier jour, Simone Maltais m'a surprise par son chaleureux accueil, sa gentillesse et sa contagieuse humeur. Il semble que quelqu'un quelque part ait décidé qu'elle en ressortirait aussi vite. Ma vie ne sera plus la même. Au mois de juin, j'étais remplie d'espoir et comblée par mon nouvel emploi et ma complicité avec une amie exceptionnelle. Aujourd'hui, je pleure et regrette cette décision. Si et si... je n'arrête pas de penser à mon passé, à cette décision de m'inscrire dans une école située à Trois-Rivières. Je veux à mon frère Michel d'avoir refusé de prendre le relais. J'étais bien à la campagne. La vie était simple. Perdu dans mes pensées, les yeux remplis de larmes, je ne parviens pas à reconnaître la silhouette de l'individu qui se dirige vers moi. Une femme s'installe à ma droite, dépose sa tête sur mon épaule et pleure. C'est Betty. Je reconnais son parfum. Nous restons là, à pleurer. William se promène. Je le vois, il fait cent pas devant l'immeuble de logements. En pas-

sant devant la porte d'entrée, il s'arrête, nous fixe puis repart. Il sait que l'instant présent est le plus précieux. Sans tourner la tête, une série de questions se bousculent dans ma tête.

— Betty, est-ce que tu sais ce que Simone faisait en plein cœur de la ville à cette heure tardive de la soirée?

— Elle avait accepté l'invitation du jeune Henri de la comptabilité.

— Il ne l'intéressait pas, alors, pour quelle raison a-t-il effectué un tel changement?

— Je voulais donner une chance au coureur.

— Où était-il lorsque la voiture a foncé sur elle?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce qu'il était présent à la réunion de ce matin?

— Je ne l'ai pas remarqué.

— J'en prends note, mentionne William. Un des mes collègues de travail devraient l'interroger. Est-ce que tu connais le programme pour la soirée?

— J'ai été surprise de son intervention puisque je n'avais pas porté attention lorsque William s'est approché de nous.

— Un souper dans un restaurant suivi d'une présentation d'un film dans une salle de cinéma.

— Pourquoi marchait-elle le long de la route seule à cette heure de la soirée et d'où venait-elle?

— Ma belle Betty, essaie de te rappeler le nom du restaurant et le titre du film.

— Nous n'avons pas eu l'occasion d'en discuter. Vendredi, je suis parti plus tôt du bureau. Elle m'avait promis de me téléphoner pour me raconter sa soirée, mais puisque je n'ai pas reçu son appel, j'étais convaincu qu'elle était sûrement revenue trop tard.

— Tu as dû être très surprise en entendant la voix de mademoiselle Caron au lieu de celle de Simone.

— Mon téléphone a sonné à cinq heures du matin alors, non, cela ne m'a pas effleuré l'esprit.

— Ouais.

— Albertine, est-ce que je peux entrer dans ton logement pour faire un important appel au poste de police?

— Je n'y vois aucun inconvénient, de plus Jacqueline est absente.

— Quand revient-elle?

— Dans une semaine, elle a pris congé pour aider sa famille avec la récolte.

— Oh! Qu'est-ce que tu as l'intention de faire?

— Que veux-tu dire?

— Il n'est pas question que je laisse, mon amie, tout seul chez elle après avoir appris une aussi mauvaise nouvelle.

— Je pensais aux parents et aux deux frères de Simone qui seront anéantis. Puis, la réaction des miens m'a effleuré les esprits. Lorsque l'on perd un parent, c'est difficile, mais perdre un enfant dans des circonstances tragiques, c'est horrible.

— Tu devrais t'en aller. Tu dois te reposer et il n'y a que nos parents pour parvenir à nous consoler. Nous pouvons te conduire à Saint-Étienne des Grès. Cela ne prend qu'une vingtaine de minutes. Je suis certaine que mon William sera d'accord avec ma proposition

Environ une heure plus tard, valise à la main, je quitte mon logement en direction de la demeure familiale, tel que suggéré par Betty, ils viendront me conduire. En marchant vers la voiture, Betty me promet qu'elle me tiendra au courant de la suite des événements. En route, mon amie me confie qu'elle a téléphoné à ma mère pour l'informer de la tragédie. La

mère de Simone et la mienne sont de très bonnes amies. Je pense qu'elle va vouloir se rendre auprès de Marie, de Sylvestre et d'Émile pour les consoler. Mon père l'accompagnera. C'est un médecin et il pourra s'assurer que ces gens-là parviennent à supporter les événements des prochains jours.

— Je ne les connais presque pas, mais, crois-tu que ce serait mal poli de vous accompagner?

— Je pense que ta première idée est la bonne. Tes parents trouveront les bons mots et ton retour aux sources sera bénéfique. Je t'envie de pouvoir le faire, alors, pour tous ceux et celles qui devront suivre les règles de la bonne conduite, je t'en prie, retourne chez toi.

Vers midi trente minutes, William stationne sa vieille guimbarde devant la maison de mes parents. Je vois mon père, il se berce en fumant un cigare. Assise près de lui, ma mère lit le journal. Celui qui l'informe des potins du village. Ils sont surpris de me voir arriver par un dimanche midi ensoleillé. En sortant de

la voiture, je me précipite vers mon père.
Je hurle : Papa! S'il te plait, prends-moi
dans tes bras. J'ai besoin de toi.

— Que se passe-t-il?

— C'est Simone.

— Qu'est-ce qui te met dans tous tes
états?

— Elle est morte.

— Quoi?

— Un automobiliste l'a mortellement
heurté.

— La force de l'impact ne lui a donné au-
cune chance.

— Vous avez fait tout ce chemin pour
nous l'annoncer?

— La mère de Simone et la mienne sont
de très bonnes amies et mon père est un
médecin. Nous avons convenu de nous
rejoindre à la demeure de la famille Mal-

tais. Maman voulait absolument être présente auprès de son amie.

— Et puisque votre père est un médecin, il pourra s'assurer de leurs états de santé tout au long du processus de deuil. C'est une excellente idée, la perte d'un enfant est une terrible épreuve. Ce couple aura besoin de réconfort et un médecin saura leur prodiguer les meilleurs soins.

— Pour les mêmes raisons, je refuse qu'Albertine se retrouve seule à Trois-Rivières.

— Jacqueline n'est pas là?

— Elle a pris congé et sera de retour dans une semaine.

— Est-ce que le magasin sera fermé demain?

— Seulement le département où Simone travaillait.

— J'irais la conduire mardi matin. Je vous remercie de mademoiselle Roberts et monsieur?

— Je me présente : William Cadieux. Je suis le futur époux de Betty.

— Est-ce que vous devez retourner à Trois-Rivières?

— Les parents de Simone habitent tout près d'ici, à Saint-Thomas de Caxton.

— Il n'y a que cinq minutes de route entre les deux municipalités.

— Je dois aviser ma mère. Est-ce que je peux l'appeler?

— Bien sûr ma belle!

Pendant que mes parents s'occupent de la visite à l'intérieur de la maison, je me berce sur le balcon dans le fauteuil préféré de papa. Les yeux fermés, j'écoute les chants des oiseaux et des cigales. J'essaie d'imiter Simone en savourant les secondes sans me soucier du futur. Intérieurement, savait-elle que son passage parmi nous serait de courte durée? Elle était si intense dans ses activités aux quotidiens. Elle refusait de parler d'avenir, elle pensait au temps présent à

l'exception de sa folle idée de m'associer à son frère Ernest. Une inexplicable fusion les unissait. Au départ, son projet de m'unir à Ernest Maltais me rendait hors de moi. Comment pouvait-elle croire qu'elle pouvait intervenir dans ma vie et dans celle de son frère? Aujourd'hui, avec les derniers événements, je suis flattée de son attitude à mon égard. Croyait-elle vraiment que j'étais digne de la remplacer auprès de l'homme qu'elle aimait tant? Je ne crois pas que je vais être à la hauteur de ces attentes, mais l'avenir, même si ce mot ne faisait pas partie de son vocabulaire, me dira si elle avait raison d'y croire.

Neuf

Dimanche vingt-huit août, je suis dans ma chambre et je refuse d'en sortir depuis plusieurs jours. Je veux être seule avec ma souffrance. Je n'accepte pas, le décès de ma meilleure amie. Nous ne savons pas ce qui s'est réellement passé ce soir-là. Simone avait accepté un rendez-vous avec un collègue de travail. Il ne lui plaisait pas, mais sans explication ni détail sur sa décision, elle a fini par céder. Elle a été discrète à ce sujet et elle ne nous a pas confié les raisons de ce changement d'attitude. Est-ce que le mariage entre Betty et William l'a encouragé à agir ainsi? Est-ce qu'elle craignait de vivre sans mari pour le reste de sa vie? Est-ce qu'elle ressentait que la fin arrivait? J'ai souvent entendu ma mère et sa cousine discuter de la mort. Par exemple : en apprenant qu'une personne de leur entourage était décédée, elle disait : il faut croire que son heure était arrivée ou d'après son comportement des dernières semaines, elle savait que la mort tournait autour d'elle. Cependant,

aucun membre de mon entourage n'a osé prononcer ces stupides commentaires! J'ai de la misère à croire que nous ressentons le moment de notre départ. Il est vrai que je n'ai jamais vu la mort de près et que c'est ma première confrontation avec le décès d'une amie. Si tel est le cas, je me questionne sur le type de soirée qu'elle avait choisi. Il a opté pour un stupide confrère de travail au lieu d'ignorer les messages de l'ange de la mort. Elle aurait dû passer ces dernières heures avec ces copines! Et puis. Je ne sais plus quoi penser. Je n'arrête pas de penser à ce jeune homme. Il possède une automobile alors, pourquoi ne l'a-t-il pas sagement reconduit chez elle de la même manière qu'il était venu la chercher? Ça me rend malade de tourner toutes ces interrogations dans ma tête, je sais que les réponses ne viendront probablement jamais. Je suis triste à l'idée que les heures, précédant sa mort, n'ont pas été le reflet de son attachante personnalité. Je devrais quitter ma chambre et aller vers le monde. Je devrais retourner au travail pour me changer les idées, mais j'en suis incapable et ce n'est pas parce que je n'ai pas essayé! Mercredi dernier,

je me suis rendu à Trois-Rivières. Pour commencer, je me suis rendu à mon appartement et dès que j'ai mis les pieds dans la cuisine, je me suis effondrée dans les bras de Jacqueline. Elle tient le coup. La vie, au centre-ville, est bien différente depuis le décès de Simone Maltais. C'est un accident, mais une enquête est en cours. Les responsables veulent savoir si la collision aurait pu être évitée. Au bureau, il y a eu de nombreux départs. Mademoiselle Caron travaille dans un autre secteur, Nicole Pouliot n'est pas revenue de son séjour en Abitibi. Betty a remis sa démission et le mariage a été annulé. Les deux amoureux devront attendre une année avant de pouvoir y songer. Ma colocataire n'a pas eu d'autres nouvelles de la future mariée depuis une semaine. En se rendant au magasin, elle l'a croisé et elles ont jaser durant quelques minutes. Betty avait dit au revoir à ses collègues de travail et elle lui a raconté qu'elle songeait sérieusement à quitter la région. Elle veut s'offrir une nouvelle vie. Il faut croire que l'absence de Simone affecte toutes ces amies! J'ai mis deux heures avant de me convaincre de quitter le logement pour marcher vers mon bureau.

Je tremblais, j'avais de la difficulté à avancer et une boule de feu s'était cachée dans ma gorge. Je pensais à Betty que j'avais refusé de voir et à ce qu'elle a dû ressentir en franchissant le seuil de la porte du magasin. Tellement de souvenirs devaient lui être venus en tête et j'ai ignoré sa demande. Nous aurions pu nous soutenir mutuellement dans cette épreuve et là, je devais prendre mon courage à deux mains pour accomplir un véritable exploit, celui d'accepter d'aller de l'avant en sachant que cette fois, une personne comme Simone Maltais ne serait pas là pour m'accueillir. En touchant la poignée de la grande porte, les heureux événements des dernières semaines ont défilé. Une tristesse m'a envahi et je suis resté figer sur la plus haute marche de l'escalier durant dix minutes, peut-être plus. Je ne sais pas si un ancien collègue de travail m'a aperçu, mais personne n'est venu à ma rencontre. La souffrance était trop lourde pour la partager avec un inconnu. À quatre heures de l'après-midi, mon père est venu me chercher. Dès que je l'ai vu, je n'ai pas pu m'empêcher de lui sauter au cou. Il m'a offert ce que toute jeune fille souhaite : se blottir dans

les bras de mon papa. Ce matin, les rayons du soleil pénètrent dans la pièce, mais je n'ai pas envie d'en profiter. Les chaudes journées de l'été s'en iront sous peu, mais j'ai de la misère avec le concept : celui de rire et de relaxer en pensant aux parents d'une jeune fille qui vient de mourir. Je pleure lorsque la porte de ma chambre s'ouvre. Ma mère fait une entrée remarquée. Elle ne se gêne pas en faisant fi de mes larmes. Elle lance : Albertine. Il est dix heures trente et un garçon demande à te voir.

— Qui est-ce?

— Je ne te le dis pas, mais il a une grosse boîte dans les mains.

— Hein? Qu'est-ce qui se passe? Ma mère se tient bien droite devant moi, mais je ne la reconnais pas.

— Ne le fais pas attendre, ce n'est pas poli, lance maman, en me faisant un clin d'œil.

Je me lève, me regarde dans le miroir. Je suis pathétique. Je devrais me coiffer, me

maquiller et me vêtir convenablement comme me l'a appris les filles durant tout l'été. Ce n'est pas humain d'imposer un aussi court laps de temps à une jeune femme. Non, mais! Personne ne lui a appris à téléphoner avant de se pointer chez une femme à dix heures du matin! Tant pis pour lui et pour moi. Ce n'est pas un rendez-vous galant et je ne connais pas l'identité de l'individu. Je me dirige vers la sortie lorsque ma mère intervient.

— Tu n'as tout de même pas l'intention de te présenter devant cet homme, vêtu de la sorte. Tu n'as donc rien appris de ton amie. Si je me souviens bien, elle a essayé de te mettre de la jugeote dans le cerveau. En sa mémoire, tu devrais y réfléchir avant de te présenter ainsi devant une personne.

— Regarde-moi maman! J'ai les traits tirés par la douleur, mes yeux sont remplis de tristesse et mes joues sont creuses. Qu'importe ce que je porte, il ne verra pas mes vêtements.

— Je ne suis pas sûre. Je pensais que tu avais compris que la première impres-

sion est toujours importante. Pour toi, c'est un inconnu qui est en bas. Pour moi, c'est un être humain qui a une raison de s'être déplacé jusqu'ici, il mérite que tu fasses des efforts pour le recevoir.

— J'aurais dû y penser. Ma mère s'assure qu'elle est bien mise même pour se rendre à l'épicerie pour acheter un pain.

— Les gens que je croise méritent que je fasse des efforts pour eux.

— Maman, ils sont dans un magasin pour effectuer des achats.

— Tu me décourages ma grande, mais tu ne sortiras pas de cette chambre dans cet accoutrement.

— Je ne peux pas le faire attendre indéfiniment.

— Charles jase avec lui. Tu connais ton père, le jeune homme ne verra pas les minutes filées.

— Jeune homme, de mieux en mieux! Je devrais peut-être me forcer.

— Il y a des moments dans la vie où il faut faire un acte de foi.

— Si j'ai bien compris, je dois en faire un ce matin

— Oui. Écoute ta mère, elle n'a pas toujours tort.

— D'accord,

— Premièrement, nous nous rendons à la salle de bain. Ensuite, tu t'assois sur une chaise, tu fermes les yeux et tu me laisses mettre toutes les crèmes et le maquillage requis pour te cacher les cernes autour des yeux et pour camoufler les plis imprégnés sur ton visage. Et enfin, tu dois me faire entièrement confiance.

— La dernière étape, je vais enfiler une jolie robe.

— J'ai une idée. Tu vas te concentrer et essayer de voir tous les vêtements que ta garde-robe contient, ensuite, le choix sera facile et tu gagneras du temps.

— C'est ce que tu fais?

— Tout le temps. Avant de me lever, je sais ce que je vais porter. C'est indispensable sinon, je vais perdre de précieuses minutes.

— J'ai enregistré tes conseils.

— Il vaut mieux tard que jamais.

— Tu es drôle ce matin, ma belle petite Maman! Qu'est-ce qui te rend heureuse?

— N'essaie pas de deviner. Ferme tes jolis yeux, cesse de parler, car tu dois être calme et sereine pour obtenir un bon résultat.

Je n'en reviens tout simplement pas. Ma mère passe du temps avec moi! Elle a apporté son sac de maquillage et elle met des couleurs sur mon visage, sur mes paupières et sur mes lèvres. Au lieu de garder le silence, elle parle sans arrêt. Je n'en reviens pas. Qu'est-ce qui se passe? Berthe Lamy a toujours gardé ces distances avec sa fille unique. Elle me faisait souvent des reproches sur mes tenues,

sur mon attitude et sur mes fréquentations. Je me suis toujours senti bien lorsque j'étais entouré par mes quatre frères et de mes cousins. J'ai toujours été une fille et une femme active. Mes frères me lançaient régulièrement des défis et mes trois fils m'ont tenu occupé avec toutes leurs activités sportives et les sorties en famille. Je ne pourrai pas dire le nombre de fois que ma mère m'a répété cette phrase typiquement féminine : « Albertine! Tu es une fille, tu dois prendre soin de ton apparence. De quoi as-tu l'air en courant dans les prés et en t'amusant à monter dans les arbres et à jouer à l'espiègle? Tu dois penser à ton futur. Tu ne réussiras jamais à attraper un bon parti si tu agis comme une tête folle » présentement, un jeune homme, dont j'ignore l'identité est dans mon salon, il m'attend pendant que ma mère me maquille! C'est vraiment étrange. Je n'ai jamais été du genre à penser à ce que les autres peuvent dire ou penser de mon comportement. J'ai toujours cru que j'étais plus forte que les autres filles en plus d'être différente. Je n'ai jamais compris leurs engouements pour l'art d'être une vraie femme. La cuisine, le

ménage, le maquillage, la mode féminine et les discussions sur leurs sempiternels problèmes concernant leurs apparences et leurs poids n'ont jamais été mon dada. Je ne croyais pas qu'il était possible qu'un jour, je sois attaché à trois filles vraiment géniales qui possédaient un sens de l'esthétique particulier! Les images de mes amies me donnent envie de verser des larmes. Je devrais peut-être écouter ce que maman a à dire. Son message est peut-être différent de ce qu'il a toujours été! Un homme entre dans ma chambre en disant : est-ce que vous en avez pour longtemps? Le jeune homme s'impatiente. Je reconnais cette voix, c'est celle de mon père. Il est monté à l'étage afin de s'assurer que sa Berthe réussissait à me convaincre de quitter ma chambre pour le reste de l'après-midi.

— Qui est-ce?

Mon père jette un coup d'œil vers sa conjointe. D'un regard, il sait que maman n'a pas mentionné le nom de celui qui est venu jusqu'à moi.

— Tu es belle, Albertine. J'avoue que j'ai un peu de difficulté à te reconnaître, mais tu vas sûrement lui plaire, mentionne mon père en prenant soin de me faire un clin d'œil.

— Charles Picard, va t'occuper de notre visite et cesse de l'inquiéter. Nous avons réussi à une entente, ne t'en mêle surtout pas!

— Est-ce que je peux vous aider?

— C'est une excellente suggestion mon homme. Je te propose de descendre l'escalier et d'accompagner notre visiteur dans la cuisine. Tu peux lui offrir un verre de jus ou de boisson gazeuse!

— D'accord. Je laisse mes deux femmes en tête-à-tête, mais faites ça vite.

— Oui. C'est compris. Il ne reste qu'à choisir une robe.

— Est-ce que cette confirmation doit me rassurer? J'en doute.

— Il fait beau. Tu peux aller fumer ton cigare en te berçant sur le balcon?

— Vous me découragez, mais je vais retourner auprès de mon nouvel ami.

— Le choix du vêtement ne sera pas facile. Nos goûts sont tellement différents. Maman optera pour une jupe et une blouse, le mien sera de prendre une robe de ma nouvelle collection.

— Regarde-toi dans le miroir! Je ne suis pas aussi habile que tes amies, mais je suis contente du résultat.

Je me lève et je marche vers le fond de ma pièce privée. Je suis nerveuse et inquiète d'apercevoir mon reflet. En m'approchant, je vois un morceau de tissu rose étendu sur mon lit. Je le prends et l'examine, c'est une jolie robe. Un excellent choix pour un après-midi d'automne avec un jeune homme. C'est bizarre, mes parents mettent tellement d'énergie depuis cette arrivée que je me demande s'ils ne sont pas responsables de cette venue? Je l'enfile sans poser de questions. En sortant de ma chambre,

une sensation étrange m’envahit. Je connais le jeune homme sans le connaître. Je l’ai vu au Salon funéraire et lors de la cérémonie d’adieu à Simone Maltais, mais les larmes m’ont empêché de bien le voir. Dès qu’il entend du bruit, je me rends compte qu’il se lève du divan. Il semble chercher une façon de se placer correctement. Il semble aussi nerveux que moi, il jette, à plusieurs reprises, un coup d’œil à la grosse boîte de carton en se questionnant, sur les mots à dire. A-t-il répété un texte depuis sa demeure?

— Bon matin, lui dis-je, en lui présentant ma main droite?

— Bonjour mademoiselle Picard, content de vous revoir! Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi.

— Je suis Ernest Maltais, le frère de... hum : Simone. En vidant sa chambre, j’ai trouvé un paquet sous son lit. Une enveloppe collée sur le dessus mentionnait votre prénom.

Il me tend une grosse boîte. Je la pose par terre et retire l'enveloppe. Nerveusement je l'ouvre et lis le texte.

Ma très chère Albertine, dès que j'ai vu le tissu, je n'ai pas pu résister. Je l'ai touché et au premier contact, j'ai été inspiré par sa douceur et sa texture. Sans hésiter, je fais l'acquisition de ce magnifique morceau. En me fiant à ma mémoire, j'ai dessiné un modèle et j'ai confectionné une robe en pensant à toi et à la réaction de mon frère. Il croira que tu es un ange. Il est tard. Je vais me coucher.

Je t'aime très fort

Ton amie Simone Maltais

11 août 1955

Je lui tends la lettre. Je veux partager le message de Simone avec quelqu'un et je me dis qu'il est mieux de le faire avec le messenger. Dès les premiers mots, je ressens sa nervosité et sa tristesse. Je ne sais pas s'il saisit le message car il pleure. Ernest m'invite à me blottir contre lui en entourant ces bras autour de mon cou. De l'eau coule jusque dans ma nuque. Mes larmes se mélangent aux siennes. Je ne peux pas y croire. C'est insensé. Simone m'a offert le plus beau de tous les cadeaux. Ce sera un souvenir d'elle pour toute ma vie. Je suis certaine que je ne la porterais jamais. Juste à y penser, je tremble.

— Met-la souffle-t-il affectueusement à l'oreille.

— Quoi?

— Enfile-la puis nous irons lui montrer.

Je le regarde droit dans les yeux, il est si près. En silence, je fixe son regard. Le mien doit être rempli de points d'interrogation.

— Nous devrions nous rendre au cimetière et présenter à Simone, la merveille qu'elle a confectionnée. Elle mérite que nous prenions le temps pour elle et de nous déplacer jusqu'à l'emplacement de son dernier repos. Elle a beaucoup travaillé pour imaginer, dessiner et coudre ce vêtement.

— Tu as raison. Simone mérite cette folie. Attends-moi, je monte à ma chambre pour la mettre.

— Je reste ici. J'ai hâte de te voir apparaître en descendant le grand escalier.

— Je lui souris, je suis contente de sa proposition. Simone croyait fermement que nous étions pour former un couple d'amoureux et aujourd'hui, deux semaines après sa mort, Ernest Maltais et moi, Albertine Picard, nous avons un projet commun. Nous voulons qu'elle soit un témoin privilégié de notre première rencontre. Elle avait raison, une chimie nous unit. Je me sens à mon aise. Les doutes et les questions concernant les bonnes manières et sur tout ce que ma mère m'a dit et répété au sujet des relations humaines

ne font pas partie de mes pensées. J'ai envie de profiter du moment qu'importe mes gestes aussi maladroits soient-ils.

Cinq minutes et me voilà prête. Je suis superstitieuse donc, je refuse de voir mon reflet dans un miroir. Pieds nus, j'entreprends une descente périlleuse vers Ernest Maltais. La robe est longue, tellement longue que je vais devoir porter des chaussures à talons hauts. Je crois qu'il est suffisamment grand pour supporter ce type de souliers. Je pense sincèrement que Simone avait prévu le coup. Cette coquine demoiselle avait vu juste. Mon plus grand regret est qu'elle n'est pas là pour nous voir, mais Ernest a peut-être raison. Est-ce que Simone Maltais sera présente? Sera-t-il auprès de nous lorsque nous nous présenterons devant la pierre tombale avec son nom : Simone Maltais : 1934-10-10 au 1955-08-13? Ernest m'attend, il me fixe timidement. Il porte des pantalons cigarettes de couleur gris et une redingote de couleur noire et une chemise blanche. Il est mince, il mesure presque six pieds. Je crois me souvenir que la couleur de ses yeux est magnifique, un mélange de gris et de verts. Il a fière allure et je pense qu'à

l'expression de son visage, je fais honneur au vêtement que je porte. Rendu à proximité, il me tend sa main gauche. Nous sortons de ma demeure, en nous tenant par la main. Je croyais qu'il possédait une automobile, mais non, nous marchons vers le cimetière. C'est romantique, mais je sais déjà que mes pieds sont enflés et que je vais avoir de la difficulté à revenir à la maison. Je le suis en silence.

Dix minutes plus tard, j'aperçois la maison de la famille Maltais. Il s'arrête, me fait un joli sourire et me dit : je suis un gars sportif et j'aime marcher, mais si tu n'y vois pas d'inconvénients, nous irons au cimetière en auto. Je vais garder mes énergies pour demain. Je vais reprendre du service.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— La saison de base-ball n'est pas terminée et je vais devoir rejoindre le reste de l'équipe.

— Est-ce que vous avez une chance pour les Séries?

— Tout a changé au cours des dernières semaines. Je pense que le décès tragique de ma sœur a affecté les joueurs. Ils l'aimaient tous bien.

— Elle était si rayonnante et toujours positive, tes amis devaient ressentir du bonheur dès qu'elle entrait dans votre vestiaire.

— C'est possible.

— Mais ton absence et ton attitude positive ont sûrement été un élément dominant.

— Ah! L'énergie des Maltais a toujours provoqué des réactions à tous les endroits que nous avons visités ma sœur et moi me dit-il en souriant. Nous roulons vers le cimetière. Je me contente de contempler le paysage. C'est la première fois que je suis assise dans une voiture à toit ouvert. J'aime que le vent me décoiffe, j'aime sa douce sensation sur mon visage, j'aime les rayons du soleil, mais j'aime également les nuages blancs et la paix régnant dans l'automobile. À mon réveil, j'étais triste et j'avais hâte que la

journée soit terminée et en ce moment, je me sens bien.

Rendu à destination, Ernest stationne son automobile et s'empresse de venir ouvrir ma portière. Il m'aide à sortir du véhicule. Les gens m'examinent d'un air étrange. Je suis une fille discrète, ce qui signifie que j'aime passer inaperçu et c'est loin d'être le cas présentement. Ernest ne sourit plus. Il est devenu sérieux aussitôt que nous avons franchi le seuil de la porte donnant accès au cimetière. Je le suis en silence. Marquée par la douleur lors de mon dernier passage sur ce site, je ne me souviens pas de l'emplacement de la tombe de Simone. Cela ne semble pas être le cas d'Ernest. Il circule dans les allées avec un pas assuré. Nous marchons main dans la main. Ma longue robe de couleur jaune garnie de dentelles blanches n'est pas adéquate pour ce type de lieu, mais notre objectif est de présenter à Simone, le résultat de son travail. Je ne sais pas si elle sera là et je ne crois pas que je ressentirai sa présence comme certaines personnes parviennent à le faire. Son grand frère semble fermement croire que c'est la

meilleure chose à faire. Son idée m'a surprise, mais curieusement, j'ai le goût de jouer le jeu. Qu'est-ce que j'ai à perdre? De toute façon, pour Simone, je suis prête à tout y compris de me balader dans un lieu de recueillement avec une tenue de soirée. Mes souliers à talons hauts sont inconfortables. Ils sont neufs et ils ne sont pas adaptés à la forme de mes pieds. Ils ne sont pas cassés comme on le dit dans mon bout. Puisque nous n'avons pas l'intention de marcher durant tout l'après-midi ni de danser pendant des heures, j'avance tranquillement en accompagnant l'homme que je connais sans le connaître. Il est beau. Il est différent de l'image que je me faisais de lui lorsque Simone en parlait. La première fois que je l'ai vu, au stade de baseball, vêtu de son costume de joueur, je n'avais pas remarqué les traits de son visage. Sa casquette cachait sa belle chevelure de couleur brune ainsi que ses yeux pers. Un doux mélange de gris et de verts. Je suis tellement concentré sur l'allure de mon partenaire que je ne prends pas soin de m'assurer de l'état du sentier. Ernest non plus. Je trébuche dès que mon pied gauche traverse une

grande fissure dans le chemin. Je crois que j'ai une foulure. J'ai de la difficulté à le déposer par terre et encore moins de soutenir mon corps. Ernest s'arrête, me regarde, me fixe pendant un bon moment. Sans rien dire, il me soulève et me transporte jusqu'à un banc de bois semblable à ceux installés dans les parcs de la ville. Je suis surprise par sa force. Je suis dans ses bras et il n'a pas de misère à circuler dans la rue. Sa respiration demeure la même. Je mesure un mètre cinquante-trois et mon poids est de cinquante-trois kilos. Il m'installe délicatement sur le banc. Il dépose son genou droit sur le sol, soulève ma robe et enlève ma chaussure. Ma cheville est enflée. Un sac de glace serait utile. Il est inquiet et il y a plusieurs points d'interrogation dans son regard. Les expressions de son visage ne mentent pas. Il tourne la tête vers son automobile et il examine les environs. Il doit s'inquiéter. Osera-t-il me laisser seule pour un moment? A-t-il une trousse de premier secours dans le coffre de sa voiture? Ernest Maltais est un sportif et un professeur d'éducation physique, il doit certainement être un homme prévoyant en ayant le nécessaire pour venir

en aide à une personne. Si tel est le cas, maman sera ravie de savoir que je suis en sécurité avec ce prétendant. Il est tout le contraire de moi à ce niveau. Il se lève, jette un coup d'œil puis il me dit : je reviens dans deux petites secondes.

C'est drôle. Une. Deux. Les deux secondes sont rapidement passées et il n'est toujours pas là, mais je le vois. Il discute avec un couple. Qu'a-t-il en tête? La dame tient un petit sac à main, de toutes évidences, il ne contient pas de glace pour geler ma cheville. Le trio marche dans ma direction. L'homme est vieux, il avance lentement avec un bâton. Est-ce que la fille accompagne son père pour visiter sa femme décédée? Je crois que je vais apprendre la vérité, car ils seront bientôt près de moi. Je regarde le ciel, il est d'un bleu resplendissant. Un nuage blanc ressemblant à un panda fonce vers un éléphant. J'adore ce jeu : celui d'imaginer ou de trouver la forme d'un de ces cumulus. C'est enfantin, mais je ne peux faire autrement et avec le drame concernant la perte de ma meilleure amie, je ne compte pas modifier mon comportement sur ce sujet. Je ne

suis pas obligé de l'avouer à qui que ce soit et c'est bien correct comme cela. Ce jeu fera partie de mon jardin secret. Lorsque je vais avoir le bonheur d'avoir des enfants, je vais me permettre ce partage. Ce sera magique. Les adultes laissent, trop souvent, de côté leurs imaginations aux dépens des règles établies par des autorités ou des responsabilités de grandes personnes. Je refuse d'oublier ma faculté de me laisser transporter par l'imaginaire de mes personnages et de mes idées farfelues aux yeux des autres. Je suis contente de cette passion. Cela ne fait pas de moi une Peter Pan. Je ne refuse pas de vieillir, je refuse de me plier à de stupides règlements inventés par de soi-disant êtres équilibrés. Je suis Albertine Picard, je suis âgé de dix-huit ans et bien que je sois un peu gênée, je suis une jeune femme à sa place quand il le faut et je garde un désir non partagé d'être moi, tout simplement.

Ernest invite l'homme à s'asseoir près de moi. Il me fixe et me lance : dans le coffre de mon automobile, j'ai tout le nécessaire pour soigner la blessure. Je ne veux pas t'insulter, mais avec le malheur qui est

survenu dernièrement, je refuse de te laisser seule dans ton état. Je cours vers mon véhicule et je reviens le plus rapidement possible.

— Mon fils n'arrête pas de nous parler de lui. Il a toujours hâte de connaître les résultats de toutes les parties. Il sera furieux lorsque je vais lui dire que je l'ai rencontré.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé, questionne le vieil homme?

— Je n'ai pas vu la faille dans le chemin. Je ne me méfiais pas de l'état de la rue.

— Vous aviez raison. Ces fissures ne devraient pas exister dans un endroit comme celui-ci. Lorsque nous venons dans un cimetière, c'est pour nous recueillir devant la tombe d'une personne disparue. Nous n'avons pas en tête de surveiller nos pas.

— Je me sens mal à l'aise de vous imposer de vous asseoir avec moi sur ce banc. Vous devez avoir mieux à faire.

— Non, ça va. Je comprends votre amie avec la tragédie qui est survenue à sa sœur et étant donné les circonstances, il est normal que votre copain s'inquiète.

— Est-ce que vous vous connaissez depuis un bon moment?

— Simone Maltais était ma meilleure amie et elle a confectionné cette robe. Je ne le savais pas qu'elle préparait un tel cadeau pour moi. Ernest a proposé que je la porte pour lui montrer son chef d'œuvre.

— Elle est magnifique.

— Je devais les mettre pour le mariage de notre amie en commun.

— Je connais le grand-père de William. Léon Cadieux est un ancien collègue de travail. J'ai cru comprendre que les Noces ont été reportées.

— Betty est dévastée par la terrible tragédie.

— Moi aussi. Depuis le drame, je suis étendu sur mon lit et je pleure tout le temps. C'est ma première sortie officielle depuis les Funérailles.

— Pauvre jeune fille. Si vous me le permettez, vous devriez laisser cet homme prendre le relais auprès de vous. Je suis persuadé que vous ne le regretterez pas.

— Simone n'arrêtait pas de dire que nous étions, Ernest et moi, des âmes sœurs

— Un grand amour est sur le point de naître et votre amie est là, près de vous pour vous protégée. Mon père a raison. Je vous suggère de suivre les conseils de votre amie. De toute façon, je suis certaine que votre cœur vous guide et vous conseille déjà. La preuve, vous avez accepté sa folle idée de l'accompagner dans son projet et portez une tenue de soirée dans un cimetière.

Je me contente de lui sourire, tout simplement. Je réalise que j'ai perdu la notion du temps. Ce duo père fille est vraiment charmant. Les sujets de nos discus-

sions sont familiers comme si nous nous connaissons depuis longtemps. L'ombre d'une silhouette me fait sursauter. Je me retourne. Ernest se tient debout avec un sac à la main. Il dépose son genou par terre, soulève le bas de ma longue robe, enlève délicatement mes sandales. Ma cheville gauche est enflée. Il l'entoure d'un tissu très froid. Je hais cette sensation. J'ai le goût de le lancer au bout de mes bras. L'attitude d'Ernest me rappelle celle de mon père. Il s'inquiétait toujours lorsque sa petite fille chérie se blessait. Il réprimandait mes frères comme s'ils étaient responsables de ces banals incidents à leurs yeux, mais, pour papa, c'était une véritable tragédie. Réagira-t-il de la même manière envers ces enfants? Monsieur Maltais enseigne les rudiments de différentes activités physiques. Je commence à comprendre la description de madame Charlemagne, lorsqu'elle a mentionné que monsieur Maltais était un excellent professeur. Les enfants doivent l'adorer! Il est doux et attentionné lorsque la situation l'exige. Par contre, sur un terrain de jeux, il a démontré beaucoup de caractère. J'ai pu le constater à mon passage à Montréal. Les autres joueurs

doivent le respecter autant ceux qui fréquentent le même vestiaire que lui, que ceux des équipes adverses. Son comportement doit sûrement être semblable dans un gymnase entouré par les élèves. Selon moi, il possède les qualités requises pour occuper ce poste d'enseignant. Je commence à tomber sous son charme. Simone avait raison. Elle doit être fière si elle nous voit ensemble. J'entends des voix. Volontairement, je préfère ne pas participer à la conversation. Cette blessure m'enrage. Elle m'oblige à mettre mon indépendance à l'écart. Je n'ai jamais aimé être à la merci des autres. L'inaction me met hors de moi. J'ai toujours suivi mes grands frères dans leurs périples et leurs folles idées. Il n'a jamais été question que je sois un poids pour eux. Si je voulais faire partie de ce groupe très sélect, je devais me comporter adéquatement. Les princesses et les pleurs n'étaient pas acceptés. Je devais être une fille courageuse. Ernest est en grande discussion avec Charlotte Charlemagne et son père. De mon côté, j'ai soudain, l'impression d'entendre mon amie Simone. Elle m'a tellement dit ces mots que malgré son

absence, je crois les entendre encore et encore. « Relaxe ma belle Albertine! Joue le jeu. La situation n'est pas aussi dramatique que tu sembles le croire. Tu n'es pas faible. Tu n'as pas à te sentir inintéressante. Mon frère aime aider les gens qui traversent la route. C'est plus fort que lui. Si tu n'abuses pas de sa gentillesse et que tu l'autorises à prendre soin de toi lorsque la situation le demande, tu réussiras à le garder près de toi. »

Jouer le jeu. Ce n'est pas facile. Ma mère a essayé de m'encourager à devenir une femme et tenté de m'expliquer les bonnes manières, mais je m'entêtais à vouloir me comporter comme je l'ai toujours fait. Mon père et Gérard, l'aîné de la famille ont essayé du mieux qu'ils le pouvaient, mais ils se sont rapidement rendu compte que la petite Albertine n'avait pas la personnalité pour rester une princesse. Lorsque j'étais une fillette, j'optais pour les camions, les blocs de construction et les ballons. Les poupées restaient sagement dans leurs boîtes. En vieillissant, mes activités favorites étaient de grimper dans les arbres et de m'amuser avec les garçons de ma classe.

Au printemps, l'arrivée de Simone Maltais a changé ma vision des choses. J'ai le droit de me sentir confortable dans un ensemble féminin. Je peux rire. Je peux regarder un coucher du soleil et le contempler au lieu de laver la vaisselle tout de suite après le repas. Madame Charlotte et monsieur Charlemagne nous saluent. Ils doivent partir. Ernest aide l'homme à se lever du banc, lentement, ils s'éloignent de nous sans se retourner.

— Je me sens prête pour me rendre à notre destination.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. Tu devrais rentrer chez toi, enlever cette robe longue pour la remplacer par des vêtements plus adaptés. Je m'en veux de t'avoir conduit jusqu'ici.

— C'est un bête accident. Je ne faisais pas attention. L'état de la chaussée est rarement parfait et je ne me suis pas méfiée. Tu n'as pas à te sentir coupable.

Sur ces mots, je me lève et commence à marcher. Puisque Ernest est loin derrière

moi, j'en profite pour exprimer mes douleurs des premiers pas. Je dois faire de belles grimaces, car une petite fille essaie de m'imiter. Mon père m'a souvent dit qu'il faut bouger au lieu de stabiliser un membre. Notre corps va s'habituer aux mouvements. Ma cheville est gelée alors je dois doubler de prudence pour ne pas endommager les muscles entourant mon pied. J'avance à pas de souris sans connaître l'endroit où se trouve le corps de Simone. Pour moi, les pierres tombales se ressemblent toutes et je ne prends pas le temps de lire les noms écrits sur chacune. Il n'y a pas d'indication comme dans les rues de la ville pour faciliter la tâche aux visiteurs. Le frère de Simone me rejoint sans difficulté, je lui souris mais il ne remarque pas mon attitude. Il réfléchit. Il est vrai que notre promenade dans un cimetière est un lieu spécial pour une première sortie! Avec sa main droite, il m'indique de changer de direction. Il pointe un sentier rempli de petites buttes, de petites croix et des fleurs.

— Elle est là. Nous devons compter jusqu'à quatre et nous serons rendus près d'elle.

En lisant son prénom, son nom et les dates de sa présence sur Terre, je me retiens pour ne pas m'étendre au sol à ses côtés. Je la vois. Elle me sourit tendrement. Puis, elle se met à danser en faisant virevolter le bas de sa longue robe rose pâle avec de la dentelle blanche. Elle ressemble à celle que je porte. Est-ce qu'elle avait prévu que nous serions comme des sœurs jumelles lors du mariage de notre amie Betty? Je l'ignore et je ne vais jamais avoir de réponses à cette question à moins de mandater Ernest de la chercher dans sa chambre. Sans hésitation, je l'imité. Je tourne sur moi-même au rythme de son air joyeux préféré. Elle fredonne une chanson qu'elle répétait tout au long de notre trajet vers Montréal au début de mois d'août. Elle était heureuse en pensant aux retrouvailles prévues avec son frère. « Laisse-toi guider par la musique ma belle Albertine. Profite du moment »

Je danse. Je ne peux pas croire que je bouge en entendant une mélodie que mon partenaire n'entend sûrement pas. Je lui prends sa main droite et l'entraîne dans ma folie. Pour l'aider, je commence

à compter lentement, un, deux, trois, un, deux, trois.

— Raconte-moi. Est-ce que tu imites Simone? Est-ce que tu parviens à la voir et à l'entendre? Je parie qu'elle danse en fredonnant sa chanson préférée!

— Je continue à compter : un, deux, trois.

— La valse! Tu n'as pas envie de me confier ton secret. Je ne parviens pas à te voir Simone, mais je sens ta présence. Souffle dans mon oreille, je vais sentir le vent de tes tendresses. Étrange, j'ai l'impression que tu as hypnotisé Albertine. C'est certainement toi ma petite sœur qui s'amuse. Nous sommes dans un cimetière et tu l'encourages à danser avec moi dans la pierre tombale, au-dessus de ta tombe. Non, mais, tu n'as pas honte! Tu ne réalises donc pas que les gens nous observent d'un air sévère. Je suis un professeur. J'enseigne à des enfants. Je dois donner le bon exemple. Je t'en prie SIMONE MALTAIS. Cesse de jouer avec elle. Nous ne méritons pas ce que tu nous imposes! Ce n'est pas drôle.

Le vent se lève. Il siffle violemment autour de nous comme si des esprits venaient nous démontrer leurs colères. Devant les gens, aussitôt qu'il y avait des personnes autour d'elle, Simone était douce, joyeuse et gentille, mais dès qu'une situation ne faisait pas son affaire, elle hurlait. Elle lançait des objets et laissait tomber des chaises par terre.

— Simone, je sais que tu es furieuse, mais au lieu de m'en vouloir et de vouloir nous faire sentir coupable de ce qui t'est arrivé, montre-nous la voie pour mettre ces voyous sous les verrous. Tu ne méritais pas de mourir. Tu devrais t'amuser avec nous, mais nous ne pouvons pas revenir en arrière. Essaie de te calmer. Je t'en prie. Pars à la recherche de maman et de William. Ils ne savent peut-être seulement pas que tu es là. Il y a si longtemps. Ils vont te guider ou de présenter des êtres de lumière.

Je tombe en même temps qu'Albertine. Une brise nous entoure. Tout est revenu à la normale. Son regard est absent. Puis les expressions de son visage changent. Je remarque de petites transformations.

Fixe-t-elle sa meilleure amie? Est-ce que Simone s'éloigne en la saluant tristement? Un souffle doux me chatouille l'oreille droite. La fraîcheur s'en va comme si la mort partait loin de nous. Des larmes coulent. Les yeux d'Albertine sont remplis d'eau. Pour la première fois de toute ma vie, j'ai senti la présence d'un esprit et je n'ai pas eu peur. Je savais que Simone voulait manifester sa présence, mais, maladroitement, elle a transformé ce bel après-midi en véritable cauchemar. Je me sens tellement impuissant depuis son départ. Je ne sais pas à quel endroit, je dois chercher des indices. Je n'ai aucune idée de l'identité des malfaiteurs. Aux dernières nouvelles, les enquêteurs n'ont reçu aucun témoignage. C'est impossible qu'il n'y ait pas eu de témoins de la scène! Est-ce qu'il ou qu'elle craint les représailles? Il va falloir remédier à la situation. Je vais laisser les policiers et les agents effectuer leurs boulots. Dans deux semaines, ce sera le retour en classe et je dois prêt et fort pour affronter les commentaires et les interrogations de mes collègues de travail et des parents qui sont inquiets pour leurs propres sécurités et celle de leurs en-

fants. Les coupables doivent être identifiés dans les plus brefs délais, mais que puis-je y faire? J'ai souvent entendu dire que les personnes décédées passent souvent par le rêve pour passer leurs messages. Je vais tenter d'être plus attentif aux songes qui auront hanté mes nuits. En attendant, une jolie demoiselle m'accompagne. Elle était la meilleure amie de ma sœur et nous sommes là, assis par terre à proximité d'une butte recouvrant la tombe de Simone. Le lieu devient inadéquat et je veux quitter cet endroit. Albertine brise le silence qui règne depuis trop longtemps.

— Cette robe de bal a été dessinée et cousue par ma meilleure amie. Elle l'a terminée quelques heures avant sa mort. Je voulais lui montrer que ce vêtement m'allait magnifiquement bien. Elle m'a souvent parlé de toi.

— Elle t'a envoûtée avec son charme et sa musique. Elle t'a encouragé à danser.

— D'habitudes, elle fredonnait toujours des chansons. Elle ne chantait et ne mentionnait aucune parole.

- Oui et alors. Ce n'était pas le cas?
- Non. Il faut que je me rappelle.
- Lorsqu'elle s'est rendu compte que tu la voyais et que tu l'entendais, elle en a peut-être profité pour t'informer des événements de cette soirée?
- C'est probable.
- Est-ce qu'elle est toujours là?
- Elle est partie dès que tu lui as mentionné qu'elle devrait s'en aller.
- J'espère qu'elle a compris que c'est aux humains de résoudre l'énigme.
- Oui, mais, ces noms qu'elle m'a soufflés ont un lien avec cette histoire. Je vais essayer de m'en souvenir.
- Ne te tracasse plus avec son intervention. Si c'est vraiment important, la mémoire ne te jouera plus de vilains tours.

Sur ces mots, nous marchons vers la sortie du cimetière. Main dans la main, nous avançons vers son automobile. À notre gauche, des regards accusateurs nous fixent. Devant nous, un jeune homme âgé d'une douzaine d'années nous envoie un sourire complice comme si notre geste lui avait donné un espoir. En réfléchissant à ma rencontre avec l'esprit de Simone, je jette un coup d'œil à Ernest. Il est le reflet des jeunes hommes de la décennie des années 1955. Le style américain fait fureur ici comme partout dans le monde. C'est sensass et dans le vent. Les cheveux en brosse, il porte des tennis, un pull et des pantalons de style cigarettes. Il conduit une grosse Buick qui consomme beaucoup d'essence et il doit boire des milk-shakes avec ces copains dans un restaurant avec la musique branchée comme ambiance. Ernest, étant un professeur d'éducation physique ne fume pas. Mais est-ce que c'est le cas de ces amis? Il me semble que j'ai souvent vu des étuis de cigarettes de Camel! Wow! Je suis impressionnée! Je commence à être capable de décrire les différents styles. Je crois que Nicole Pouliot m'a transmis une partie de sa passion. Il faut

toujours s'intéresser aux vêtements, cela reflète leurs personnalités. Certaines personnes se fient à leurs instincts, d'autres n'achètent que ce qui est à la mode, qu'importe si la robe ou le pantalon correspondent à sa silhouette. Simone, elle m'a appris que nous devons nous amuser dans la vie. Il faut toujours s'empresse de remplacer une triste pensée par une chanson joyeuse ou se concentrer sur un moment heureux de notre récent passé. C'est ce que j'essaie de faire en ce beau dimanche du mois d'août 1955. Je suis en excellente compagnie. Je porte une splendide robe longue de couleur jaune avec de jolies dentelles blanches que ma meilleure amie a dessinée et confectionnée exclusivement pour moi. Je me promène pieds nus. Les brins d'herbe me chatouillent les orteils. J'ai la chaleur et la saison estivale, je peux oublier les souliers et les chaussettes. Dans ma main droite, je tiens mes sandales. De l'autre, une poignée solide me guide. Je me sens bien et en confiance et en parfait contrôle de la situation. Rendu près de sa voiture, Ernest ouvre la portière. Il m'aide à m'asseoir sur la banquette avant de son auto. C'est, un gentil monsieur bien élevé

dirait, ma mère. Une fois qu'il a vérifié que j'étais confortablement installé, il la ferme et il se dirige vers son siège. Il démontre beaucoup de fierté au volant de celle-ci. Simone m'avait raconté que son frère avait sagement économisé une grosse somme d'argent durant toute une année dans le but de pouvoir s'offrir ce luxe. À voir son allure, il est heureux. La musique est entraînante. Dès que nous avons tourné sur la rue des Récollets, il ne peut pas s'empêcher de monter le son de la radio. Nous roulons en direction de l'ouest de la ville de Trois-Rivières. A-t-il un projet derrière la tête pour combler le reste de l'après-midi? Je l'ignore et je n'ai pas envie de le questionner sur ce sujet. Ce n'est pas parce que je ne suis une personne timide, ni parce que les chansons qui se succèdent ne résonnent trop fort. Ernest Maltais conduit son automobile et je veux profiter au maximum de ces heures. L'ambiance est sereine et ça me fait du bien et à lui aussi. J'en suis persuadée. Avec l'annonce du décès tragique de Simone, nous méritons de nous offrir un après-midi rempli de petits bonheurs.

Lorsque nous cessons de rouler, je réalise que nous nous dirigeons vers ma demeure. Un sentiment de tristesse m'envahit. Je refuse que notre sortie prenne fin tout de suite, mais comment le mentionner à Ernest Maltais? Après tout, il est venu pour me remettre un colis. Il n'avait sûrement pas prévu accompagner la meilleure amie de sa sœur dans un cimetière en ce beau dimanche d'été. En attendant que le feu rouge change de couleur, il tourne sa tête, il me fixe et de sa main gauche, il éteint le son de la radio.

— J'ai pensé que tu voudrais te rendre chez toi pour enlever cette robe de soirée et mettre un vêtement plus confortable pour... est-ce que tu veux m'accompagner au casse-croûte?

— C'est gentil, je te remercie.

— Les dimanches, j'avais l'habitude de me rendre là-bas. Marc et Pierre seront surpris et contents de me, hum! Je veux dire, de nous voir.

— À quand remonte votre dernière rencontre?

— Je ne saurais te dire avec exactitude la date de cette activité, mais je n'ai pas mis les pieds dans le petit restaurant, depuis la fin du calendrier scolaire.

— Avec la saison de base-ball qui a suivi, tu as dû rejoindre ton équipe dans la grande ville de Québec. Est-ce qu'ils ont assisté à quelques matches?

— Ils sont venus m'encourager à plusieurs reprises. Une bonne dizaine de fois si ma mémoire ne me joue pas de tour.

— Est-ce qu'ils sont des enseignants comme toi?

— Non, Marc est un fermier. Il a repris l'entreprise familiale. Nous le surnomons le gentleman-farmer. Pierre est un mécanicien. Il est copropriétaire d'un garage avec son frère Gilles.

— Comment les as-tu rencontrés?

— Nous avons grandi dans le même quartier, nous avons fréquenté les mêmes écoles et nous avons partagé des compétitions sportives.

— Un trio qui devait faire fureur.

— Pas vraiment. On se contentait de nous amuser et nous ignorions les commentaires des autres.

— Bon, je crois que tu devrais avancer. L'homme derrière nous a envie de foncer sur toi. Il n'hésitera pas à briser le derrière de son auto.

— Son véhicule lui a coûté beaucoup trop pour oser provoquer un accident, mais je vais avancer avant que nous ayons de sérieux problèmes.

Ernest roule lentement vers ma demeure. Il ne reste que cinq minutes avant d'arriver à destination. J'ai hâte de rencontrer Marc et Pierre, mais en même temps, j'ai peur de commettre des gaffes. C'est mon genre. Je suis une personne timide et je n'ai jamais vraiment fréquenté ce type d'endroit. Je tente de trouver

une solution en pensant à Nicole Pouliot. Quels conseils me diraient-elles? Quels vêtements choisir? Quelles attitudes dois-je prendre pour continuer à vivre la fin d'une aussi belle journée. Elle a mal débuté, puis la visite d'Ernest Maltais a complètement changé l'atmosphère de ce dimanche 28 août. J'aperçois ma maison. Est-ce que mes parents sont là? Est-ce que je vais avoir le droit, de la part de ma mère, à un long et pénible sermon sur le comportement d'une femme âgée de dix-huit ans? Est-ce que papa va s'éclipser dans l'automobile et en profiter pour discuter avec Ernest? Quels sujets osera-t-il choisir? Mon père n'a qu'une fille et il a toujours voulu la protéger. Je plains mon nouvel ami. Je me précipite vers le grand escalier menant à ma chambre. Il contient douze marches. J'ai une blessure à une cheville et mon ascension est plus lente que je ne l'aurais espéré. J'ai hâte d'être dans ma pièce préférée. Je vais m'élancer sur mon lit et crier de toutes mes forces la bouche dans mon oreiller. Je suis totalement charmé par cet homme. Il ne faut pas que ma mère, mon père ou même Ernest entendent cet élan de plaisir. Mon comportement n'est pas

le plus adéquat pour une dame, mais je ne peux m'empêcher d'agir autrement. Étendue sur mon lit, j' imagine ma mère, ces pieds sont fixés au sol, sa silhouette bloque la sortie de ma chambre, elle a posé ses poings sur ses hanches. Elle est silencieuse et c'est anormal. Si elle était présente, elle parlerait sans cesse. Est-ce que parce que j'ai rêvé? C'est cela, je me suis endormi sur mon lit et j'ai cru que j'avais vécu une première rencontre avec le frère de Simone. C'est sûrement elle. Mon amie voulait tellement que je devienne l'amoureuse de son Ernest.

La voix de maman me ramène à la réalité. Des questions se succèdent à vives allures. Je ne parviens pas à déchiffrer les phrases de son discours. Est-ce que cela signifie que les événements de ces dernières heures sont réels? Que je me suis rendu au cimetière avec un gentil homme? J'ouvre les yeux et dès que je vois la robe que je porte, je comprends que c'est vrai.

— C'est un véritable gentleman, tu n'as pas à t'inquiéter maman.

— Tu as osé sortir de la maison en portant une magnifique robe de soirée. Qui l’a confectionnée?

Je lui remets la lettre qui accompagnait le colis. Je lui laisse un temps pour la lire. Je la laisse seule et me dirige vers ma garde-robe. Je dois prendre un ensemble pour la soirée. Je me rappelle. Après une longue et épuisante journée de travail, Nicole, Betty, Simone et moi avons mangé une glace dans ce petit casse-croûte. L’ambiance était électrisante. On m’observait comme si une note avait été inscrite sur mon front. Une fille de la campagne vient d’entrer. Elle vient d’emménager dans le quartier. Est-ce que ces gestes seront drôles? Ils sont tous prêts à se moquer de moi, j’en étais persuadée. Nerveusement, j’ai essayé de garder la tête droite en les ignorant. Mes copines avaient pris le temps de me donner des cours de comportements urbains. Elles m’avaient informé des coutumes régionales et des manières à considérer pour survivre à leurs commentaires tant visuels que par leurs paroles. Sans hésitation, j’avais traversé les rangées de tables pour me diriger directement vers

le grand juke-box. J'avais mis une pièce de monnaie dans la fente et opté pour une chanson à la mode, celle que Simone et Betty ne cessent de chanter. La boîte à musique s'était mise à jouer et l'ambiance avait complètement été modifiée. Des clients s'étaient déplacés vers la salle de danse. Toute à l'heure, je vais, de nouveau, entrer dans ce lieu en accompagnant le joueur de base-ball de l'équipe des Capitales de Québec et le frère de cette jeune femme assassinée dernièrement. Je vais devoir adopter une attitude de gagnante. En jetant un coup d'œil vers l'extérieur, je vois mon père et Ernest. Ils discutent. Le temps file, je dois aider mon copain de l'interrogatoire de papa. J'attrape une robe bleue, l'enfile. Je brosse énergiquement ma longue chevelure brune, puis j'ajuste mon maquillage. J'applique un rose à lèvres et sors de ma chambre. Maman pleure après avoir pris connaissance du message de Simone. Je cours vers mon nouvel ami. À voir les expressions de son visage, il est content que j'arrive enfin. Mon père est un homme sympathique, mais il doit avoir joué son rôle à la perfection. Je suis sa petite princesse et il veut le meilleur pour

son unique fille. Il a sûrement lu, dans le journal que le joueur des Capitales de Québec, Ernest Maltais n'avait pas participé aux finales de la saison de base-ball. Papa n'est pas un grand amateur de sports, mais, puisque Simone était mon amie, il s'est renseigné un peu plus sur le déroulement de l'enquête policière. Pour montrer son autorité, mon petit papa d'amour s'est présenté devant moi en exigeant un câlin. Il a tenu à recevoir une accolade afin de montrer à ce jeune homme qu'il est là pour veiller sur sa progéniture.

Assis au volant de ma Buick, j'observe une scène touchante. Albertine Picard est jolie avec sa longue chevelure brune et son teint estival. Elle a un beau bronzage, mais, étrangement, elle travaille dans un magasin. Elle est tout le contraire de ma sœur. La peau de Simone était fragile. Elle évitait de prolonger les minutes au soleil, sinon, elle était rouge. Elle devait se tenir à l'ombre et porter des chapeaux de paille avec une grande bordure. Elle portait régulièrement des robes longues. Albertine est délicate. Elle doit mesurer un mètre cinquante-cinq. Elle fait partie

de ce genre de femmes qui ignorent ce qu'elle dégage à chacune de ses présences. Elle a beaucoup de charisme. Sa beauté ne laisse personne indifférent. Je suis persuadé que certaines femmes la détestent. Je crois les entendre discuter entre elles. Elles doivent lui chercher des failles ou des défauts. Les hommes sont muets. Ils se contentent de la regarder passer en se disant qu'il est impossible qu'elle puisse d'intéresser à lui. Ils seront tous bouche bée en l'apercevant à mes côtés. Simone m'avait raconté que la petite nouvelle ne savait pas comment tous ces atouts en valeur. Il semble qu'elle suit les conseils de ma sœur. Le choix de ses vêtements de ce soir reflète bien le style de ma sœur. Albertine a suivi les conseils de sa meilleure amie. J'ai envie de hurler un gros merci vers le ciel. Je ne peux pas croire que cette beauté m'accompagne dans le casse-croûte du coin! Le claquement de la portière me ramène au présent. Albertine vient de s'asseoir auprès de moi et monsieur Picard en a profité pour me rappeler qu'il me confie sa fille. Je le salue poliment, démarre le moteur bruyant de mon automobile et nous nous éloignons de lui.

— J’espère qu’il n’a pas été trop insistant.

— Il doit faire comprendre à tous les prétendants, qu’il est là. C’est normal, mais je t’avoue que j’étais content de t’apercevoir.

— Ma mère veillait sur moi. Elle voulait me questionner, mais je ne lui en ai pas laissé le temps sinon, nous aurions dû renoncer à cette sortie.

Je t’en remercie lui dis-je en lui faisant un clin d’œil et un sourire complice. Albertine se retourne, en silence, elle fixe la rue. Elle ne veut pas discuter. Je crois qu’elle veut garder ses énergies pour le rester de la soirée. Elle doit être un peu inquiète. Elle doit faire une belle impression, si je me fie à la mentalité des citadines. Je ne sais pas si elle connaît les lieux ni si elle a déjà fréquenté ce genre d’endroits? Je suis âgé de vingt-deux ans et je peux compter mes conquêtes sur les doigts d’une seule main. Les autres joueurs ne se gênaient pas pour amener de jolies admiratrices dans leurs chambres d’hôtel lors de certains

voyages, mais c'était loin d'être mon cas. Ce n'est pas parce que je suis plus sage ou timide, je préfère connaître la personne avant de l'inviter à partager on lit. Je suis comme ça, c'est tout.

À ma droite, je lis le nom du restaurant. Au premier coup d'œil, je constate que les espaces réservés exclusivement aux clients sont tous utilisés par des scooters, des motos et de grosses automobiles. De toute façon, je préfère stationner ma belle Buick dans les rues avoisinant le casse-croûte. Je crains les égratignures. J'ai hâte de revoir mes copains et j'espère que Simone avait raison au sujet de sa meilleure amie? Est-ce qu'Albertine Picard saura garder son calme en entendant les répliques souvent stupides de Marc et de Pierre? Ma sœur m'avait dit que sa copine est la cadette d'une famille de cinq enfants et qu'elle a quatre frères. Les nuages noirs se sont éloignés et le soleil brille. Il s'en va se coucher et les lueurs de la lune sont déjà là. Je suis content de ce changement, car je me dirige à l'arrière du bâtiment. Je n'ai pas apporté mon parapluie et je ne vois pas celui de ma nouvelle amie. Est-elle aussi luna-

tique que moi? Nous marchons, côte à côte sans émettre des commentaires. Notre attitude ressemble à celle d'un vieux couple et ce phénomène m'impressionne.

En entrant dans le casse-croûte, une jeune femme s'élance vers moi. Elle court en pleurant. Elle dépose sa tête sur mon épaule droite et fond en larmes. L'événement se déroule si rapidement dès notre entrée que je n'ai pas pu voir le visage de celle qui agit ainsi! Du coin de l'œil, je vois Albertine, elle se dirige tout droit vers le gros juke-box. Marc et Pierre sont à proximité de l'appareil avec un verre de bière à la main. Ils me tournent le dos, mais je reconnais leurs silhouettes. Avec un peu de chance, ils ne nous ont pas vus. Ce n'est pas parce que je n'ai pas confiance en mes potes, mais je préfère leur présenter Albertine Picard avant qu'ils lui fassent peur avec leurs discours, disons-le un peu, déplacés. Ah non! Pierre s'approche d'elle.

— Bonsoir mademoiselle, je m'appelle Pierre et lui, c'est Marc. J'aimerais connaître le titre de ta chanson préférée, car je vais vous l'offrir?

— Je suis enchantée de vous revoir messieurs Champagne et Désilets.

— Vous connaissez nos noms? Je vous prie de bien vouloir décliner votre identité, gente dame.

— Vous avez assisté au match de baseball à Montréal, le mardi 26 juillet dernier. J'accompagnais Simone, Betty et Nicole, mais vous ne m'avez sûrement pas remarquée.

— Laisse là tranquille Pierre. Va flirter ailleurs. N'as-tu pas remarqué qu'elle accompagne Ernest Maltais?

— Il est en excellente compagnie. Je voulais aider cette jeune femme, c'est tout!

Spontanément, je tourne la tête vers ma gauche, la jolie demoiselle pleure encore dans les bras mon joueur de base-ball préféré. Sa main droite est déposée sur

les hanches et il caresse son dos de l'autre. Ce geste me gêne, leur relation est trop intime pour moi. Je ne suis pas habituée à ce genre de démonstration en public. Ils ne sont pas en train de s'embrasser, mais cela me rend mal à l'aise. J'essaie d'être discrète en évitant de les fixer, mais je réalise que Marc Désilets a tout de suite remarqué mon inconfort.

— Je pense que les présentations n'ont pas été faites! Elle s'appelle Anita Morin. C'est sa cousine.

Ne voulant pas attirer tous les regards sur moi devant cette scène, je jette un coup d'œil à Marc et lui demande : est-ce que tu te souviens de la chanson que Simone fredonnait tout le temps?

— La vie en rose chanté par Édith Piaf!

— Hum! Est-ce que cette mélodie fait partie des choix?

Avant d'aller lire les titres des chansons, Marc me fixe de nouveau puis il me confie : tu seras une excellente compagne pour mon meilleur ami. Il faut juste que

tu gardes en tête lorsqu'il refusera de discuter d'avenir. Je peux te confier un élément qui unissait Simone et son frère.

— Je ne sais pas pour lui, mais Simone vivait toujours au temps présent. Est-ce son cas?

Oui, me souffle-t-il à l'oreille avant de sélectionner la chanson préférée de feu Simone Maltais. Dès les premières notes, l'ambiance se transforme rapidement. Comme par magie, les gens cessent de jaser et ils se mettent à chanter. Il semble que la plupart des personnes présentent dans le restaurant connaissent toutes les paroles. Je ne peux pas m'empêcher de sourire en apercevant Ernest. Il avance vers moi en se déhanchant. Marc s'éclipse. Il a pris le relais auprès d'Anita. Il danse vers elle entre deux tables de la salle à manger du petit casse-croûte du coin. Je craignais sa réaction, mais il semble heureux, le reste de la soirée sera agréable, je le sens.

Vers vingt et une heures, Ernest me propose de partir. J'approuve son offre et le suis vers sa voiture. Je suis exténuée. J'ai

passé une excellente journée en sa compagnie. Simone m'a longuement parlé de son frère et notre contact a été chaleureux dès le départ. Il a le même goût de vivre qu'elle. Il fredonnait les airs des chansons lorsque nous dansions sur la piste. Il est simple, spontané et naturel. Je suis restée moi-même sans crainte. Nous marchons en silence et je me questionne sur son horaire des prochains jours. J'ai lu dans le journal d'hier que le joueur Ernest Maltais rejoindra l'équipe pour les séries. La saison régulière se terminera sous peu et après deux semaines d'arrêt, il devrait reprendre son entraînement pour être au meilleur de sa forme pour les futurs matches. Je n'ose pas l'interroger sur le sujet par peur de changer le climat. Je vais attendre qu'il m'en parle en premier. En arrivant près de son automobile, il ouvre la portière du côté passager et me sourit timidement. Je lui rends son sourire avec plaisir. En embarquant, il démarre l'auto et allume la radio. Nous roulons vers la demeure familiale sans parler. L'atmosphère est agréable. Je me laisse guider par les chansons tout simplement. Les rues sont désertes à cette heure de la journée. De-

main matin, les enfants et les jeunes adultes retourneront sur les bancs d'école, les professeurs et la plupart des adultes seront au boulot. Il n'y a rien d'inscrit dans mon agenda, comme Ernest, j'ai besoin d'une pause, mais il semble que la sienne sera moins longue que la mienne.

Quinze minutes plus tard, la Buick est stationnée devant ma maison. Ernest est nerveux et je le comprends. Betty et Nicole m'ont tellement parlé des diverses possibilités et mes frères m'ont souvent avoué leurs malaises lorsque vient le moment de dire au revoir à une demoiselle suite à une belle soirée en sa compagnie. A-t-il l'intention de m'embrasser ou de m'informer qu'il doit quitter la région pour plusieurs semaines? Est-ce qu'il veut poursuivre notre relation ou y mettre un terme? Sa sœur Simone était ma meilleure amie, craint-il quelque chose?

— Je pars demain en fin de journée.

— Ah!

— Tu n'as rien à ajouter?

— À quoi t’attendais-tu?

— Que tu chiales.

— Tu es un joueur de base-ball et tu joues dans la ligue majeure. C’est important ce qui s’en vient, tu es un pilier pour eux, ton équipe a besoin de toi.

— Je te remercie.

— Je vais commencer à écouter les matches avec mon père. Je crois qu’il les écouterà à la radio, il sera fier de dire à ses amis, qu’il connaît Ernest Maltais.

Sans mot, il fixe mon regard. Il est si surpris de ma réponse et de mon attitude qu’il est bouche bée. Essaie-t-il de s’assurer que je ne lui cache pas ma véritable nature? Machinalement, il dépose sa main gauche sur la poignée de la portière, sort de la voiture et se dirige vers moi en courant. Je l’imite en sortant de son véhicule. De toute évidence, il est content, surpris et charmé. Il attrape ma taille et il me fait tourner. Mes pieds ne touchent plus le sol. Sa réaction est iden-

tique à celle de papa. J'ai des frissons en pensant qu'il est possible de rencontrer un homme avec un caractère semblable à mon père.

— Tu vas me manquer.

— Il va falloir que tu te concentres sur les parties. Je ne veux pas être responsable de tes déboires.

— Ne t'inquiète pas. Est-ce que je peux te téléphoner après chaque match?

— Bien sûr.

— Est-ce que je peux t'embrasser?

Une fois de plus, il fixe mon regard en me descendant vers le sol. Il me dépose délicatement, sa main droite se dirige lentement vers ma nuque et ses doigts caressent délicatement mes cheveux. Nos lèvres se touchent.

Pour la première fois de ma vie, un homme vient de m'embrasser. Je me rends vers ma chambre, mon cœur est léger. Je crois que je vais avoir de la diffi-

culté à m'endormir. L'attente sera longue jusqu'à notre prochain rendez-vous, mais pour le moment, je veux garder en mémoire les moments de cette importante journée.

Dix

Mardi treize septembre 1955, il est tôt. La lune est là au-dessus de la maison située en face de la mienne, elle est pleine et entourée d'étoiles. Le lever du jour se fait attendre. La journée sera clémente selon les météorologues. Je regarde le ciel en buvant un bon café. J'étais seule dans la cuisine, mais je sens une présence. Mon père s'approche doucement. Il s'installe à la table, me jette un coup d'œil. Il hésite, je pense qu'il cherche une façon d'entamer une conversation. Le sujet semble délicat. Je connais bien Charles Picard et lorsqu'il a une idée en tête, qu'elle soit loufoque ou sérieuse, les expressions de son visage en disent long sur ses intentions. Il me fixe, puis détourne son regard en tournant la tête dans le sens opposé de moi. Son coude droit est déposé sur la table, son index cache sa bouche, c'est un signe qu'il réfléchit à une situation et je pense que je suis concerné par la résolution de son problème. Que se passe-t-il, ai-je envie

de dire, mais je m'abstiens? Je préfère savourer ma boisson chaude en silence. Il va bien finir par me dévoiler son projet. Enfin, il se lance : Albertine! Ma belle grande fille! Tu sais que je n'aime pas m'immiscer dans la vie des autres et encore moins de la tienne, surtout depuis que tu traverses e un drame épouvante, mais je connais une manière de te rendre utile. Je veux intervenir, mais il dépose son index sur ma bouche et continue de parler.

— Chut. Ne dis rien et écoute-moi, je t'en prie. C'est assez dur de même! Il y avait une rumeur dans le village. Des gens ont commencé à parler de la situation particulière des Maltais. Cette famille vit dans le village voisin et les nouvelles de ce genre circulent rapidement d'un endroit à un autre. Les habitants ont remarqué, mais l'absence de Sylvestre depuis le décès de sa fille Simone. Je le comprends, car je ne sais pas comment je réagirais. Perdre un enfant est un drame épouvantable. Depuis l'accident mortel, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il aurait été possible que ce soit toi et non elle. Cette image ne m'a qu'effleuré

l'esprit et je ne respirais plus. Cette famille a besoin d'aide.

Hier après-midi, en me promenant, je me suis rendu au magasin général et j'ai discuté avec Émile. Je vais travailler avec lui en attendant que tout se replace. Il était content de mon offre. Les hommes du village sont très occupés avec les récoltes. Je n'ai plus vingt ans, mais je peux l'aider en m'occupant des commandes et des livraisons. Émile Maltais pourra se concentrer sur la bonne marche du commerce.

— C'est une excellente initiative papa.

— Ce n'est pas tout. Hum! J'ai pensé que tu pourrais offrir tes services. Tu as suivi ton cours commercial et madame Maltais m'a semblé épuisée et inquiète. Elle doit passer au travers la perte de sa fille, l'absence d'Ernest et l'inconfort de son mari.

— Je vais y penser.

— Émile m'a informé que sa mère ira travailler ce matin et je lui ai mentionné que

tu viendrais la rencontrer afin de voir de quelle façon tu peux les aider. Tu sais, l'entraide n'a pas de prix.

— Papa! Tu n'as pas osé!

— Tu te morfonds depuis que Simone est morte et qu'Ernest a rejoint son équipe pour terminer la saison de base-ball. Tu devrais passer à l'action. Ton emploi du temps sera rempli et tu te sentiras utile. Il n'y a rien de mieux que le travail pour se changer les idées. De plus, tu aideras les parents de ta meilleure amie et de ton nouvel ami. Tu devrais y réfléchir avant de renoncer à cette opportunité.

— Je ne peux pas croire que tu me mets devant les faits accomplis. Je pense que je n'ai pas vraiment le choix.

— Écoute, Nicole est partie pour l'Abitibi. Elle a rejoint sa sœur et elle l'aide à prendre soin des jumeaux. Betty et William ont reporté la date de leur mariage et comme tu le sais, elle leur a remis sa démission. J'ai entendu dire que le jeune Cadieux a demandé un transfert dans la

région du Saguenay. Vois-y les avantages au lieu de chialer.

Je me sens pris aux pièges et je hais ce type d'implication de la part de mon père, mais il n'a peut-être pas entièrement tort ni totalement raison. Qu'est-ce que j'ai à perdre? Je me le demande et je me questionne sur ce que j'ai à gagner dans cette histoire. Mon expérience de travail dans un magasin a été brève. Trois jeunes femmes sont rapidement devenues mes amies et elles sont parties aussi vite qu'elles sont entrées dans ma vie. Un événement tragique est venu tout détruire. Je croyais que notre amitié et notre lien unique résisteraient à cette épreuve, il faut croire que non. Il est pourtant vrai que Simone était le pilier de notre groupe, sans elle, notre quatuor s'est éteint. Je suis seule, je me sens seule et j'ai le cœur en mille morceaux. Durant toutes les soirées, j'espère un appel téléphonique de mon joueur de balles préféré, mais ils sont rares. En virant la situation de bord, je suis soudain persuadée que Simone aurait offert son aide à ma famille. Je ne sais pas combien de temps cet emploi va remplir mes journées, mais

mon père n'a pas tort. Je pense que je vais devoir prendre mon courage à deux mains et me rendre au magasin général pour discuter avec la mère de ma meilleure amie.

En transformant la situation d'une manière positive, je vais entendre parler de Simone, de son caractère, de son enfance et de ses implications et ces pensées me rendent tristes, mais d'un autre côté, je suis contente de la chance que j'ai eue de l'avoir connue et côtoyée avant qu'elle meure. Mardi treize septembre, il y a un mois déjà que ma Simone est partie. Depuis son départ, il y a un énorme vide et mon mari a des idées suicidaires. Je me questionne sur la date du retour d'Ernest. La saison régulière est finie, mais les séries débiteront prochainement. Émile est efficace, il a pris le relais. Il a quitté son emploi pour s'occuper du magasin général du village. Il prend son rôle au sérieux, mais je ne crois pas qu'il restera. Il est discret mon Émile. Il ne se confie pas à sa mère et il doit craindre le pire en constatant la réaction de son père. La situation est presque invivable. Je suis au travail et je place les articles de

la commande du début de la semaine lorsqu'un couple fait une entrée remarquée. L'homme devance la jeune femme. Dès qu'il a ouvert la porte, sa prestance m'a surprise. Il doit mesurer un mètre quatre-vingt-cinq et pour moi, son poids est difficile à déterminer. Il est musclé. En l'examinant, de la tête aux pieds, je suis certaine que cet homme est un fermier. Ce n'est pas la première fois que je le vois, il n'est pas natif de mon village, mais les traits de son visage me rappellent ceux d'une autre personne, mais je ne parviens pas à trouver son identité. D'habitude, j'ai une bonne mémoire des visages, des noms et de leurs situations, mais je suis une autre personne depuis un mois. Celle qui l'accompagne sort de son ombre et marche lentement vers moi. Elle ne semble pas à son aise. Elle est jeune, probablement le même âge que ma Simone. Je ne me sens soudainement pas bien. Depuis le décès de ma fille, une partie de moi est morte en même temps qu'elle et je tente de survivre à son absence. Sa joie de vivre, son énergie et son attitude me manquent. Émile est tout le contraire de sa petite sœur, comme son père, c'est un solitaire qui préfère travail-

ler dans une usine et éviter d'avoir continuellement des contacts avec les clients. Au début de mois de septembre, l'entraîneur d'Ernest le réclamait. Son attitude devenait de plus en plus indispensable pour l'équipe. Il a promis qu'il prendra les rênes de l'entreprise familiale dès son retour. En attendant, je dois travailler et mener d'une main de fer notre commerce. Je reviens à la réalité lorsqu'une voix masculine rejaillit.

— Bonjour Madame Maltais. Est-ce que vous allez bien ce matin?

— Je fixe l'homme, mais je ne lui réponds pas.

— Albertine. Va au comptoir, il doit sûrement y avoir une chaise. Cette dame a besoin de se reposer.

Sans tarder, la jeune fille se dirige vers le bureau. Elle connaît l'endroit pour y être souvent venue avec Simone.

— Cela n'a aucun sens. Vous devez vivre votre deuil au lieu de travailler. Nous sommes venus pour vos offrir nos ser-

vices. Albertine a de l'expérience pour la paperasse et moi, je suis disponible pour tous les autres travaux.

— Monsieur Picard, je suis désolée de mon comportement, je ne vous avais pas reconnu. Viens ici, ma belle que je t'embrasse.

Madame Maltais pleure dans les bras de ma fille lorsque j'entends un signal sonore. Je jette un coup d'œil dans la pièce et je vois une ouverture. Une cliente vient d'entrer dans le magasin. Sans perdre une minute, je laisse les deux femmes ensemble et je me dirige vers celle qui vient d'entrer.

— Mon père a raison. Vous devriez vous reposer. Émile peut m'expliquer les consignes de la journée. Je ne connais pas tout ce qu'il y a à faire, mais je pourrais vous appeler en cas de besoin ou je peux noter les questions non urgentes sur une feuille. Je ne peux rien vous promettre sauf que je vais faire de mon mieux.

Elle m'éloigne de son corps, fixe mon regard et me dis : c'est sûrement Simone qui t'envoie. Elle n'arrêtait pas de parler

de ton efficacité et du bon boulot que tu parvenais à accomplir en peu de temps. De plus, elle m'avait confié qu'il existait une énorme différence entre toi et la première impression que tu laisses croire aux gens. Ce petit mystère a, je crois, charmé mon Ernest. Tu as eu raison de venir me rencontrer. Nous formerons une belle équipe en attendant le retour de notre joueur de base-ball préféré. J'observe ton père depuis quelques minutes, il est très à son aise avec la clientèle, ce sera sa responsabilité. Émile recevra et placera les marchandises. J'espère que les prochaines semaines vont le convaincre de rester.

Onze

Vendredi sept octobre 1955, il est cinq heures et je suis contente que la semaine de travail soit terminée. Je commence à me sentir de plus en plus à mon aise et madame Maltais l'a sûrement remarqué, car elle s'absente pour des périodes de plus en plus longues. Son comportement m'aide à avoir confiance. Mon père l'appelle Marie, mais pour moi, c'est totalement différent. J'ai beaucoup de respect pour cette dame qui a le même âge que ma mère. Je me demande d'ailleurs ce qu'elle fait durant toutes les journées pendant que son mari occupe son temps à aider une famille dans le besoin. Il est comme ça mon père. Charles Picard ne peut pas s'empêcher de trouver une solution pour passer au travers des moments difficiles. La perte d'un enfant est le plus pénible d'entre tous les malheurs qu'un être humain doit subir. Une force intérieure et la foi sont des pistes intéressantes pour certains, mais pas pour tout le monde. Je pense à moi et au départ de ma meilleure amie. Je tente de faire de

mon mieux et madame Maltais semble apprécier mon travail. Tous les jours, cette dame reçoit des marques de sympathies de la part des clients réguliers et aucun d'entre eux n'ose la questionner sur la réaction de son mari. Sylvestre Maltais refuse de sortir de sa demeure et Marie partage son temps entre les responsabilités familiales et les responsabilités de l'entreprise. Ce n'est pas évident pour elle, nous sommes témoins de sa situation et nous effectuons nos tâches en silence.

À l'extérieur, mon père m'attend en fumant son cigare. Il est assis sur la première marche de la galerie et sa tête est tournée vers le ciel. Je m'interroge sur ce qu'il observe. Ce n'est pas dans ses habitudes, car normalement, il part le dernier. C'est le congé de l'Action de grâce qui débute, les trois prochains jours me feront le plus grand bien. Je n'ai aucune idée de la date du retour d'Ernest Maltais, mais papa m'a informé que les séries éliminatoires seront bientôt terminées. L'ambiance sera bien différente, j'en suis certaine. J'ai vraiment hâte de le revoir, de me blottir dans ses bras et de

l'embrasser. Il me manque et ça me donne envie de verser quelques larmes, mais je me redresse, je salue Émile en passant devant l'entrepôt et à cinq heures dix, je passe le pas de la porte du magasin général. Mon père est sérieux et il m'inquiète. Qu'est-ce qu'il lui trotte dans la tête? En me voyant, il me sourit tendrement, se lève et nous marchons, en silence, vers son automobile. Charles n'est pas aussi maniaque qu'Ernest, mais il stationne sa voiture dans un espace particulier situé à environ un mille de notre lieu de travail. Mon père aime marcher lentement après une rude journée de travail, ces minutes lui permettent de prendre une pause entre la fin d'une étape et celle du départ vers notre résidence. En circulant dans les rues du centre-ville, je jette un coup d'œil vers le ciel. Il n'est pas plus bleu qu'hier et il n'y a aucune forme farfelue ou insolite.

— Tu te trompes de chemin papa. Notre maison est dans le sens opposé de la direction que tu viens de prendre. Est-ce que tu as perdu la mémoire ou est-ce que tu veux m'impliquer dans un de tes projets pour surprendre maman?

— Ni l'un ni l'autre. J'ai quelque chose de très important à te montrer et je crains ta réaction. C'est tout.

— Tu ne t'es jamais gêné pour dire les quatre vérités à ton unique fille. Qu'est-ce qu'il se passe?

— Ne me mets pas davantage de pression que j'en ai présentement. D'accord!

— Est-ce que la route sera longue avant d'arriver à destination?

— Je crois que nous arriverons dans une dizaine de minutes.

— Si c'est difficile de me faire part de ton idée, tu peux chanter.

— Comme je le faisais lorsque tu étais jeune et que je devais t'informer d'une situation grave?

— Est-ce que tu veux me raconter le destin tragique d'une famille?

— Non. Je tiens à t'assurer qu'il ne s'agit pas de la famille Maltais.

— J'ai hâte de connaître le dénouement de ce mystère.

— Je suis content que tu ne préfères pas fuir la situation.

— Est-ce que je devrais m'inquiéter?

— Non. C'est délicat et j'espère que tu vas me pardonner.

— Papa! Je ne suis pas rancunière et jamais, au grand jamais, je n'ai douté de tes intentions. J'ai toujours suivi tes conseils. La preuve, nous travaillons dans l'entreprise des parents de Simone.

— J'ai une proposition à te faire. Je ne vais pas chanter, mais te poser une série d'énigmes qui te conduiront dans un endroit particulier qui te donnera des réponses. Est-ce que tu es partante pour ce type de jeu?

— C'est vendredi et je ne suis pas certaine de vouloir me balader ainsi, dans

les rues de notre village à la recherche de la solution d'un secret.

— Nous nous rendons à Trois-Rivières.

— La réponse est là-bas?

— Oui. Le départ est dans cette ville.

— Hum! Maman a-t-elle été informée de ce projet?

— Oui et elle est totalement en accord avec ma vision de la situation.

— Tu m'intrigues.

— C'est le but de toutes les aventures.

— Je le sais, Ernest est de retour et nous allons le chercher?

— Pas tout à fait.

— Est-ce que c'est un événement triste ou joyeux?

— Il est question des deux côtés d'une médaille.

— Bon! Si je souhaite trouver une partie de la réponse, est-ce que je dois penser à un biscuit ou une médaille olympique?

— Explique-toi, je t'en prie?

— Un coté sucré et l'autre salé donc, un doux et savoureux mélange qui plaira à mes papilles gustatives ou est-ce un défi qui ébranlera tous mes sens?

— C'est comme dans un hôpital.

— Dans un centre hospitalier, les gens sont malades, d'autres meurent. Je ne vois pas le lien.

— Il y a des naissances.

— La vie, les défis de la vie et la mort, je ne comprends toujours pas ce que tu essaies de me dire. Cela ne te tente pas d'aller directement au but.

— Non, la délicate situation m'oblige à être prudent.

— La prudence, tu sais très bien que je suis plutôt du genre casse-cou.

— Tu me décourages Albertine Picard!

— Si je suis complètement dans le champ, alors guide-moi vers la bonne réponse!

— Dans huit minutes, nous serons à destination. Tu n'auras qu'à marcher à mes côtés et nous nous dirigerons vers le lieu de notre rendez-vous, mais. Je t'en supplie, je veux que tu gardes ton sang-froid et que tu te concentres sur l'analyse et de la compréhension au lieu de fuir.

— Je ne comprends pas les raisons pour lesquelles, tu mets tes gants blancs. Je ne suis pas du genre à hurler ni à courir en refusant de voir la vérité.

— C'est vrai, tu as raison, mais je ne me sens pas à l'aise de jouer ce rôle.

En tournant sur le boulevard du Carmel, je sais que papa se dirige vers l'hôpital Sainte-Marie de Trois-Rivières et j'ai peur de connaître l'identité de la personne qui est malade. Maman est partie depuis le début de la semaine chez sa

cousine. Il ne s'agit pas d'Ernest pour trois bonnes raisons :

Premièrement, Marie nous en aurait informés et deuxièmement, aucun journaliste n'a fait mention d'une blessure et, si tel avait été le cas, le médecin de l'équipe aurait fait son travail. Un de mes frères est probablement dans un mauvais état. Il y a si longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de l'un d'entre eux. Ils habitent tous dans la grande ville de Montréal, ils sont tous occupés avec leurs femmes, leurs enfants et les conquêtes amoureuses pour les plus jeunes. Cependant, aucun d'entre eux ne viendrait à Trois-Rivières pour se faire soigner. Il y a de grands hôpitaux dans la région de Montréal. Ah! Je hais ce genre de situation. Je me réjouis lorsque papa stationne sa voiture à deux rues de l'établissement. Je n'attends pas qu'il vienne m'ouvrir la portière, je peux gagner du temps. La distance entre l'automobile et le bâtiment n'a pas l'effet escompter, du moins, de mon côté car connaissant mon père, il souhaite sûrement que la promenade dans ce coin de la ville me relaxe un peu avant de connaître l'issue de ce périple.

Je cours et l'encourage à m'imiter. Plus vite nous serons rendus à destination, plus vite je vais avoir des réponses à mes interrogations. Papa veut me narguer, il ralentit au lieu de se précipiter. Que se passe-t-il? La dernière fois que j'ai déposé les pieds ici cela remonte à plusieurs années. En voulant relever un défi lancé par Michel, je m'étais fracturé le pied droit. Je me rappelle des commentaires et accusations de ma mère comme s'il s'agissait d'hier. J'ai dû passer tout l'été avec un plâtre et mes déplacements étaient difficiles. Cet accident m'a appris à me débrouiller. En longeant le corridor, je ressens un malaise. Ça ne sent pas uniquement les médicaments et la maladie dans ce centre hospitalier, il semble exister une familiarité qui me déconcerte par son intensité. Nous venons de commencer à travailler pour la famille Maltais et je sais que je n'ai jamais mis les pieds dans cet établissement. Depuis mon jeune âge, je n'ai jamais séjourné dans un tel endroit. J'ai eu quelques accidents mineurs, de petites blessures sans importance et des ecchymoses, mais elles étaient toutes minimales. J'ai pourtant été téméraire et je parvenais à rele-

ver les défis que mes frères et cousins m'ont lancés. Je me suis souvent demandé s'ils voulaient vraiment s'amuser ou s'ils souhaitaient s'éloigner de moi. J'aurais pu me blesser et me retrouver dans de fâcheuses situations, mais papa me répétait tout le temps : tu es née sous une bonne étoile. Il avait sûrement raison comme toujours. En marchant, je vois des personnes affaiblies par la maladie, elles sont étendues sur des lits dans des chambres minuscules. Elles sont seules. Est-ce parce que les visiteurs ne sont pas admis dans ce secteur ou est-ce parce que ce n'est pas le bon moment? Je crois qu'il y a des heures précises pour que les membres des familles de ces gens puissent les voir? Je ne le sais pas trop. En passant devant le poste des infirmières, je tente d'être le plus discrète possible, car je n'ai pas envie que l'une d'entre elles me questionne sur ma présence sur cet étage. Les points d'interrogation risquent de demeurer tels qu'ils sont. Je ne connais pas le numéro de la chambre de celui ou celle que nous venons visiter, car mon père a omis de me le mentionner. Je ne peux pas me fier à mon instinct, car il semble que ma voix

intérieure ne m'a pas suivi jusqu'ici. C'est le néant. Je vais avancer de quelques pas en espérant que mon papa réapparaîtra. Deux choix s'offrent à moi : 1 : je panique et 2 : je fais demi-tour en imaginant que je joue à cache-cache. Ce jeu, avec ces règles simples, m'a permis de passer des heures agréables avec mes frères. Étant petite et menue, je parvenais à me faufiler dans des coins inusités, mais Georges finissait par me trouver. Malheureusement, il ne m'accompagne pas en ce moment. J'aurais besoin de ces précieux conseils pour trouver notre père. Une ombre me fait sursauter. Est-ce qu'un membre du personnel m'a aperçu errant dans les couloirs de l'hôpital ou est-ce que Charles Picard vient de se rendre compte que je ne le suivais plus? Je jette un coup d'œil à ma gauche, il n'y a personne. Je tourne ma tête vers ma droite, même constat. Je suis de plus en plus inquiète, j'entends des voix. Un individu me souffle des mots à mon oreille et je suis pourtant certaine d'être la seule femme à circuler dans cet endroit. J'arrête tout mouvement et j'attends la suite des événements. Il fait de plus en

plus noir, la lumière de ce couloir est défectueuse.

— Je suis désolée, ma belle Albertine, de t'avoir abandonnée. Je devais trouver le numéro de la chambre de celle que je veux te présenter.

— Est-ce que tu as réussi à le savoir?

— Tu dois reculer de dix pas et tourner à ta gauche.

— Je ne te vois pas.

— Oh! Tu ne dois pas t'inquiéter et te concentrer sur ma voix et en essayant de penser à notre dernière journée de travail.

— Je ne comprends pas.

— Je te demande de ne pas poser de questions et de suivre les consignes.

— Ce n'est pas facile surtout lorsque je ne saisis pas le message.

— Tu dois faire confiance à ton beau papa d'amour.

— Cela doit faire plusieurs années que je n'ai pas prononcé ces mots!

— Ils étaient si doux à mes oreilles. Je ne pouvais rien te refuser et ta mère me le reprochait tout le temps.

— Je me souviens des expressions de son visage. Elle était furieuse et ces yeux lançaient des flèches, mais tu ne bronchais pas.

— Tu es et tu seras toujours mon petit ange. Je rêvais avoir la chance de tenir une fille entre mes bras et mon vœu a été exaucé. J'ai dû patienter à la cinquième grossesse de ma Berthe et attendre trente-neuf semaines avant de te tenir, mais cela a valu la peine. Tu étais si mignonne, si merveilleuse, un bon bébé souriant et fillette très attachante.

— J'ai souvent entendu cette histoire, mais je ne m'en lasse pas.

— Est-ce que tu aperçois ma silhouette?

— Non.

— Je te propose d'entrer dans la pièce qui porte le numéro 309.

— Qui est là?

— Une dame que tu connais bien est plongée dans un profond coma.

— Je refuse de m'approcher d'elle sans toi.

— Je te le répète : tu dois me faire confiance.

— J'ai peur. D'étranges sensations me chavirent le cœur.

— C'est tout à fait normal et je regrette, mais tu dois y aller et tu dois croire en moi et à mon jugement. Je ne me souviens pas de t'avoir mis dans une situation désagréable!

— C'est vrai papa, tes conseils ont toujours été judicieux!

— Fie-toi à la confiance que tu as envers moi et entre dans cette pièce.

— Bon. Je suis Albertine Picard, j'ai vingt ans et je vais rendre visite à une femme que je connais sans connaître son identité. J'entends la voix de mon père, mais je ne le vois pas. Je circule dans les couloirs d'un centre hospitalier avec la sensation que cet édifice est un lieu familier pourtant à mon âge, je suis persuadée que je n'y ai jamais mis les pieds.

— C'est exact.

— Tu as mentionné que cette personne est dans le coma! Alors, dis-moi pourquoi je dois lui rendre une visite puisqu'elle dort.

— Parce que.

— Tu ne le réalises peut-être pas, mais je suis horrifiée à l'idée d'imaginer qu'elle est décédée et tu sais que je hais les morts.

— Ce n'est pas si terrible.

— Alors, donne-moi un indice.

— Albertine Picard.

— Je t'écoute.

— Elle s'appelle Albertine Picard, dans exactement six semaines, elle fêtera son soixante-treizième anniversaire de naissance et elle a eu un accident.

— C'est impossible, un être malfaisant veut me faire croire qu'une femme porte les mêmes prénoms et noms que moi!

— Je t'aime et je ne sais pas si tu vas me haïr lorsque tu vas connaître cette histoire, mais je devais prendre ce risque.

— Mais.

— Chut! S'il te plaît, ne m'interromps pas, je t'en prie. Au mois de septembre 1955, je t'ai proposé de rendre service à la famille Maltais pour quelques semaines, le temps qu'Ernest soit de retour ou que Sylvestre se porte mieux. Je sais que je ne pouvais pas prévoir le décès tragique du père de ton amie ni prédit,

que son aîné prendrait la responsabilité du commerce familial. Quand j'y pense, j'en ai des frissons. Vous avez hébergé la mère de janvier 1958 jusqu'à son décès survenu le trente juin de l'année 2002.

— Papa, je sais que tu ne veux pas que je t'interrompe, mais tu parles de l'année 1958 et du trente juin 2002. Je ne veux pas te faire de la peine, mais je ne comprends rien.

— Je suis vraiment désolé. Il y a plusieurs années que je songe à trouver la solution pour réussir à te parler. Pour moi, c'est une continuité, mais pour toi, c'est un retour dans le passé et tu n'as aucune idée de mon problème. Si je te confirme que la date du jour est le jeudi huit mars de l'année 2007 et que la dame qui est plongée dans un profond coma, c'est toi.

— Je tombe en bas de ma chaise et j'essaie de respirer et de garder mon calme en attendant tes explications.

— J'ai eu accès à une importante information et j'ai décidé d'aller de l'avant malgré les possibles réprimandes.

— Qu'est-ce tu veux dire?

— C'est difficile à expliquer, mais dès que j'ai su qu'une collision était inscrite dans le calendrier de ta vie, j'ai décidé d'intervenir. Premièrement, je tiens à t'assurer que tu n'auras aucune séquelle et, deuxièmement, que ce sera uniquement moi qui risque une punition, si je peux m'exprimer ainsi.

— Qu'est-ce qui te tracasse autant?

— Au mois de septembre de l'année 1955, je t'ai fait une proposition qui a probablement changé ta route.

— La décision de Michel a eu un gros impact sur nos vies! Maman et toi avez accepté l'offre d'achat de Gédéon. La vente de la ferme et du domaine nous a amenés à prendre un nouveau virage. Je me suis inscrite à une formation, j'ai obtenu un emploi à Trois-Rivières, j'ai commencé à fréquenter des demoiselles et cela m'a

permis de me connaître et d'en savoir plus sur les réalités des femmes.

— Tu as rencontré Ernest Maltais.

— J'étais déjà sous son charme bien avant que tu me suggères d'aider Marie.

— Je savais que tu étais efficace et que la mort de leur fille était un terrible drame.

— Tu ne penses pas que je l'ai remplacée? Selon moi, le cœur d'une mère ne peut décortiquer l'amour qu'elle ressent pour son enfant et elle ne peut pas lui trouver un substitut.

— La souffrance est souvent plus dévastatrice que l'on peut le croire!

— Je croyais que tu me connaissais mieux que cela!

— Ta mère est tombée malade et je l'ai suivie dans la grande ville de Montréal!

— C'est vrai et à cette époque, mes quatre frères, leurs épouses et vos petits-enfants vivaient là-bas! Tu as créé des liens avec

eux et c'était légitime. De mon côté, j'ai partagé des moments de qualité avec ma belle-maman et je n'ai jamais senti une comparaison. Au décès de son père, Ernest a pris le relais en s'occupant du commerce familial, mais j'avais la chance de travailler tous les jours avec mon homme.

— En tout cas, vos trois fils : Paul, Guy et André ont été gâtés et choyés par la vie. Si je me souviens bien, Ernest a été entraîneur de leurs équipes de baseball?

— En effet. Aussitôt que Paul a pu s'inscrire pour pratiquer ce sport, j'ai grandement encouragé mon homme de s'impliquer.

— Tu as eu raison. Ce rôle était pour lui, mais cette responsabilité devait être parfois lourde à porter.

— Comme tu peux le constater mon beau petit papa, ma vie n'a pas été aussi terrible que tu le crois. Je souhaite qu'il n'y ait aucune réprimande! Mon père est inutilement inquiet.

— Viens ici que je t’embrasse

— Je ne parviens plus à te voir depuis que nous sommes entrés dans ce centre hospitalier? Est-ce que tu peux m’expliquer cela?

— Non.

— Hé! Oh! Est-ce qu’un ange peut lui rendre tous ces pouvoirs?

— Sûrement.

— Je viens d’avoir une idée.

— Quelle est-elle?

— Si nous commençons par le début.

— Tu as remonté le temps jusqu’en 1954, je croyais que ce serait suffisant.

— Probablement que oui. Selon ton projet, mais moi, je te parle des minutes qui ont précédé l’accident.

— Tu penses vraiment que tu réussiras à te rappeler de cet épisode de ta vie?

— Comment oublier ma rencontre avec Simone Maltais et celle des filles qui sont devenues mes amies? Comment oublier les premiers moments avec Ernest Maltais, l'homme qui a pris le relais? Comment oublier les événements marquants de ma jeunesse?

— Je ne suis pas certain.

— Est-ce que tu as une autre solution?

— Je n'avais pas imaginé une autre option, car selon moi, elle était la meilleure.

— Tu as mentionné que la date du jour est le huit mars de l'année 2007, n'est-ce pas?

— Oui.

— J'en conclus que tu es décédé et que tu as un énorme problème sur le cœur et que tu dois y remédier afin de passer à une autre étape.

— C'est un peu cela, effectivement.

— Combien d’heures y a-t-il entre mon réveil et la collision?

— J’ai perdu la notion de temps, mais ce n’est pas très long comparativement aux semaines que tu viens de vivre en accéléré!

— Donc, est-ce que l’on tente le coup?

— Je vais me concentrer et essayer de te faire revivre les premiers moments de cette journée.

— Voilà ce que je vais faire : je vais entrer dans cette chambre et m’asseoir aux côtés de mon corps sans le regarder, je vais fermer les yeux et attendre que les images viennent.

— Nous n’avons rien à perdre.

— Si nous perdons le contact et que je me réveille, je tiens à te dire : je t’aime

— Moi aussi, Albertine Picard

J’entre dans la pièce, me dirige vers un fauteuil et je m’assois. Je n’ose pas re-

garder la dame dormant sur le lit d'hôpital, je préfère fermer les yeux et me laisser emporter par la magie initiée par mon père. Il ne suffit que de quelques instants de paix avant qu'une ambiance unique m'envahit. Je crois que je viens d'apparaître dans ma demeure, je reconnais ma chambre, mon lit est installée au centre de la pièce, les rideaux roses cachent la lueur du jour et les deux tables de nuit. Une date me vient en tête : vendredi deux mars 2007, j'ai l'impression qu'il fait encore nuit, des filets de lumière passent à peine aux travers mes rideaux. J'ai de la difficulté à ouvrir les yeux, à atteindre ce fichu réveil. Qu'avais-je en tête de l'avoir actionné de la sorte? Moi! Albertine Maltais, une veuve de soixante-douze ans et trois quarts et quelle idée stupide d'avoir accepté l'invitation de Martine à l'insu de sa belle-mère. Il est vrai que Gertrude a tout un caractère. Elle prend toute la place dans la vie de son fils unique Justin et celle de son conjoint. Dès le début, je me suis opposé à la relation amoureuse entre cette femme et mon fils Paul. J'ai toujours eu du mal à comprendre que mon garçon puisse aimer cette mégère. Je trouve qu'il vaut

mieux que ce qu'elle lui apporte. C'est un enfant gâté qui obtient tout ce qu'elle veut. Hier, j'ai accepté de rencontrer la mère de mon arrière-petite-fille dans un restaurant non loin de chez-moi vers huit heures. Quand je pense à cet adorable bébé, je ne peux que me réjouir. Mon père espérait avoir la chance d'avoir une fille. Il a dû patienter jusqu'à la cinquième naissance pour réaliser son souhait. Il m'a, à plusieurs reprises, raconté, toute la joie qu'il a ressentie en me prenant dans ses bras pour la première fois. Dans le temps, les parents ne connaissent pas le sexe de leurs futurs bébés. J'étais son rayon de soleil. Avec les années et mes quatre frères, je suis devenu une fillette très active, indépendante et le port du pantalon a rapidement remplacé les robes. Je suis la mère de trois garçons : Paul, Guy et André et la grand-mère de : Justin; Guillaume, Alexandre et les jumeaux : Ian et Yoan. Alors, je crois que toutes les personnes de mon entourage comprennent tout le bonheur qui m'habite depuis l'arrivée de la petite Isabella. Je devrais me lever si je ne veux pas être en retard. En ouvrant les yeux, je m'assois sur mon lit et je mets à rire aux

éclats. C'est plus fort que moi. Mon chat tourne autour du réveil. On pourrait facilement croire qu'il tente de trouver le bouton pour mettre un terme à ce boucan insupportable. C'est vrai que cet appareil ne fonctionne pas souvent. Heureusement, je finis par l'atteindre au grand plaisir de mon D.J. Mon bébé est tellement content qu'il se frotte le front sur mes pieds en ronronnant. Ernest, mon défunt mari, se moquait de moi chaque fois que je m'adressais à mon chat, mais je suis incapable d'agir autrement avec lui. Le temps commence à presse. Mon cadran indique qu'il est cinq heures trente-cinq. Je prends soin de déposer mon pied droit par terre en premier. Je ne veux surtout pas provoquer la malchance. Déjà que je me sens coupable d'avoir accepté de mentir à Gertrude! Aussitôt que je suis debout, je m'empresse de me rendre à la salle de bain. À mon âge, ma vessie n'est plus aussi efficace qu'elle l'était. Je souris en pensant à mon enfance. Je suis fière de moi parce que je me suis réveillé suffisamment tôt pour prendre un bain. Pendant que l'eau coule, je retourne à ma chambre. Pour une rare fois de mon exis-

tence, je ne parviens pas à me décider. Mon cœur penche pour un pantalon et ma tête me dicte d'opter pour une robe. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais il y a une bataille entre mon instinct et ma raison. Je dois être en train de devenir une vieille folle. En constatant que les minutes passent, je rage d'avoir perdu ce précieux temps à me contredire inutilement. Lasse de la situation, je préfère oublier ce dilemme en allant m'étendre dans la baignoire. Avant d'enlever ma jaquette, je m'assure que toutes les fenêtres sont closes et que tout est verrouillé. C'est plus fort que moi, je suis incapable de laisser une ouverture. Mon corps a pris des allures que j'accepte difficilement.

Étendue dans la baignoire, les yeux fermés, j'essaie de relaxer en me concentrant sur de jolies choses. Les cinq dernières années ont été difficiles. D'abord, il y a eu des oublis fréquents puis le diagnostic est tombé. Mon Ernest était atteint de la maladie de l'Alzheimer. Il est parti depuis trois ans. Notre grande complicité me manque. Une présence me fait sursauter. J'ouvre les yeux et aper-

çois mon chat. DJ est parvenu à entrer dans la pièce d'eau. Il est couché sur le rebord de la baignoire et attend. Qui a dit que les chats avaient peur de l'eau? Pas le mien en tout cas. Un courant d'air me fait frissonner. Je savonne rapidement tout mon corps, le rince et me lève. Après m'être habilement séchée, j'installe une serviette autour de mes épaules. Je frappe mon pied droit contre la paroi du bain et le dépose par terre sur le tapis rose. Ensuite, j'effectue les mêmes gestes avec le gauche. Je me demande le nombre de fois que j'ai pris un bain dans ma vie, mais en y réfléchissant, c'est une question idiote et il est préférable de ne pas le savoir. Mes pensées vont vers Éli-zabeth, la mère de la petite Isabelle. Je ne sais pas si elle compte toutes les mimiques que sa fille lui fait, mais je me souviens de ma réaction. Mon premier enfant m'a complètement rendu gaga. De nombreux albums sont remplis d'images croquées sur le vif sur des événements anodins, mais si extraordinaires aux yeux d'une maman. En pensant à ce rôle pour lequel je n'étais pas vraiment préparé, je me rappelle que les minutes filent, je crois que je vais être en retard si je ne me

dépêche pas. J'étais persuadé que la sonnerie de mon réveil avait été ajustée suffisamment tôt pour me laisser tout le temps nécessaire pour effectuer mes activités matinales, mais je me trompais. En marchant vers ma chambre, je m'obstine avec moi-même au sujet de ce que je dois porter pour ce déjeuner. Je jette un coup d'œil rapide dans mon agenda déposé sur ma table de nuit. Vendredi deux mars 2007 : quatorze heures : Lina. Ce prénom me dit quelque chose, mais je ne parviens pas à trouver ce qu'il signifie. Tant pis! Ça viendra. À mon âge, il suffit de cesser d'y penser pour que le lien se fasse correctement. Je m'en veux toutefois de ne pas avoir pris le temps d'ajouter une note au sujet de ce prénom féminin. Ernest, mon défunt mari, se fâchait lorsque je n'ajoutais pas une brève description de nos rendez-vous. Il mentionnait ceci : tu devrais savoir que notre mémoire peut nous jouer de vilains tours. Au fond de lui est ce qu'il savait que cette maladie devait atteindre dans un proche avenir?

Tout en pensant à la signification de ce que Lina veut dire, je prends une robe

dans ma garde-robe en versant des larmes. Je m'assois sur mon lit, mets mon soutien-gorge de vieille dame puis ma robe et des collants. À la dernière minute, juste avant de quitter ma chambre, je rabats les couvertures et sors. Je vais à la cuisine, ouvre la porte du réfrigérateur et prends le pot de jus d'orange pressée de la veille au soir et me verse un grand verre. En buvant cette rafraîchissante boisson. Je remarque l'heure indiquée sur la cuisinière : sept heures cinq. Je m'étouffe. Je dois terminer de me vêtir avec ce froid intense. L'autobus passera devant l'immeuble voisin dans une quinzaine de minutes. Je m'empresse de boire, je dépose mon verre dans le fond de l'évier et je remets le pot dans le frigo. Ouf! J'enfile mon manteau d'hiver bleu foncé, prends mes bottes et les apporte près de la porte d'entrée. J'ai l'impression qu'il manque quelque chose, j'ai beau me concentrer, je n'y parviens pas. J'ai mon manteau, mes bottes. Qu'est-ce qui ne va pas?

Mes clefs! Hier soir, je les ai sortis de mon sac à main pour les avoir à porter de main. Ou sont-elles? Je tourne autour de

la table à manger sans les voir. Le vaisselier! Elles sont devant la photo de mon Ernest. Tu peux bien rire, lui dis-je en les attrapant. Après avoir fermé les rideaux du salon, je sors de mon logement, verrouille la porte et descends l'escalier. Je tente de ne pas faire de bruit, il est tôt et je ne voudrais pas déranger mes gentils voisins. L'immeuble contient six logements et les gens y habitant sont tous à leur retraite, ils doivent dormir en ce moment? À peine arrivé dans l'entrée du complexe, je vois l'autobus, il tourne le coin de la rue, je devrais courir jusqu'à l'arrêt, mais j'en suis incapable. Je ne saurais vous dire si c'est dû à mon âge, à mon orgueil ou à l'état de la chaussée. Toujours est-il que le bus me passe sous le nez. Le conducteur ne m'a pas remarqué. A-t-il été aveuglé par le soleil? Il brille de tous ces rayons ce matin. Il n'y a aucun nuage. Je suis déçue et Martine s'inquiètera de mon retard. Cette jeune maman m'avait offert de me prendre, mais mon refus a été catégorique. Avec un enfant de cinq semaines, je ne voulais pas lui imposer ma présence. Je devrais renoncer à ce déjeuner en rentrant sagement à mon logement, mais le visage

satisfait de Gertrude me met hors de moi. Elle ne gagnera pas. Puisque je ne suis pas une femme à la page, il n'y a pas de téléphone cellulaire dans le fond de mon sac à main. Il n'y a aucun téléphone public dans le hall de mon immeuble de logements. Cependant, il y a toujours deux ou trois taxis de disponibles, stationné à proximité du centre commercial de mon quartier. Je vais m'y rendre. Je vais en profiter pour valider mon billet de loterie pour le tirage de ce soir. La température est douce. Je marche sur le côté de la rue. Une image me vient en tête et cela m'amuse. J'ai soudain l'impression que je suis entourée par d'immenses édifices. De nombreux passants me bousculent comme s'ils ne me voyaient pas. Pourtant, dès que je lève mon bras droit, une voiture jaune fonce vers moi. Hi! Hi! Ce n'est pas le cas ici. La rue est déserte. Je n'ai jamais visité New York et je me questionne : est-ce que cette situation est bien réelle dans le centre de cette ville? J'avance toute souriante vers le commerce. Une belle sérénité m'envahit malgré les obstacles.

Tout à coup, un nuage vient assombrir mon quartier. De gros flocons de neige tombent. Des rafales du vent me fouettent le visage. Chaque pas est de plus en plus difficile à effectuer. Je me trouve en plein cœur d'une tempête. J'attrape le bout de mon foulard et, je cache mes joues, du mieux que je le peux, avec mon doux tissu. Décidément, il y a quelque chose d'étrange qui se trame. Tout semble se dessiner pour m'empêcher de me rendre à ce déjeuner rencontre. Ces phénomènes m'amènent à m'interroger sur le sujet. Je réfléchis à la date du jour : vendredi le deux mars 2007. Je suis une femme superstitieuse et je ne sors jamais de chez-moi tous les treize du mois. Est-ce que je devrais m'arrêter et retourner sagement à ma demeure ou est-ce que j'ignore ces signes et je persévère? C'est affolant. Je ne réussis pas à déchiffrer le message que mon ange gardien semble m'envoyer.

Enfin! J'aperçois le bâtiment. J'espère qu'un chauffeur de taxi sera prêt à me conduire au restaurant. En fixant la cabine téléphonique située à proximité du magasin, j'essaie de me convaincre

qu'aucun souci supplémentaire ne viendra m'embêter. Un violent coup de vent fait virevolter de la neige. Je suis au centre d'un tourbillon. De la poudrerie m'entoure. Je dois cesser tout mouvement. Au loin, je vois deux lumières. Un véhicule vient vers moi. Le conducteur est un véritable idiot. Il roule à vives allures malgré les mauvaises conditions routières. Je crains le pire. Est-ce qu'il passera devant moi sans me heurter? Je ne sais pas quoi faire. Comment réagir dans de telles circonstances? J'essaie de protéger mon corps en espérant que ma réaction est la bonne. Dès que ma jambe droite entre en collision avec le bolide, je m'envole. Les yeux fermés, je prie.

J'ai de plus en plus chaud. Le soleil brille et la chaleur est intense. L'été était la saison préférée de mon Ernest, mais pas la mienne. Je les apprécie toutes, car chacune a son charme et j'essayais de profiter de chaque journée, mais que se passe-t-il? Le décor vient de changer d'une manière drastique. D'une tempête hivernale, je me trouve en pleine canicule.

Je le savais! Je l'ai toujours dit et personne ne me croyait. Le chiffre treize est un nombre maléfique et j'en ai maintenant la preuve. Dommage que je sois seule. Dans treize semaines, je vais atteindre l'âge de soixante-treize ans et voilà qu'une collision avec une automobile m'amène dans un autre monde, je suis loin de la température de la date du jour. Mes pieds sont couverts de sable. Devant moi, je vois l'océan. Est-ce le fruit de mon imagination ou est-ce que je suis décédée?

— Albertine! Est-ce que cela va?

— Qui parle?

— Ton père. Est-ce que je t'ai laissé suffisamment de temps pour revivre les premières minutes de la journée du deux mars?

— Si j'ai bien compris, le conducteur de l'automobile m'a frappé?

— Oui, mais, les blessures ne sont pas graves. Je voulais profiter de cette collision pour amener tes esprits jusqu'ici. Je

me sentais coupable de t'avoir invité à aider les parents de Simone et mon offre t'a entraîné dans un tourbillon incontrôlable. Tu as commencé à occuper le titre de secrétaire et agente de bureau puis tu es devenu la conjointe du propriétaire de ce commerce avec toutes les responsabilités que ce travail exige.

— Papa, tu n'as pas à te sentir coupable. Dès ma rencontre initiale, j'ai été charmé par Ernest Maltais. Mon amie Simone avait raison, elle avait prédit que nous serions un couple pour toute la vie et même au-delà! Elle m'avait mentionné qu'elle assisterait à notre amour du premier jour jusqu'au dernier.

— Lorsqu'Ernest t'a proposé de prendre sa mère avec vous. Tu craignais qu'elle limite votre intimité et tu ne voulais pas la laisser toute seule dans une maison. Tu avais passé plusieurs jours à chercher une solution pour plaire à tout le monde.

— Puis, un bon matin, je me suis réveillée et j'ai dit à mon Ernest : on pourrait lui construire un logement dans notre maison en l'agrandissant. Marie pourrait

faire partie de la famille et elle pourrait également se réfugier dans les pièces aménagées pour elle.

— C'était une idée formidable et avant-gardiste.

— Est-ce que tu te rappelles de la joie et de toutes les belles émotions que ton Ernest a ressenties lorsque tu lui as annoncé que tu avais entrepris les démarches pour qu'une ligue de base-ball devienne une réalité au village?

— Oh oui, il est devenu le premier entraîneur des jeunes joueurs âgés de dix à douze ans. Son grand bonheur a eu une durée de vingt ans.

— Il était heureux et fier de leur enseigner tout ce qu'il savait sur le sujet. Comme vous pouvez le constater monsieur Picard, votre proposition a eu de bonnes conséquences finalement. Ma belle Albertine, je te remercie d'avoir pris soin d'Ernest tout au long de sa vie. Dès que tu as appris le diagnostic, tu as décidé de lire sur la maladie et ces différentes

étapes et surtout, tu l'as gardé à tes côtés jusqu'à son dernier soupir.

— Non, tu oublies que j'ai dû y renoncer et que mon Ernest a dû être placé dans un centre pour les personnes atteintes d'une maladie dite cognitive. Je regrette cette décision et je suis malheureuse depuis son départ.

— Nous avons une surprise pour toi. Nous ne pouvons pas te laisser faire un retour à ta vie sans avoir souligné un événement. Ton père doit partir, mais nous le rejoindrons dans une quinzaine de minutes. Si tu nous le permets, nous aimerions que tu nous fasses entièrement confiance.

— Ma vie, à tes côtés, a été d'une trop courte durée ma belle Simone, j'aurais aimé vous avoir tous les deux. Pourquoi a-t-il fallu que tu meures à vingt ans? Pourquoi as-tu accepté de suivre un jeune homme qui ne te plaisait pas dans une soirée? Que s'est-il passé entre vingt-deux heures de ce vendredi douze août 1955 et trois heures du matin?

— Jean n'est pas responsable de ma mort. J'ai passé une partie de la soirée à le regarder jouer au billard. Il a été un véritable gentleman, je n'ai rien à lui reprocher. Vers vingt-trois heures, j'ai eu une vision et j'ai eu peur. La scène était tellement réelle que j'ai préféré m'enfuir.

— Qu'est-ce que tu as vu?

— Mon corps était étendu par terre suite à une violente collision. J'ai ressenti la mort et cru que Jean était trop ivre pour me conduire chez-moi. J'ai donc préféré quitter les lieux et me rendre à la maison en marchant. Mes intentions étaient bonnes, mais maman avait raison lorsqu'elle disait qu'on ne pouvait pas échapper à notre destin. La date et l'heure de mon départ définitif de la terre étaient inscrites dans mon livre et je ne pouvais rien y changer. C'est une autre automobile qui m'a frappée. Je suis contente de pouvoir t'informer qu'il n'y a personne de responsable de mon décès.

— C'est triste et j'ai des frissons sur tout le corps.

— Albertine, tu n'as pas réfléchi avant de prononcer ces mots. Est-ce que tu ne te rappelles pas que tu es profondément plongé dans le coma?

— Oui et alors.

— Comment peux-tu avoir des frissons qui circulent partout?

— Cela n'empêche pas de ressentir le froid ou d'avoir les émotions à fleur de peau, semble-t-il?

— Hum! Simone, est-ce que tu entends les cloches?

— Elle résonne dans ma tête ou elles sonnent vraiment?

— Elles sont réelles. C'est le signal que ton père envoie. Tout est prêt.

— Raconte-moi votre projet?

— Je ne peux que te donner un indice :
neuf mars 2007

— C'est la date du jour, n'est-ce pas?

— Exactement.

— Le compte à rebours vient d'être lancé?

— Exactement.

— Qu'est-ce que je dois en conclure?

— Je n'ai pas l'autorisation de t'en dire plus, mais, si tu te concentres sur l'indice, tu trouveras la principale raison de ton passage parmi nous.

— Attends que j'y pense. Je me suis mariée, le neuf mars de l'année 1957. Si je fais un calcul : 2007 moins 1957, le résultat est cinquante.

— Il y a exactement cinquante ans, tu t'es uni par les liens du mariage à Ernest Maltais.

— Tu sembles avoir oublié un détail important?

— Je ne le crois pas, tu sais, toutes les nuits, j'entends tes pleurs. Depuis le décès de ton beau Ernest et tes craintes

concernant son état d'esprit. Tu penses qu'il doit errer dans l'immensité du firmament. Il te manque. Sa longue maladie et l'absence de souvenirs étaient un lourd fardeau sur tes épaules.

— Le vide de son regard me hante chaque jour. Il n'y a rien de plus pénible pour une femme amoureuse de son homme comme moi que de disparaître lentement aux yeux de celui qui partageait mon quotidien pendant presque cinquante ans. Mon rêve deviendra-t-il une réalité?

— Ne part pas en peur et ne te réjouit pas trop vite. Il n'y a rien de gagner.

— Je vais peut-être avoir la possibilité de me blottir dans les bras de mon amour pour l'éternité; de le laisser me bercer et entendre des mots doux qu'il aimait me souffler dans le creux de l'oreille. Si je mérite qu'un vœu puisse être exaucé avant que je meure, j'ose le crier à mon ange gardien : s'il vous plaît, donnez-moi la possibilité de vivre vingt-quatre heures dans les bras de mon homme. Simone Maltais! Essayes-tu de me faire croire que mon souhait sera exaucé?

— Crois-tu que tu as été suffisamment sage pour mériter un aussi grand cadeau?

— Non, mais papa a mentionné qu'il devra subir les conséquences de ces actes.

— Tu le connais bien. Est-ce que tu veux connaître la suite?

— Évidemment, sera-t-elle aussi facile que celui du début?

— Pense au déroulement de la journée de ton mariage et à ceux qui étaient présents.

— Je vais devoir faire appel à ma mémoire et puisque je suis seule à imaginer ce retour, ce ne sera pas facile de relever ce défi.

— Je suis là pour te venir en aide.

— Tu n'étais pas présente à mon mariage.

— Qu'est-ce que tu en sais Albertine?

— Ah oui! Je commence à saisir. En circulant dans les couloirs du centre hospitalier, j'ai perdu la trace de mon père. Je dois penser aux disparus.

— Depuis autant d'années, il y a eu beaucoup d'arrivées et des départs.

— Maman était trop malade pour y assister, mais grand-maman Gaby a fait de gros efforts pour prendre part à la cérémonie.

— Du côté paternel ou maternel?

— La mère de ma mère.

— La mienne était présente et fière de son fils. Mon frère Émile brillait par son absence.

— C'est une étrange expression.

— Effectivement. Par chance, Marc, l'ami d'enfance d'Ernest avait accepté d'être son témoin!

— Il y a plusieurs mois que je n'ai pas eus de ces nouvelles.

— Je tiens à t’informer que tu ne le veras pas par ici. Tu devras le contacter à ton retour sur Terre

— Si je me rappelle de notre discussion.

— Un jour, tu regarderas des images de votre mariage et tu seras étonnée de ta réaction.

— À la table d’honneur, il y avait les nouveaux mariés, Marie Maltais et Charles Picard. Depuis ce jour, trois d’entre eux sont morts.

— En résumé, tu n’auras pas de difficulté à les visualiser? Pour ton information, ils porteront les mêmes vêtements que dans leurs tombes.

— Je l’avais déjà constaté puisque Papa se présente avec son habit noir, une chemise blanche et une fleur rose à la boutonnière. Parlant de lui, il met beaucoup de temps pour sa consultation.

— Je te félicite pour tes efforts et ta participation ma belle Albertine. Il y a une dernière étape : celle de partir à la re-

cherche de ton mari et de l'accompagner jusqu'à nous.

— J'ai peur d'en être incapable!

— Aussi loin que je me souviens, mon unique fille n'hésitait pas à relever les défis de ces frères!

— Papa! Tu es de retour.

— Oui. Je suis là, mais c'est à toi de foncer. Je regrette de te dire que nous ne pouvons plus t'aider, tu devras agir seule. Je suis vraiment désolé, mais c'est la seule façon d'apaiser ta peine.

Je suis plongé dans un profond coma et je soupçonne que Simone et toi avez fait des bêtises en faisant le nécessaire pour m'amener jusqu'ici. Vous étiez triste et confus de m'entendre pleurer. Je dois réfléchir et me concentrer sur ma vie depuis le départ de mon Ernest. Soudain, je ressens un étrange retour en arrière. Je suis confortablement installée dans un fauteuil berçant et je fixe une dame inconsciente. C'est vraiment bizarre d'observer son propre corps. Il est en vie,

je vois les mouvements de mon cœur. Les fréquences sont régulières et le rythme est bas. Je me questionne sur les raisons de mon état. Est-ce que le médecin traitant a provoqué ce coma? Est-ce qu'il est intervenu pour m'aider à récupérer durant le traitement particulier de mon état ainsi que mon âge? Toujours est-il que je suis à proximité du lit et du va-et-vient du personnel infirmier. Ils s'occupent bien de moi. Ernest Maltais est retourné si loin dans son enfance durant sa maladie, je ne pourrais jamais relever l'énigme que l'on m'a lancée. Si sa mère n'est pas parvenue à connaître sa cachette et que sa sœur Simone ne l'a pas retracé, je me questionne : comment vais-je le faire? J'ai souvent entendu dire que nos proches nous accueillent aussitôt que notre cœur cesse de battre, ils sont là pour nous guider. Je viens d'avoir des discussions avec mon père, ma belle-mère et Simone Maltais, était-ce le fruit de mon imagination? Tout est si irréel. Mon esprit survole mon corps endormi. Est-ce qu'il s'agit d'un cauchemar? Quand j'y pense, j'ai eu une collision avec une automobile en plein cœur d'une tempête hivernale et papa m'a confirmé

que l'accident n'avait pas endommagé mon corps. En y réfléchissant, voilà ce que je pense : si je suis dans un centre hospitalier, c'est parce que je suis vieille, très malade et que j'ai des hallucinations! J'ai parlé avec mon père ainsi qu'à Marie parce qu'ils doivent se tenir prêt pour m'accueillir dans l'autre monde. C'est rassurant d'y croire, mais il y a ma petite voix intérieure qui me tracasse et qui me lance de folles envies. Et si. Et si c'était vrai! Je devrais partir, mais je n'ai aucune idée de la piste à suivre pour retrouver Ernest. Je vais fermer les yeux et essayer de me connecter à son esprit. Où est-il? Que fait-il? Voyage-t-il dans les ténèbres? Connaît-il la route pour se rendre au Paradis? Est-il conscient de son état? Est-ce qu'il sait qu'il erre entre deux mondes? Pauvre Ernest. Il n'y avait aucun antécédent au sujet de cette maladie dans sa famille immédiate. Marie, sa mère a été emportée par un cancer généralisé. Son esprit est ailleurs, mais dans le fond, il doit se souvenir de son passage sur la Terre. C'est impossible qu'une fois mort, que notre âme voyage au même rythme que lorsque nous étions vivants.

Un vent doux et chaud caresse mon visage. J'ouvre un œil et le referme aussitôt. Je suis sur un terrain de balles, mes pieds touchent le coussin du premier but. Non! C'est impossible que mon père n'ait pas visité tous les stades de ce monde? Ernest aimait tellement le baseball, s'il existe une ligue de ce sport par ici, mon amoureux se tient là, c'est certain. Les estrades sont vides, les bancs des joueurs aussi et je ne vois aucun bâton, aucune balle ni aucun gant. Je suis seule. J'effectue un tour sur moi-même en prenant soin d'observer le terrain. J'en ai fréquenté plusieurs, mais je ne parviens pas à trouver le nom de celui-ci. Mon mari a joué dans une ligue semi-professionnelle et il a été l'entraîneur des jeunes du village entre 1960 et 1999 puis, notre fils Guy l'a remplacé sous l'œil averti et les conseils de son père. Pour moi, tous les stades se ressemblaient, mais pour Ernest, elle avait une âme. Il y avait des particularités qui lui donnaient des frissons. De beaux moments à mettre dans un petit cahier. Je sais qu'il a écrit les exploits de nos fils et de nos petits-fils, mais qu'en est-il des siens? Je l'ignore et c'est une des raisons qui

m'angoissent depuis que le diagnostic de la maladie de l'Alzheimer a été annoncé. Je n'ai jamais pris le temps de vérifier dans le grenier, il est possible qu'une boîte contienne les souvenirs de mon Ernest. Qui sait, il a peut-être inscrit de belles histoires croustillantes sur les voyages et les périples d'un joueur de baseball. Je vais essayer de m'en souvenir à mon retour sur Terre. Si tel n'est pas le cas, je vais tenter d'amener André vers ce lieu rempli de trésors. En tout cas, je demande à mon ange gardien de me guider lorsque viendra le bon moment.

Sans raison, une date me vient dans ma tête. Il s'agit du vingt juin 1965. J'aimerais que les événements de ce jour refassent surface, maintenant! Je hais ce genre d'idée, celle qui m'oblige à réfléchir, à prendre une pause, à m'asseoir. Rapidement, je suis prise par des étourdissements qui m'empêchent de me concentrer sur la réponse. Ce retour est exigeant pour moi et je dois fermer les yeux pour ne pas tomber. C'est une véritable épreuve de mémoire qui affecte tout mon être et me trouble. Je dois éloigner mes angoisses sinon les souvenirs resteront

dans l'oubli. Après un temps d'arrêt, j'aperçois une grande page blanche, elle ressemble à celle d'un journal, étrangement, elle ne contient aucun mot, aucune image, mais lentement, le dessin se déplace vers moi comme si une personne tenant un journal avance vers moi pour m'informer d'une importante nouvelle. Des points noirs apparaissent, puis des traits se transforment en mots. Je demeure attentive, car je veux savoir ce que la une de ce journal a à me présenter. En gros caractère, une phrase apparaît : NE MANQUEZ PAS LE MATCH INAUGURAL DE NOTRE STADE DE BASEBALL. Nous vous proposons de lire la suite à la page trente et un. Ernest Maltais, un ancien joueur des capitales de Québec réalise un vieux rêve. Le propriétaire du magasin général de notre municipalité est parvenu à amasser les fonds requis pour la construction de cet espace vert pour nos jeunes. Venez en grand nombre pour encourager notre équipe locale à 19 h 30. Nos midgets AAA rencontrent ceux de Trois-Rivières.

— Je crois qu'un exemplaire de ce journal a été déposé dans le coffre de bois que

Marie nous a donné pour notre cinquième anniversaire de mariage.

— Le coffre contient plusieurs renseignements sur le déroulement des parties et des anecdotes au sujet de la majorité des matches ainsi que des images et des notes sur ces moments captés lors des parties et des séances d'entraînement. Les garçons de l'équipe étaient tellement amusants et leurs spontanéités ne pouvaient pas passer inaperçues à travers les années. Je voulais tout conserver. Je voulais en faire un livre pour remettre une copie à chacun d'entre eux, mais mes obligations et ma maladie m'ont tenu trop occupé pour mettre ce projet à exécution.

— Ernest Maltais, est-ce que c'est toi?

— Oui.

— Je reconnais le son de ta voix, mais je ne te vois pas.

— C'est que je ne voulais pas te faire fuir.

— Tu es drôle toi. Je rêve de pouvoir faire un retour en arrière et t'écouter parler.

— Il y a si longtemps que nous n'avons pas pu échanger et partager de bons moments ensemble.

— J'essaie de me souvenir et de survivre sans toi.

— Je le sais.

— Tu te rappelles de moi et de notre vie de couple et de tout ce que nous avons vécu!

— De mon vivant, ma mémoire s'est lentement éteinte, bien avant que mon cœur ait cessé de battre, mais, ici, c'est différent. Tous les soirs, je te rends visite depuis un peu plus de deux ans. Je te souffle les mots : je t'aime, puis je m'étends à tes côtés jusqu'à ce que tu parviennes à t'endormir. Je voulais effacer ta douleur, mais puisque tu ne me voyais pas, tu ne pouvais pas sentir ma présence.

— Certains soirs, mon chat refusait de sauter sur mon lit. Est-ce parce qu'il t'apercevait?

— J'avais repris ma place et il sentait qu'il devait ne pas intervenir.

— Le pauvre, il ne devait pas comprendre ma totale indifférence lorsque tu étais là. Je pleurais parce que je m'ennuyais de toi et tu étais étendu à mes côtés.

— Lorsque je l'ai réalisé, j'ai cherché une solution mais je ne voulais pas fermer les lumières ou allumer la radio! Maintenant que tu es là, que tu peux m'entendre, je veux, te remercier, Albertine d'avoir pris soin de moi. Tu n'étais pas obligé de le faire ni de déménager dans la grande ville de Trois-Rivières pour être près de moi.

— C'est tout à fait normal. Tu n'as pas à me remercier pour cela. J'ai eu de l'aide et tout le personnel du Centre a été d'un excellent conseiller.

— La ville de Trois-Rivières représentait tellement de souffrance. Ta meilleure

amie est décédée. Tu as perdu une précieuse complice, puis, tes amies ont quitté la région. Le quatuor a été détruit suite au décès de Simone. Tu as fait de gros sacrifices, tu as mis ta vie de côté, tu as complètement changé tes habitudes pour moi.

— Je ne voyais pas les lieux et je ne faisais pas de liens entre ma vie des années cinquante et ce qui m’a amené jusqu’à Trois-Rivières. Je remercie la vie de t’avoir mis sur ma route. Tu m’as rendue heureuse et je ne supportais pas l’idée de t’abandonner à des étrangers.

— N’empêche, lorsque tu as pris la décision d’accepter de me placer dans un centre, tu n’étais pas obligé de me rendre visite tous les jours.

— Je sais que l’ange de la mort se tenait à proximité et je voulais profiter de ta présence le plus longtemps possible.

— Je t’ignorais et tu continuais à te présenter à ma petite chambre. Je t’ai dit de partir et tu es resté là.

— On se marie pour le meilleur et pour le pire et j'avoue que j'ai été comblée durant toutes les années que j'ai été avec toi. Je ne pouvais pas faire autrement mon amour.

— J'aimerais pouvoir te prendre dans mes bras et de te montrer ce que je suis en train d'accomplir en t'attendant, mais tu ne parviens pas à voir ma silhouette!

— J'essaie et depuis toute à l'heure, je tente de me souvenir de toi et qu'au-delà de ta voix, je puisse voir ton corps, mais j'ai un blocage.

— Il y a des photographies de moi dans toutes les pièces de ton logement. Comment peux-tu ne pas te souvenir de moi?

— J'ai ressens une présence comme si mon espace vital venait d'être dérangé.

— Je suis content de l'entendre. Je crois que j'ai réussi à franchir ta zone de confort.

— Tu me manques.

— Je le sais, mais je pense que le moment que ton vœu ne sera pas exaucé tout de suite.

— Il ne sera pas déposé sur un plateau d'argent.

— Tu vas devoir travailler tous tes sens pour apercevoir la lumière au bout du tunnel.

— Est-ce que tu seras mon guide?

— Malheureusement non, mais je voulais que tu saches que je me souviens de notre amour, de notre complicité. J'étais follement amoureux de toi ma belle Albertine Picard et c'est toujours le cas. Je tiens également à t'assurer que tu seras heureuse en constatant l'excellente surprise que je te prépare ainsi que celle que ton père a mise en branle depuis quelques mois.

— Qu'est-ce que je dois accomplir pour atteindre le prochain niveau?

— Suivre les instructions de ton instinct ou de ta petite voix intérieure si tu préfères et tu dois faire un acte de foi.

— Est-ce que je peux avoir un indice?

— J'entends les notes de musique d'une chanson, elle s'intitule : la vie en rose d'Édith Piaf.

— C'est la nôtre! Nous avons dansé sur ce morceau lors de notre première sortie.

— Je t'en prie, essaie de t'imaginer cette scène que tu revois continuellement depuis mon départ. Tente de visualiser cet instant, si intense dans tes souvenirs.

— Oui, je suis envoutée par cette pièce musicale.

— N'ai pas peur et laisse-toi emporter par cette mélodie et tu pourras réaliser ton vœu.

— Vient vers moi mon homme et prends-moi dans tes bras. Je vais garder mes yeux fermés pendant quelques secondes.

Je suis certaine de pouvoir valser avec toi, Ernest Maltais.

— Je tremble, je pleure et je vis des émotions comme si j'étais de nouveau, un être humain. Mes mains sentent les battements de ton cœur et ton souffle chatouille mon cou.

— Je commence à apercevoir ton visage. Tu es jeune, tes yeux brillent dans la noirceur de cette pièce qui devient lentement animée aux sons des notes de notre première chanson. Je ressens la chaleur de ton amour dès que tes mains sont déposées sur mes hanches. Ton regard, fixe sur moi, est pétillant, et, je sens ton parfum. Il est toujours aussi délicat. Il embaume la salle et améliore l'ambiance. Il ne manque que le souffle et les mots gentils et amoureux que tu me disais dans le creux de mon oreille gauche. Je vous remercie pour ce petit instant de bonheur.

— Tu ne dois pas pleurer, mais te réjouir et t'imprégner de toute mon énergie afin que tout mon être soit tatoué dans ton corps, dans ton esprit et dans ta tête.

— Tu disparaissais. Qu'est-ce qu'il se passe?

— C'est hors de mon contrôle. Pour atteindre ce niveau, j'ai dû puiser toutes mes forces et je manque de puissance. C'est comme si les piles ont besoin d'être rechargées. Ne t'inquiète pas, je pense que nous aurons une autre chance. Il faut que tu aies confiance à ton père, à ma sœur et à plusieurs autres esprits.

J'approche la manche de mon chandail pour essuyer mes larmes. Ce geste éloigne mon regard sur mon homme. Il n'a suffi que d'une seconde pour qu'il ait disparu. Je ne le vois plus. Je m'assois par terre et pleure. Il semble que je vais devoir voyager à travers les années en ayant en tête ma vie de couple, de famille et faire le bilan de ma vie. Un accident m'a plongé dans un profond coma et j'erre dans un espace retreint sans apercevoir de lueur parce que j'ai peur. Je ne suis pas confortable depuis que mon Ernest est tombé gravement malade. Sans lui, mon cœur ne bat plus à l'unisson. Il ne peut plus suivre le rythme des pas de mon homme. Depuis qu'il est mort,

quelque chose en moi est parti en même temps que lui. Il semble que l'on m'autorise à recevoir un beau cadeau, mais je n'en connais pas toutes les ampleurs ni ce que cela implique dans le quotidien de mon père Charles Picard, de ma belle-mère Marie Turcotte Maltais ni pour Simone Maltais! J'ai envie de me cacher, de me réfugier dans un coin sombre de notre grange. Dans ce lieu obscur que mon frère parvenait à me trouver du temps de mon enfance. Je ressens le besoin d'être une jeune fille avec toute la naïveté qui reflétait bien ma personnalité. J'étais solitaire, timide et j'inventais de belles histoires. J'aimais créer des personnages en voyant les nuages blancs dans le ciel. Je rêvais de liberté et de grands espaces. Il y a si longtemps. Est-ce que je dois renouer avec mes propres envies? Est-ce que je dois penser à moi? Je suis âgée de soixantedouze ans et trois quarts, je suis en forme et j'ai la chance d'avoir toutes mes facultés. Je suis une femme autonome et en excellente santé. Je fuis les hôpitaux et je garde mes esprits en forme. Depuis trois ans, j'ai opté pour une vie terne, mais je peux changer mon quotidien, je peux ac-

cepter que mon horaire soit beaucoup plus rempli que celui que j'ai présentement. Je crois qu'il est possible de déménager dans ma ville natale au lieu de me morfondre à Trois-Rivières. Il y a tant de possibilités et mes craintes m'amènent à rester sur place. Je dois trouver de solides arguments et aller de l'avant vers un nouveau départ, je dois oser. Bon! Attendez que j'y pense. Mon Ernest m'a proposé de fermer les yeux et de me laisser guider par la petite voix intérieure. Je vais l'écouter et suivre les consignes de mon cœur pour bouger. Je ne veux pas errer sans but, sans mon âme sœur et parcourir des kilomètres sans m'être assurée que ma présence est réelle et que les trois personnes que j'ai le plus aimées de toute ma vie, soient près de moi.

Je suis Simone Maltais et je suis fière d'avoir réussi à réunir ces deux êtres qui en ont fait qu'un depuis qu'ils ont vécu une sortie particulière. Mon frère avait invité ma meilleure amie à porter la robe que je lui avais confectionnée pour le mariage de Betty et de William. À ma grande surprise, Albertine avait accepté de, non seulement, la mettre, mais de

suivre cet homme jusqu'au cimetière. J'étais si contente de les voir arriver, ensemble jusqu'à la pierre tombale et de la place où mon corps avait été déposé et enseveli sous terre, mais leur amour ne l'est pas. Il est vivant et j'assiste à d'émouvantes retrouvailles. Je ne peux pas m'empêcher des verser des larmes en les voyant. Ils sont seuls au monde et ils ont laissé à l'écart leurs craintes et leurs côtés rationnels pour revivre un des événements les plus marquants de leur vie. Deux âmes sœurs ne peuvent faire autrement que de se connecter et de se propulser dans un passé aussi lointain.

Je m'étends et appuie mon dos contre le tronc d'un arbre et je ferme les yeux. Je veux faire un rêve, un magnifique songe digne de mon passage parmi les disparus. Je suis dans un sentier recouvert de neige nouvellement tombée avec toute la douceur qu'elle représente. Soudain, en marchant, je me rappelle des samedis matins avec mes fils étendus sur le sol, je prenais des flocons de neige dans mes mains et soufflais dessus. J'aimais voir les expressions sur leurs visages en voyant s'envoler les minuscules étoiles.

Ils étaient splendides, leurs spontanéités amenaient de la fraîcheur dans mon quotidien. Je n'ai pas pu en faire autant avec mes petits-fils, car mon horaire était trop chargé pour m'accorder ce genre de pause et de petits bonheurs. Par contre, je me suis reprise avec les années. Justin, Alexandre et Guillaume n'ont jamais hésité à me confier leurs soucis, sans hésitation, ils me racontaient leurs adolescences et les inconvénients et leurs bons coups. Le contact avec Ian et Yoan est différent. Les jumeaux partagent entre eux, les mêmes activités, les mêmes intérêts et le lien avec leur grand-mère paternelle est beaucoup moins important.

À ma droite, un chemin attire mon attention, il est illuminé par des lampes en forme de jonquilles. Ces fleurs sont mes préférées, tous les printemps, mon Ernest m'achetait un bouquet et j'en prenais grandement soin pour les garder belles le plus longtemps possible. Tout à l'heure, il m'a confirmé qu'il devait s'absenter pour recharger ces batteries, mais j'aime ce genre de clin d'œil! Ernest m'a dit que je devais me fier à mon instinct si les signes sont aussi évidents tout

au long du parcours, ce sera facile de me rendre jusqu'au bout de cette étape! J'entreprends donc, cette mission avec enthousiasme.

Je suis Albertine Picard, j'ai soixante-douze ans et mon cœur de petite fille renait comme par enchantement. Je le croyais enfoui bien loin, je réalise qu'il peut rejaillir à tout moment. Le boisé que je traverse ressemble à celui de mon enfance. Je n'entends pas les rires ni les blagues de mes frères, mais c'est comme s'ils étaient présents. Des souvenirs refont surface. À l'abri des regards de nos parents, nous nous amusions à imiter les soldats de l'armée. Par ici, Michel et Gérard se cachaient des méchants. Par là, Georges, Bertrand et moi circulions entre les arbres avec des branches en guise de fusils pour éliminer nos ennemis. Nous entendions, à la radio, les messages des journalistes décrivant les dénouements de la Deuxième Guerre mondiale. Des adultes pleuraient la perte et les graves blessures d'un de leurs enfants. À cette époque, nous étions jeunes et nous ne comprenions pas toute l'ampleur de ces événements jusqu'à ce que l'aîné de notre

famille soit approché. Je revois les larmes de maman lorsqu'il a dû s'enrôler dans l'armée. Bertrand était beau avec son uniforme, mais j'avais comme ma mère, un pincement au cœur. Par chance, l'annonce de la fin de cette guerre qui a duré de 1939 à 1945 est arrivée à quelques semaines de son départ.

J'ai envie de partir à la recherche de ma place favorite de mon enfance et de mon adolescence. Je me vois installée sur un banc conçu par Georges avec une partie d'un tronc d'arbre. Je pouvais passer de nombreuses heures à contempler le paysage de l'ouverture imitant une fenêtre sans vitre. Notre cabane dans un solide chêne était un lieu destiné aux enfants des familles Picard et Morin. Étant la seule fille à pouvoir y entrer, le décor était rudimentaire. Par contre, dès mon adolescence, cette maisonnette était uniquement la mienne. Ce refuge a eu droit à ma touche féminine et il me permettait de prendre un certain recul vis-à-vis mon quotidien. En ressentant tous les bienfaits de ces moments, je vais sûrement parvenir à les revivre. La meilleure option ne serait-elle pas de cesser tout

mouvement, de fermer les yeux et de me concentrer pour visualiser une journée typique des samedis de mon adolescence? Ma réponse est oui. En apercevant un gros rocher plat, je me dirige vers lui. La visualisation, que j'entends parler à gauche et à droite, aura un effet positif sur ma vie. En croyant fermement que je suis rendu à cette destination, je vais ouvrir les yeux et constater la magie de la pensée. Ernest m'a dit de suivre les instructions de mon cœur en écoutant la voix intérieure. Je me demande si la cabane existe encore. Est-ce qu'elle a résisté aux intempéries? Je devrais me rendre sur place pour le constater. Selon les dernières nouvelles de mon cousin Gédéon Morin, son petit-fils Jonathan souhaitait acheter la ferme familiale. J'ai été étonnée d'apprendre qu'il était toujours le propriétaire de notre ancien domaine, bien, celui de mes parents. Ces trois filles ont suivi leurs maris travaillant dans un tout autre secteur. Il semble que Jonathan a la même passion que son grand-père. Tous les étés, le petit passait des semaines à aider son papy. Je pense qu'une complicité s'est établie entre eux. Je suis contente pour Gédéon, il n'est

plus très jeune et il est grand temps qu'il pense à sa retraite.

Le décor est aussi magnifique que dans mes souvenirs. Depuis la vente du domaine de mes parents en 1954, je n'y ai pas remis les pieds, au début, cela me faisait trop mal. Puis, il y a eu le déménagement, mon inscription dans une école à Trois-Rivières, puis mon premier emploi. J'essayais de suivre mes nouvelles amies et de m'habituer à la vie urbaine. Je ne regrette pas mes choix et la vie nous amène dans des endroits inusités que l'on ne croyait pas possibles. Il faut suivre la vague et se conformer à notre destin. Le mois de mai a toujours été mon préféré et ce dessin de la nature le reflète bien. Des bourgeons poussent dans les arbres et l'horizon est loin. Je peux distinguer le domaine de la famille Morin. Leurs fermes étaient à proximité de la nôtre et je réussis à voir la toiture de la grange. C'est un excellent signe. Je souris, je ne peux pas m'empêcher de rire et je n'ai pas le goût de m'arrêter, cette sensation est extraordinaire. Il y a si longtemps que les larmes et la tristesse ont pris le dessus sur ma joie de vivre. Je

ne peux, tout de même pas, effectuer des pirouettes pour conformer mon comportement à mon âge, ce serait idiot de le faire!

L'ambiance a complètement changé. Je veux vivre au temps présent et tenter de jeter un coup d'œil au paysage. Je me lève sur la pointe des pieds, et si la circulation de la rue principale était accessible d'ici. Le centre d'observation est trop éloigné de cet emplacement. Je vais continuer ma route et descendre la piste en espérant que je vais réussir à joindre la route qui mène en plein cœur de mon village natal. Il se passe tellement de choses dans ma tête. Je pense aux membres de la famille Morin et à ce qu'ils sont devenus. Il y a tant d'années que je ne les ai pas côtoyés. Je devrais organiser une grande fête et les réunir autour d'une table remplie de boustifailles avant que Gédéon quitte son domaine.

— Il y en a des projets dans ta tête ma belle.

Je sursaute. Je ne l'avais pas vu venir, je déambulais sans me soucier des autres, car je me croyais seule.

— Je ne voulais pas te faire peur, je suis désolée.

Je me retourne et je reste bouche bée. C'est Simone, je la vois. Je suis tellement heureuse que je me mets à hurler.

— Ne crie pas si fort, tu vas réveiller tous les morts!

— Tu es là!

— Oui, c'est moi. Suis-je si laide que cela?

— Non, il y a tellement d'années. Tu portes la même robe que lorsque tu étais dans la....

— C'est tout à fait normal, car c'est le dernier souvenir de moi que tu es ancré dans ta mémoire.

— Oh!

— Tu es magnifique.

— Quoi! Ai-je bien entendu? Simone Maltais vient de me dire que je suis belle sans avoir pris la peine de mettre sa touche personnelle! Il faut que je sois dans le coma pour que tu m'annonces une aussi bonne nouvelle.

— Non, je te vois comme j'ai envie de te voir et ce sera la même chose pour tous ceux que tu rencontreras d'ici peu.

— Tu es en train de me confirmer que je vais parvenir à voir la silhouette de mon Ernest, de mon père et de ma belle-mère.

— Et beaucoup plus. Ce qui me surprend le plus Albertine est que tu n'as pas effectué un calcul rapide entre la date du jour et celui de ton mariage.

— La cérémonie a eu lieu à l'église de mon village natal samedi neuf mars de l'année 1957 et tu m'as informé que nous étions le vendredi neuf mars de l'année 2007. Oh mon Dieu, la soustraction donne le chiffre cinquante! Il y a cinquante ans aujourd'hui que j'ai prononcé mes vœux avec ton frère Ernest Maltais.

— Nous avons organisé une réunion familiale pour souligner cet anniversaire. Regarde tout droit, si tu as compris les consignes, tu devrais apercevoir l'église et des gens. Ils t'attendent sur le perron de ce bâtiment religieux. Tu devrais reconnaître ton père, ta mère ainsi que mes parents.

— Et mon Ernest?

— Pas vraiment. Normalement, mon frère doit jaser avec le curé de la paroisse.

— J'en conclus qu'ils sont à l'intérieur.

— Effectivement. Est-ce que tu es prête à vivre ce grand moment?

— Je ne le sais pas, tout est si différent par ici, je suis une spectatrice sans émotion. J'avance en écoutant les conseils et les messages des gens sans les voir. Je ne connais pas la destination ni l'objectif de ma venue dans ces lieux.

— N'est-ce pas le reflet de ton quotidien depuis plusieurs années?

— De me promener sans but précis, de me coucher avec le sentiment de n'avoir accompli aucun acte gratifiant!

— En l'absence de l'amour de ta vie, tu as l'impression de ne plus vivre, que ton cœur bat inutilement, mais, avant de le connaître, qu'est-ce que tu as conservé de toutes ces années. Ton père a remonté le temps jusqu'en 1954 et ce n'est pas pour rien. Il avait un projet en tête, celui de te faire penser que tu es une fille extraordinaire et que tu dois cesser de rester immobile. Malgré leurs âges, Paul Guy et André ont encore besoin de leur mère, tes petits-fils veulent se confier à leur grand-mère tout ce qu'ils vivent et ils espèrent que tu leur offriras tes précieux conseils. Depuis six semaines, tu es l'arrière-grand-mère d'Isabelle. Elle ne demande pas mieux que de se faire cajoler par une super grand-mamie! J'ai un secret, il y en a une autre en route. La conjointe de Guillaume aura un bébé au courant de l'automne. Je t'avise également que tu auras l'opportunité de modifier ton attitude en décidant de mettre nos recommandations à exécution.

Pour débiter, je te prie de ne pas commencer à broyer du noir. Tu dois continuer à conserver ton cœur d'enfant et tu te rendras compte que ton corps deviendra sain et ton nouveau comportement t'aidera à persévérer. Tu es parvenue à me voir, il faut que tu puisses courir dans l'allée centrale de cette église jusqu'à ce que tu sois confortablement dans les bras de ton homme. N'as-tu pas demandé de vivre un dernier vingt-quatre heures avec lui sans que la maladie vienne embrouiller les cartes? Ce moment est venu et il ne reviendra pas et je te suggère fortement de changer ton attitude, car tu risques de le regretter amèrement.

— Tu as raison, Simone, ce serait dommage de pouvoir effleurer cette étoile avant qu'elle ne disparaisse pour l'éternité. Qu'est-ce que je dois faire?

— Y croire tout simplement. Avoir suffisamment confiance que ton Ernest t'attends de l'autre côté de ces portes et de visualiser les expressions de son visage lorsqu'il constatera que tu parviens à distinguer sa silhouette dans ce décor.

— Il a toujours aimé me surprendre, c'est à mon tour de l'étonner!

— Va Albertine Picard, fonce vers cette entrée. Ne t'arrête pas. En t'y rendant, essaie de croire que vous êtes en vie.

Je monte l'escalier en fixant les magnifiques portes en bois. Les poignées sont impressionnantes. Il y a cinquante ans aujourd'hui que j'ai prononcé mes vœux devant mes parents et mes frères. Mon mari m'a rendue heureuse et je n'ai jamais regretté d'avoir prononcé ce grand OUI. Comme mon père, Ernest me surnommait son petit rayon de soleil. En comparant ma conduite de mes jeunes années et les cinq dernières, je comprends les désirs de mon père. Il n'a pas hésité à intervenir malgré les possibles réprimandes. Si Charles Picard a gardé son esprit critique et son besoin d'aider ces enfants qu'importe le défi, je peux aller fouiller à l'intérieur de moi-même et retrouver cette facette de nos personnalités. Avec une belle assurance, je dépose mes mains sur les poignées et ouvre la porte. L'endroit est moins sombre que je ne pouvais le croire. Je pense que mes

pensées positives portent fruit. Au loin, j'aperçois deux silhouettes. Je pense qu'Ernest discute avec l'abbé Saint-Gelais? Cet homme a célébré notre mariage, le neuf mars de l'année 1957, il a baptisé nos fils : François, Joseph, Edgar, Paul Maltais, né le dix octobre de la même année; Joseph, François, Simon, Guy Maltais, né le vingt-quatre juin 1960 et Armand, Joseph, François, André Maltais, né le trente décembre 1961. Ce religieux était très humain, il comprenait la réalité des gens et il aidait les villageois sans les juger. Je suis contente de constater qu'il est présent pour souligner un aussi exceptionnel événement, cela m'indique à quel point il était proche de nous. Je ne cours pas tel que l'avait prédit ma bonne amie Simone Maltais, j'avance à pas de tortue en fixant mon homme. Est-ce qu'il réalise que je me rends directement vers lui?

Monsieur le curé cesse de parler et avec un grand sourire, il fait un signe de tête, comme pour inviter son interlocuteur à se retourner. Sans tarder, Ernest Maltais obéit. Son regard devient éblouissant dès qu'il se rend compte que nos cœurs bat-

tent au même rythme. Maintenant, il sait et il est heureux. J'ai l'impression qu'il est rapidement devenu le jeune homme du début de nos fréquentations. En avançant, je ressens toute son énergie et son amour. Ce contact visuel est tellement agréable que j'en oublie le stress de mon apparence, évidemment, je n'ai aucune idée de ce qu'il voit! Comme me l'a expliqué Simone, il n'y a aucune norme. Chacun y va de ces souvenirs. Je suis curieuse et j'ai hâte de connaître les siens.

Pour cette occasion spéciale et unique, je ne vais pas célébrer une messe pour souligner votre amour et de renouveler vos vœux de mariage. J'ai eu la chance de vous observer et de vous côtoyer durant de nombreuses années et je sais que vous méritez de vous retrouver en tête-à-tête. Ma belle Albertine, je sais que tu souffres de l'absence de ton beau Ernest comme tu le mentionnais; sans lui, tu n'es plus la même et tu ne parviens pas à éteindre ce feu qui t'empêche de fonctionner. Charles Picard a pris un gros risque en t'invitant à rejoindre ton époux. En bon père qu'il est et qu'il a souvent été, il n'a pas hésité. Dans quelques minutes, tu

découvrires que ton Ernest ne t'a pas oublié et qu'il te prépare une belle surprise en attendant ta venue parmi nous. Cependant, avant de suivre ton époux, je souhaite que tu te retournes et que tu prennes le temps de voir les personnes présentes dans ce lieu sacré. Elles étaient toutes présentes dans cette église qui vous a uni le samedi neuf mars de l'année 1957.

En silence, j'entre dans la pièce. Je suis aussi nerveuse qu'il y a cinquante ans. Une énergie contagieuse m'aide à vivre ce moment, c'est Simone. Elle se tient à mes côtés et nous avançons vers l'autel. Dans la première rangée, ma mère Berthe Lamy se tient bien droite aux côtés de son mari et de sa cousine Eugénie. Albert Morin est absent, je crois qu'il est encore en vie, je n'étais pas certaine, mais je crois que je viens d'en avoir la certitude. Comme mon père, il était un peu plus jeune que sa femme. À ma gauche, Marie Turcotte Maltais est seule dans son banc. Est-ce parce que Sylvestre n'a pas été invité ou est-ce qu'il était décédé lors de notre mariage? Dans la deuxième rangée, je crois reconnaître mes

grands-parents : Mia et Roméo Picard et de l'autre côté, il y a Rose et Jacques Lamy. Il y a des tantes et des oncles que j'ai peu fréquentés. En marchant dans l'allée centrale, mon Ernest vient vers moi en fredonnant un air solennel. Il approche doucement, dépose ses mains sur mes hanches et pour il me demande : veux-tu danser? Les premières notes me font frémir.

Ma gorge est nouée. Je ne peux pas croire que mon Ernest est là et que nous dansons devant tout ce monde. Mon mari n'a jamais osé chanter en public. Présentement, il lie sa voix à celle à Étienne Drapeau avec cette chanson qu'il me dédiait. Il n'y a que lui et moi qui connaissons cet engouement pour celle-ci. Je suis persuadée que c'est bel et bien lui et qu'un accident m'a plongé dans un profond coma pour réaliser mon souhait le plus cher. Il y a cinquante ans, jour pour jour, Ernest et moi avons célébré notre mariage. Je me laisse emporter par cette mélodie en fermant les yeux et en me laissant guider par les pas de mon Ernest. Depuis que la maladie a commencé à affecter sa mémoire, je n'avais qu'un

vœu : celui d'avoir l'opportunité, que dis-je, la chance de pouvoir discuter avec mon amour, de pouvoir rire et de partager un bon moment avec lui. Ce qui a été le plus difficile pour moi était de constater le vide dans son regard et son absence de souvenirs. Mon rêve est devenu une réalité et j'en suis heureuse. Soudain, le poids qui pesait sur mes épaules s'éloigne de moi. Je me sens moins lourde et cette légèreté me donne des ailes. Les paroles de la chanson sont aussi belles que dans mes souvenirs. Je dépose ma tête contre le cœur de mon seul amour de ma vie.

Je croyais que ce geste me donnerait tout le confort nécessaire pour apaiser mes craintes, mais il n'y a aucun battement. Craignant de paniquer et de retourner dans les bras de Murphy sans mon autorisation et dans un délai beaucoup trop rapide pour mettre un terme à cette douce folie. J'ouvre les yeux et pars à la recherche d'un indice me ramenant à cette fausse réalité. Je dois garder à l'esprit que je viens de faire un retour en arrière, que mon Ernest est vivant et que nous renouons nos vœux de mariage. Les

derniers jours ont été remplis de souvenirs et je dois tout tenter pour me rappeler de ces récits fabuleux et de ces voyages dans le monde imaginaire de la jeune Albertine Picard. Peter Pan disait qu'il fallait avoir des pensées joyeuses pour s'envoler et présentement, j'ai vraiment envie d'y croire. Je pense que toutes ces heures à me promener dans une forêt enchantée n'auront pas été vaines ! Je peux voir et sentir la présence de l'homme que j'ai le plus aimé de toute ma vie. Cet Ernest Maltais était exceptionnel et sa sœur avait parfaitement raison lorsqu'elle avait prédit que nous étions des âmes sœurs. À cette époque, je pensais qu'elle parlait de nous deux, et c'était effectivement le cas, mais ce n'était rien entre ce phénomène magnifique qui nous a unis : Ernest Maltais et moi. Une voix me fait sursauter, je fixe la bouche de mon accompagnateur, ces lèvres remuent, mais je ne parviens pas à distinguer les mots. Je me concentre. Cet homme et moi avons travaillé ensemble pendant de nombreuses années et je réussissais toujours à déchiffrer ces messages. Nous avons un code pour ne pas que l'un de nos trois fils en apprennent

davantage sur nos projets. J'ai envie de refuser son offre, mais je me contente de le suivre tel qu'il vient de me le proposer.

Le temps presse dit-il, mais avant que tu retournes à ta vie, je veux partager le fruit de mon travail. J'ai une surprise pour toi. Ernest s'éloigne de moi, et son geste me rend agressive. Je me sens malheureuse, car je ne sens plus sa présence et je crains de ne plus le voir.

— Quand tu seras prête, tu peux regarder le décor et me donner tes impressions.

En tentant d'être le plus sereine possible, j'écoute les consignes et les suis. J'ai envie de hurler, mais dès que je vois ce qui est devant moi, je reste sans mot. Je suis figé devant le travail accompli par mon homme. Je ne peux pas croire que cette idée mise sur papier est sur le point de devenir une réalité. Le plan a soigneusement été suivi. Sans aucun doute, je reconnais les dessins que nous avons imaginés durant de nombreuses soirées hivernales. En secret, Ernest et moi avons souhaité la construction d'une maison avec un vaste terrain pouvant contenir

des espaces de jeux pour nos futurs enfants. Notre destin a été différent. Avec le décès de Simone, celui de Sylvestre et du départ d'Émile, nous avons renoncé à ce rêve. Marie avait besoin de son fils. Sans nous, le commerce familial aurait été vendu à des étrangers et cela aurait eu des conséquences désastreuses pour cette femme. Elle était comblée et entourée par un homme aimant et travaillant et était l'heureuse maman de trois magnifiques enfants. Il a fallu qu'un individu vienne faucher la vie de Simone Maltais et tout s'est effondré pour elle.

— Je croyais que tu avais détruit ces esquisses?

— Il faut croire que non.

— Comment les as-tu retrouvés?

— Une nuit, j'étais couché et tu pleurais. Ta tristesse et ton désespoir m'ont tellement atteint que j'ai décidé d'aller me réfugier dans le grenier, c'est là que j'ai fait la découverte du rouleau contenant les plans de la maison de nos rêves. C'est à ce moment-là que j'ai entrepris les dé-

marches pour la bâtir en me disant que, à défaut de l'avoir construit de notre vivant, je vais faire notre havre de paix en t'attendant.

— C'est vrai que tu ne m'as pas oublié. Je viens d'en avoir la preuve et je te remercie.

Tout à coup, j'entends un murmure. Je reconnais cette voix. Elle est familière. Je tends l'oreille pour comprendre son message et je me concentre sur les mots de ce jeune homme. Qui est-ce? Il ressemble étrangement à mon Ernest lorsque je l'ai rencontré pour la première fois en 1955. Je vais l'écouter, je pense qu'il s'adresse à moi!

Bon matin Mamie. Je ne sais pas si tu reconnais ma voix, je suis ton petit-fils préféré donc il est inutile de me nommer. Mon frère Alexandre vient de passer la nuit à tes côtés. Je prends le relais jusqu'à l'arrivée de papa, il devrait être là vers dix-sept heures. Une infirmière m'a dit que je dois sans cesse te parler afin de provoquer une réaction de ta part. Je me

sens tout bizarre. Je n'aime pas te voir ainsi allongée sur un lit d'hôpital avec un tube dans la bouche, les yeux fermés et la chevelure en broussaille! Je viens de ressentir un frisson dans le dos comme si une personne s'amusait à passer son doigt le long de ma colonne vertébrale. Est-ce que c'est toi, la coquine grand-maman albertine? J'ai des doutes, c'est sûrement un courant d'air ou la vision de ton état. Tu n'as peut-être pas conscience des journées qui passent, mais nous sommes lundi le huit mars, il est huit heures quinze du matin. Vendredi dernier, une collision avec un taxi t'a plongé dans un profond coma. Ton corps n'a que quelques ecchymoses et tout le personnel infirmier ainsi que ton médecin traitant se questionne sur ton état. Ce n'est pas habituel que ce type d'accident entraîne une personne dans une absence prolongée. Est-ce que grand-papa insiste pour que tu restes auprès de lui ou est-ce qu'il voulait te faire un petit coucou amoureux pour t'informer qu'il ne t'a pas oublié? C'est certainement difficile de voir son épouse souffrir autant de notre départ, mais je t'en prie, reviens vers nous maintenant que tu sais qu'il t'attend, là-haut.

J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Dans sept mois, il y aura un petit être humain qui va entrer dans nos vies. Ce n'est pas officiel, ma copine souhaite faire part de cette magnifique venue lorsqu'elle sera certaine que son enfant est bel et bien accroché à sa future maman. Non, mais, est-ce que tu peux le croire grand-maman que ton Guillaume sera un papa! J'ai promis à Bianca que je garderais le secret, mais vu ta situation, j'ose briser ma promesse au cas où cette information te donnerait le goût de rester avec nous pour un moment. Ce bout de chou grandira, il aura des questions sur ces ancêtres que toi seul pourras répondre. Je sais qu'un lien exceptionnel existait entre ton beau Ernest et toi. Votre puissant amour illuminait toutes les pièces à chacune de vos présences. Il y avait des étincelles dans vos yeux lorsque vos regards se croisaient ou lorsque tu parlais de lui. Ce ne sera pas la même chose si je lui raconte la splendide passion qui vous unissait. Je ne parviendrai jamais à lui transmettre ce que je ressentais en vous côtoyant. Il n'y a pas que votre amour, il y a autre chose. Je me suis toujours questionné sur un sujet

bien particulier. Il y a beaucoup de mystères concernant la famille de ton amoureux. Ernest Maltais était-il vraiment un enfant unique? J'ai souvent essayé d'avoir une réponse et grand-papa changeait systématiquement de propos. Il évitait mes questions et je veux connaître la vérité. Je veux savoir si j'ai des oncles ou des tantes. Sont-ils décédés? Dans les années trente, les familles étaient nombreuses. Je ne connais pas le nom et prénom de sa mère comme si elle n'avait jamais existé! Est-ce qu'elle est morte en donnant naissance à son premier enfant? Dans la famille Picard, je sais que tu es la cadette de cinq enfants. J'ai à plusieurs reprises, rencontré tes quatre frères : Georges, Gérard et Michel. Mon père, Guy ne le sait pas.

Est-ce que tu réalises Mamie qu'Isabelle ait un cousin ou une cousine? Ah non! Ce ne sera pas le cas, car son père Justin est mon cousin. En tout cas, il y aura peut-être une autre fille dans la famille. Quand j'y pense, je n'ai pas de misère à imaginer toute la joie que tu as ressentie à la naissance de ce bébé. Tu as quatre frères, trois fils, cinq petits-fils et une arrière-

petite-fille. Cette mignonne douceur féminine ne sera peut-être pas seule? Tu ne peux pas manquer cet événement. Si c'est grand-papa Ernest qui te retient, dis-lui de revenir parmi nous. Je n'ai jamais cru à la réincarnation, mais j'essaie de te convaincre. En trois ans, s'il s'ennuie, tu peux également l'encourager à chercher des joueurs de base-ball à entraîner. Cela l'occupera, en attendant ton retour. Tu es âgée de soixante-douze ans et trois quarts comme tu t'amuses à le dire et tu es en excellente forme. Je ne suis pas prêt à croire que tu es décédée. Il y a tant de découvertes, tant de voyages pour toi, j'ai de la difficulté à accepter qu'un accident en plein cœur d'une tempête hivernale mette un terme à ton passage sur la terre. Je crois que je vais me rendre à la cafétéria pour acheter un grand verre de café et cesser de te fixer durant quelques minutes. À force de te regarder, j'ai peur d'être traumatisé en voyant mon unique grand-mère couchée sur un lit dans un hôpital. Ton absence de réaction, l'ambiance morbide et les phrases farfelues et illogiques que je prononce me mettent dans tous mes états. Je parle tout haut et personne ne

m'écoute. Les sujets qui me viennent en tête sont hors de mon contrôle comme si tout était devenu irréel. Ma décision de quitter la pièce arrive à point, je croise une infirmière, je pense qu'elle vient pour vérifier les signes vitaux.

— Ma belle Albertine, tu devrais profiter de l'absence de Guillaume pour réintégrer ton corps. Les infirmières sont plus habituées que lui si tu commences à bouger. Il y a un peu plus d'une semaine que tous les membres de notre famille se relient pour ne pas te laisser tomber. Ils t'aiment et ils ne se sentent pas prêts à te laisser partir.

— Je viens de passer toute une nuit dans tes bras et c'est vraiment insuffisant.

— Je sais que tu en veux davantage, mais nous avons un pacte et il y a toujours une fin dans tout ce que nous entreprenons et je t'informe que malheureusement, nous sommes arrivés à cet instant. Je le regrette, mais nous devons nous séparer.

— Je t'aime Ernest Maltais et j'ai de la misère à vivre sans toi.

— Nous venons de te donner de bons outils et je crois que tu parviendras à trouver une façon de faire réapparaître ton plus joli sourire. Sa nouvelle joie de vivre les surprendra et ils auront plus envie de te fréquenter.

— J'étais si triste!

— Je ne veux pas que tu passes ton temps à te faire d'inutiles reproches. Je sens que tu veux simplement repousser ton retour, mais cela ne fonctionnera pas. Plus tu tardes à prendre ton envol, plus tu constateras que ce sera difficile. Allez ma chérie, je veille sur toi ainsi que ton père.

— Simone m'a confirmé qu'elle veille également sur moi et sur notre famille.

— Pour elle, je ne peux rien te promettre. Elle était si jeune, selon moi, elle devrait sérieusement songer à un nouveau passage sur Terre.

— Tu veux dire que!

— Je ne veux rien te dire ni te confirmer quoi que ce soit. Lorsque Simone est décédée, elle avait vingt ans et Guillaume vient de te confier que sa conjointe attend un enfant. Est-ce qu'elle décidera de passer à l'action? En tout cas, si tel est son choix, dès que ton premier contact avec cet enfant, tu sauras que quelque chose d'unique vous unira.

— Comment le saurais-je?

— Je ne peux rien te dire. Part Albertine. Regarde en bas, une infirmière se dirige vers ton emplacement, le moment sera vraiment, mais vraiment l'idéal afin de ne surprendre aucun membre de notre famille. Et ne t'inquiète pas, je vais t'accueillir lorsque ton heure sera venue. Je t'aime.

— Est-ce que tu sais qu'elle est la technique que je dois utiliser?

— Je te propose de fermer les jolis yeux et de faire le vide dans ton esprit. Lorsque tu les ouvriras, tu seras confus et tu

entendras des voix familières. Tu n'auras aucun souvenir de ton passage ni de nos conversations, mais tu ressentiras une sérénité que tu ne parviendras pas à décrire. Je te promets qu'à l'intérieure de toi, tu seras différente et heureuse sans raison. Allez ma belle, tu dois exécuter les dernières consignes. Partir à l'aventure sans connaître les obstacles, les embûches ni les défis que l'on devra trouvera sur notre route. Il n'y a pas de formule magique ni de petites lumières annonçant la voie à utiliser pour traverser les sentiers ou pour éviter des problèmes. Depuis que j'ai accès aux conseils des disparus, ils vont tous dans le même sens : faire un acte de foi et écouter mon instinct ou la voix qui vient de mon intérieur pour me guider. C'était facile là-bas puisque les signes m'apparaissaient comme étant évidents, je sais que ce n'est pas le cas lorsque l'on est un être humain. Il semble que ma route n'est pas terminée, que j'ai encore des merveilles à voir, des conseils à recevoir et à donner, que j'ai des choses à apprendre. Je ne sais pas ce que Simone décidera, elle ne naît peut-être pas prête pour entreprendre toutes les étapes que

la vie nous offre. Pour l'instant, ce voyage sera gravé dans ma mémoire, mais je ne pourrais pas en avoir la certitude. Je suis les recommandations de mon Ernest et prends la route vers ma nouvelle vie. Il n'y a pas de fin à une histoire comme la mienne!

Douze

Vingt-neuf février 2008. il est cinq heures, je suis installé dans mon fauteuil préféré et je regarde droit devant moi. Depuis l'accident de ma mère, il y a un an, je ne parviens plus à dormir autant que je le faisais, je veux profiter de chaque magnifique spectacle de la nature. Tous les matins, je suis fasciné par les couleurs et les reflets de lumière re-foulant lentement la noirceur. Parfois, les rayons du soleil illuminent le ciel et d'autres jours, les nuages envahissent le firmament. À cinq heures dix, beau temps, mauvais temps, la jeune fille du couple Paré-Dion passe devant ma demeure en joggant. Elle a beaucoup de courage et de détermination pour s'entraîner ainsi. Sa course matinale est probablement aussi bénéfique pour son esprit que ces minutes d'arrêt que je me permets d'avoir avec moi-même depuis un an. J'ai peine à croire que trois cent soixante-cinq jours se sont écoulés depuis qu'une collision a plongé maman dans un profond coma. Elle va bien, elle

est de plus en plus active et elle a pris de sérieuses décisions. Je suis content de la savoir enfin, en paix. Au loin, je reconnais la silhouette de monsieur Allard, il est précis comme les aiguilles d'une montre. Il marche d'un bon pas avec son chien Malice. Cette bête est vraiment ravissante avec sa langue bleue et sa corpulence, elle me fait penser à un lion avec la même prestance. Depuis le décès de sa femme, Robert vient, tous les matins, au magasin général du village pour faire un brin de causette avec moi. Je prends le temps de l'écouter pendant qu'il sirote son café. Mon horaire est rempli, mais cette conversation journalière est précieuse pour lui. Nous parlons des parties de hockey, de politique et de la température. Je devine que le chiffre du jour sera un bon indice pour entamer une discussion puisqu'elle est inscrite sur le calendrier qu'une fois tous les quatre ans. Pourvu qu'il ne me parle pas de ma mère : Albertine Picard-Maltais. C'est fou ce qu'un événement peut marquer une date pour le restant de notre vie. Ma mère va bien, mais j'ai des frissons et une boule dans la gorge m'empêche de profiter de ce moment calme de la journée. Je

ne sais pas ce qu'il y a dans l'air, je ne réussis pas à être zen comme d'habitude. Sans raison, je suis nerveux. Je devrais me lever de mon siège pour me rendre à la cuisine. Les jumeaux vont se réveiller et envahir mon espace dans environ une demi-heure. Je dois me convaincre qu'il y a des matins comme ça et que je ne devrais pas m'en faire. Il suffit d'oublier ces folles pensées et tenter de rétablir la situation en imaginant de loufoques incidents survenus au cours de la semaine avec certains clients.

Je suis heureux que maman ne soit pas morte et que la collision n'ait pas endommagé son corps ou son cerveau. Je ne me sentais pas prêt à devenir un orphelin. Déjà que je ne me suis pas remis du décès de mon père. La pointure que Ernest Maltais a laissée est impossible à atteindre, mais je ne ressens pas le besoin ni la nécessité de prouver mes compétences. Les voisins et les clients réguliers me connaissent, la plupart m'ont vu grandir et suivre les traces de mon père. Ils me surnomment : monsieur André. Pour eux, c'est une marque de respect. Je ne suis pas un maniaque de baseball

comme lui, mais je m'implique dans divers comités à Saint-Thomas-de-Caxton et à Saint-Étienne des Grès. Mes fils commencent à prendre de plus en plus de responsabilités et cela me permet de prendre des congés durant presque tous les samedis. Ces vrais jumeaux se complètent bien et à eux deux, ils parviennent à accomplir ce que leur grand-père réussissait à faire aux côtés de sa femme Albertine.

Le bruit de la douche me fait réaliser qu'il est temps de bouger. Le brouhaha matinal vient d'être annoncé et ainsi modifier l'ambiance de la maisonnée. J'espère que l'énergie et la bonne humeur de mon trio favori seront contagieuses. Je me lève péniblement pour me rendre à la cuisine, mais une belle surprise m'attend. Ma conjointe sourit en me tendant une tasse remplie de café. Cette délicate attention me réjouit et la première gorgée est plus délicieuse que les autres jours. Décidément, je crois qu'un événement viendra graver cette journée pour toujours. J'ai hâte de connaître les raisons de ce sentiment étrange qui m'habite. À six heures quarante-cinq,

j'enfile un pantalon, une chemise rouge et une veste bleue. J'embrasse ma femme et je descends le grand escalier. L'ouverture du commerce est à sept heures et j'ai la chance d'habiter à proximité de mon lieu de travail. Depuis huit ans, je suis l'heureux propriétaire de l'entreprise familiale. Mon frère Paul a opté pour un emploi en comptabilité dans une grande firme québécoise et Guy travaille dans une usine comme nos quatre oncles Picard. C'est bizarre, car je prends toujours la peine de préciser le nom de famille de mes oncles comme si je devais le mentionner! Mon père Ernest était fils unique et nous avons cohabité avec Marie durant de nombreuses années.

En sortant de ma demeure, je suis content de constater que la tempête de neige n'a pas commencé. Je marche d'un pas rapide vers le commerce sans remarquer les gens que je croise. Une voiture blanche est stationnée devant le magasin et une femme se tient debout à quelques pas de la porte d'entrée. Son manteau est tellement long et ample que je ne peux distinguer les courbes de son corps. Un

chapeau multicolore couvre entièrement sa chevelure et des gants cachent ses mains. Elle me tourne le dos, mais je suis persuadé que je ne connais pas cette personne, cependant, elle dégage un air familier.

— Je suis désolée, madame, je vous ouvre la porte. J'espère que l'attente n'a pas été longue.

— Non, je vous remercie Monsieur. Est-ce que vous êtes le propriétaire?

— Oui, je me présente : André Maltais. Je vous souhaite la bienvenue à Saint-Thomas. Est-ce que je peux vous aider?

— Je suis à la recherche de monsieur Ernest Maltais et de madame Albertine Picard. Est-ce que vous les connaissez?

— Ce sont mes parents.

Elle me fixe et je l'imites. Je suis figé. Il y a un petit quelque chose de familier dans son regard. Elle ressemble à une dame, mais je ne parviens pas à trouver l'identité de son sosie. Sur l'entrefaite,

monsieur Allard arrive. En apercevant la femme, les couleurs de son visage changent. Il blêmit à vue d'œil. Après quelques secondes, il la regarde droit dans les yeux et dit :

— Je croyais avoir vu une apparition. Est-ce que l'on vous a déjà dit que vous ressemblez à Simone?

— Les yeux de mon grand-père se remplissaient de larmes dès que je suis devenu une jeune femme.

— Comment s'appelle cet homme?

— Émile Maltais et je suis Émilie Maltais, la fille d'Albert.

— Je suis désolée de mon indiscretion. J'ai cru apercevoir un fantôme. Comment va Émile et qu'est-il devenu depuis toutes ces années?

— J'ai le regret de vous annoncer qu'il est décédé depuis un peu plus d'un an. Vous l'avez côtoyé?

— Nous avons fréquenté la même école et il a vécu dans ce secteur jusqu'à son départ à l'automne de l'année 1955 si ma mémoire est bonne.

— Mon grand-père ne parlait jamais de sa famille ni de son passé. J'ai rapidement compris que c'était un sujet tabou et papa ne pouvait pas répondre à mes questions. J'ai toujours trouvé étrange qu'il n'eût pas de frère ni de sœur. Je ne savais rien de lui jusqu'à ce que je trouve deux boîtes remplies de photographies et de souvenirs de son enfance. J'ai mis plusieurs mois pour mettre toutes les pièces du puzzle dans un seul morceau.

— C'est ce qui vous amène ici!

— Exactement. J'espérais pouvoir remettre ces documents à un des fils de son unique frère en espérant obtenir des réponses.

Monsieur Allard jette un coup d'œil vers moi. Il est surpris de mon comportement silencieux. Il examine la jeune dame puis repose son regard vers moi. Il dépose sa main droite sur l'épaule gauche de la

jeune femme et l'invite à venir à ma rencontre.

— Mademoiselle Émilie Maltais, je vous présente André Maltais, le neveu de votre grand-père. Et toi, André, à voir ton attitude, je pense que tu ne connaissais pas l'existence du frère de ton père!

— Ernest ne parlait jamais de son passé et ma grand-mère Marie aussi. Je me souviens qu'elle avait souvent les yeux rougis par les larmes, mais elle restait silencieuse. Elle ne dévoilait pas le secret. Est-ce que vous croyez qu'elle avait des nouvelles de son autre fils?

— Je ne pourrais rien vous confirmer à ce sujet. Papy n'a jamais prononcé le nom de Marie ni de Simone. Cependant, j'ai vu des photographies de cette Simone et j'ai rapidement fait des liens entre les larmes de mon grand-père dès que je suis devenu un jeune adulte. J'ai lu qu'elle est morte au mois d'août de l'année 1954. Un article dans le journal relatait les faits, mais je n'en sais pas plus.

— Je vais m’asseoir et vous devriez en faire autant Monsieur Allard et vous aussi, mademoiselle.

— Émilie Maltais.

— Vous avez mentionné que votre père se prénommait Albert, est-ce que j’ai bien compris?

— Oui, c’est exact.

— Vous avez grandi dans quelle région?

— Dans la région d’Ottawa, ils habitaient dans la banlieue francophone et il travaillait pour le gouvernement du fédéral.

— Émile s’occupait du magasin général avec son père et sa mère jusqu’à ce qu’Ernest, l’ainé de la famille, ait terminé son contrat avec la ligue nationale de baseball. Ma femme était persuadée que ce jeune homme était tombé en amour avec Albertine Picard, mais puisqu’elle était follement amoureuse de son beau Ernest, il a quitté la ville et la région dès qu’il a eu une opportunité. Le prénom de votre père me confirme ce que la légende ur-

baine mentionnait depuis son départ. Le décès de Simone en a ébranlé plus d'un.

— Je vous écoute tous les deux et je suis ému. Ce matin, je me suis levé à la même heure que les autres jours et je me suis bercé en jetant un coup d'œil au spectacle de la nature. Sans raison, une nervosité indescriptible m'envahissait comme si je présentais notre rencontre et ces étonnantes révélations. Est-ce que votre agenda est rempli pour les prochains jours?

— J'étudie à l'Université McGill à Montréal et j'ai profité de la relâche scolaire pour descendre jusqu'ici pour vous remettre des documents et des photographies de mon grand-père. Je ne savais absolument pas si vous étiez toujours résident de Saint-Thomas.

— J'en conclus que vous êtes disponible et j'en suis ravi. Dimanche, la famille sera réunie pour le Baptême de la petite Mia-Rose Maltais, ce serait une magnifique occasion pour rencontrer tous les membres de la famille d'Ernest Maltais!

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée Monsieur Maltais. Tous les regards seront rivés sur moi et je ne me sens pas apte à recevoir toute cette attention.

— Si je peux me permettre, je crois que la prochaine étape serait de fixer un rendez-vous avec Albertine. Elle pourra répondre à toutes vos questions et être attentive à vous.

— Vous avez raison, monsieur Allard, je crois que la sagesse vient de se prononcer. Nous pourrions envisager une rencontre dans un autre moment!

— Tu as une belle façon André de me dire que je suis vieux, mais je prends ton intervention comme un compliment!

— Vous semblez mal à l'aise, mademoiselle.

— J'ai lu quelque part que Simone Maltais était une très bonne amie d'Albertine et puisque mon grand-père ne pouvait empêcher les larmes de couler dès qu'il

me voyait, je ne veux surtout pas être la responsable d'une réaction négative.

— Albertine Picard et Simone Maltais travaillaient ensemble dans un commerce à Trois-Rivières. Si mes souvenirs sont exacts, elles sont rapidement devenues des amies. Dès leurs premières rencontres, elles ont eu une révélation. C'est comme si elles étaient de véritables âmes sœurs semblent-ils

— De toute façon, je n'ai pas la tête ni la concentration requise pour recevoir des clients ni pour gérer les diverses commandes. J'ai hâte de prendre connaissance des documents et de voir les images du passé de mon père et de ma grand-mère Marie. D'ailleurs, je crois que vous lui ressemblez.

— Selon mes souvenirs, Simone était le sosie de sa mère et c'est également votre cas mademoiselle. C'est pour cette raison qu'Émile ne pouvait pas retenir les larmes dès qu'il s'est rendu compte à quel point vos traits féminins commençaient à se définir. Je suis fasciné par

votre ressemblance avec ces deux femmes que vous n'avez jamais connues.

— Dans la grande boîte, il y a des photographies, mais il n'y a aucune note d'inscrite sur l'endos de ces images. Je me questionnais sur les identités. Est-ce que je peux vous les montrer, monsieur Allard?

— Je vais téléphoner à la maison et trouver un remplaçant, puis je vais tenter de convaincre maman de se joindre à nous. Je suis désolée Mademoiselle Émilie, mais je ne peux pas vous laisser partir sans prendre le temps de jeter un coup d'œil aux précieux trésors que vous nous apportez.

— Je suis en congé et le but de ma visite est de pouvoir obtenir des réponses à mes nombreuses questions. Il y a deux ans que je vous cherche. Mon grand-père a gardé le silence sur son passé, mais je suis différente de lui, je veux connaître ma famille et créer des liens familiaux. Je suis fille unique, mon père également et ces deux hommes ne pouvaient pas être

dans la même pièce sans qu'une chicane survienne.

— Je ne serais pas surpris que des photos de famille se cachent dans votre grenier.

— Moi non plus et j'avoue que je ne suis pas monté dans cette pièce depuis que j'ai acheté la résidence qui appartenait à mes parents.

— Votre grand-mère n'a-t-elle pas habité avec vous durant plusieurs années?

— Oui, mais puisque nous étions trois garçons, aucun d'entre nous n'a cru bon la questionner sur sa vie. Les recherches de cette jeune femme me prouvent que j'ai raison. Je vous laisse, je vais appeler ma mère et lui raconter votre aventure. Je ne devrais pas tarder à vous donner le compte rendu de notre conversation.

— Qui est l'ainé entre Ernest et Émile?

— Ernest est le plus âgé des trois enfants?

— Cela me rassure.

— Il y a plusieurs rumeurs concernant les membres de la famille de Sylvestre Maltais et il n’y a qu’Albertine Picard qui pourra répondre à vos interrogations. Je ne crois pas que l’un des fils ait pris des notes sur leurs discussions, sur leurs divergences ni de leurs histoires, mais il est possible que des boîtes contiennent des extraits de plusieurs articles de journaux sur la vie du joueur de baseball. Ernest a fait partie d’une équipe de haut niveau. Nous ne pouvions cacher notre fierté de ce petit gars né dans notre village.

André Maltais arrive dans le commerce, il sourit en annonçant : je viens de parler à maman et elle accepte de vous rencontrer. Elle croit que le grenier cache des souvenirs, mais elle m’a fait promettre de l’attendre avant de monter dans cette petite salle. Ma femme est partie vers Trois-Rivières. Elles seront là dans une heure environ et Yoan viendra me remplacer pour le reste de la journée.

— Je n’entends que des prénoms masculins. Est-ce qu’il y a des filles dans votre famille?

— Maman est la cadette d'une famille de cinq. Elle a quatre frères : Gérard, Georges, Bertrand et Michel. Nous sommes trois garçons : Paul, Guy et moi. Finalement, Albertine et Ernest sont les grands-parents de cinq garçons : Justin, Guillaume, Alexandre et mes jumeaux Ian et Yoan.

— Wow! Je suis contente de mettre une touche féminine à votre clan.

— Par contre, nous venons d'accueillir deux mignonnes fillettes. Isabella est née en janvier 2007 et Mia-Rose a trois mois.

— Elles sont trop jeunes pour transformer l'ambiance de votre famille, mais c'est un début.

— Albertine Picard est la première d'une longue lignée de garçons, je l'ai souvent vu pleurer lorsqu'elle les prend.

— De belles émotions qu'elle ne peut pas retenir!

— Effectivement. Ma conjointe partira dans quelques minutes pour se rendre

chez Albertine. Elles seront ici dans une heure. Est-ce que vous voulez vous reposer en les attendant ou est-ce que vous voulez visiter le village natif de votre grand-père Émile?

— Indiquez-moi l'adresse de son lieu de résidence et je vais pouvoir m'y rendre seule en reprenant mon souffle.

— Vous êtes rendu, les parents d'Ernest et d'Émile Maltais étaient les propriétaires du commerce et de la résidence que j'habite avec ma femme et mes jumeaux.

— Oh!

— Par contre, si vous longez la rue principale, vous pourrez voir les différents endroits qui ont été importants pour les deux frères Maltais.

— D'accord. Je vous remercie. Je vais revenir dans une heure.

— Il n'y a pas de problème, je vais en profiter pour mettre un peu d'ordre dans le magasin en plaçant des articles.

— À toute à l'heure.

Je suis fatiguée. Le jour se lève et je manque d'énergie. Je hais l'absence de repos, j'ai passé une partie de la nuit à tourner en rond dans mon lit. J'étais incapable de trouver une posture agréable pouvant me permettre de m'endormir. Pourtant, j'étais épuisée de ma dernière journée avec un voyage avec les femmes et les hommes de notre groupe de danseurs. Nous avons assisté à une comédie musicale au Capitole à Québec. La présidente et les organisatrices ont rempli le troisième jeudi du mois de février. Je n'étais pas certaine de vouloir participer à ce genre d'activités, mais Betty Roberts m'a convaincu de l'accompagner. Depuis le décès de son amour d'enfance, cette jeune femme n'avait qu'une idée en tête : celle de me retrouver et de passer le reste de notre vie à s'amuser comme dans le temps de notre jeunesse. Il semble qu'elle n'est pas la seule personne à vouloir me rencontrer. D'après ce que j'ai compris, la petite-fille d'Émile me cherche depuis un moment. Cette annonce me fait vivre des émotions et des

tremblements. De douloureux souvenirs de l'été de l'année 1955, mais des images de cette nouvelle vie me font sourire. Mon premier emploi ne m'a pas uniquement aidé à acquérir de l'expérience au niveau de ma vie professionnelle, mais également au niveau social. Durant les mois de mai jusqu'en septembre, Simone Maltais, Betty Roberts et Nicole Pouliot m'ont permis de connaître et de vivre intensément le phénomène qu'est l'amitié.

Je suis Albertine Picard-Maltais, je suis âgée de soixante-treize ans et j'attends la conjointe de mon fils André. C'est étrange, aujourd'hui, il y a un an : jour pour jour, je me préparais pour un déjeuner avec la conjointe de mon petit-fils Justin et une tempête de neige a été annoncée. Ces renseignements me donnent des frissons. Je craignais ce premier anniversaire d'un accident m'ayant conduit tout droit dans un profond coma. Pour moi, c'est le néant. Je ne me souviens pas de ce qui a comblé ces sept journées. Mon calendrier est rempli d'activités et de cours avec des amies et ils sont enchantés de constater que le poids qui pe-

sait sur mes épaules a disparu. Il est vrai que je redoutais l'année de mon soixante-treizième anniversaire de ma naissance, mais elle est exceptionnelle et ma fête aura lieu dans six semaines. Jusque-là, je suis contente de chaque journée et je remercie la vie et mon ange gardien de me permettre de profiter de chaque moment. Guillaume est certain que mon Ernest a passé toute une semaine avec moi et qu'il m'a fait visiter son palace. Il doit nous construire un château en attendant mon retour qui tardera à arriver, l'espère-t-il! En tout cas, lorsqu'il apprendra que la petite fille d'Émile vient de se pointer au magasin d'André, il sera certain de l'intervention de son grand-père. Au fait, je n'ai jamais parlé qu'Ernest avait un frère et une sœur! Émile a fui la région sans laisser d'adresse dès qu'Ernest est revenu de son tournoi de baseball. Marie était convaincue que son fils avait pris la direction de l'Abitibi. J'ai hâte d'en savoir davantage sur la vie de mon beau-frère.

Mon cadran indique qu'il est dix heures trente, ma bru devrait arriver dans une dizaine de minutes. Je vais en profiter

pour me reposer. Assise dans mon fauteuil berçant préféré, je m'installe confortablement, ferme les yeux et écoute la musique. Solange ne devrait pas tarder à sonner. Il existe un lien de franche camaraderie entre nous deux. Notre relation est à l'opposé de la conjointe de Paul et je suis ravie de mes trois fils n'aient pas le même caractère ni gout pour des femmes autoritaires. La femme d'André est gentille et toute douce.

Le trajet entre Trois-Rivières et Saint-Thomas-de-Caxton se fait en silence. Ce n'est parce que l'heure n'est grave ni parce qu'aucun sujet de conversation ne me vient en tête, mais la chaussée est glissante et je sens que la conductrice n'est pas à son aise avec la neige qui tombe et la visibilité réduite. Les conditions routières deviendront probablement désastreuses au fur et à mesure que la tempête atteindra notre ville. Je n'ai pas de souvenirs des événements de l'accident survenu à la même date l'an dernier, je suis nerveuse d'être installée dans une automobile et de circuler dans les rues par un temps pareil!

Normalement, les jours se suivent et ils ne se ressemblent pas, mais je suis estomaquée de constater qu'une tempête hivernale survienne ce matin. Du côté de la température, je vis une copie conforme et je prie pour qu'aucune tragédie ne vienne assombrir cette date inscrite sur mon calendrier. Je dois trouver une manière d'oublier les flocons en essayant de penser à autre chose qu'une catastrophe! André m'a dit que la petite-fille d'un certain Émile Maltais s'est présenté au magasin général et mentionnant qu'elle me cherchait depuis environ deux ans. Émile Maltais! Il y a si longtemps que je n'ai pas entendu une personne prononcer ce nom. Cela me fait tout bizarre en dedans. En considérant qu'il était plus jeune que mon Ernest, il doit être âgé de soixante-quinze ans, mais si, s'il est décédé dernièrement? Et si sa petite-fille a effectué des recherches pour nous retrouver suivant son décès. Est-ce qu'Émile a laissé des images de sa vie passée dans un endroit que je ne connais pas et qu'il a gardé secret? Comment s'est déroulé son quotidien? Est-ce qu'il a été un père et un grand-père aussi impliqué que celle de son frère? Les membres de la famille

Maltais ont toujours été discrets. Il y a tellement d'interrogations. J'espère qu'elle saura me rassurer, mais j'y pense, est-ce qu'elle aura des réponses ou est-ce qu'elle s'attend à ce que lui en donne? Est-ce que son grand-père lui a confié que sa sœur Simone est décédée ou est-ce qu'il a, comme Ernest, refusé d'en discuter? Le passé de mon homme était un sujet tabou et je demande si le comportement d'Émile était le même? Je ne serais pas surprise d'apprendre que Marie a vécu avec nous durant de nombreuses années et cette grand-mère préférait vivre le moment présent et elle était attentive à ces petits-fils. Elle parlait du futur et les questionnait sur leurs projets d'avenir. C'était une façon d'éviter les questions sur sa vie de couple et sur le fait qu'il était bien étrange que monsieur le curé ne l'avait pas harcelé avec le nombre d'enfants. Paul, André et Guy savaient que les prêtres ne géraient pas uniquement leur église, mais tous les habitants, cela faisait partie des mœurs des générations antérieures.

Je ressens un certain stress m'envahir. Je ne peux pas croire que ce sera moi qui

vais annoncer à mes fils, mes petits-fils et la petite-fille d'Émile Maltais que Marie Turcotte et Sylvestre Maltais étaient les heureux parents d'Ernest, d'Émile et de Simone. Que le père a mis fin à ces jours parce qu'il ne pouvait pas éteindre le feu qui le brûlait en dedans depuis le décès tragique de son unique fille. Simone est morte et elle n'avait que dix-huit ans. Cette jeune femme était ma meilleure amie. C'est grâce à elle que son grand frère est entré dans mon quotidien. C'est à cause de moi qu'Émile a quitté la région parce que... parce que... je ne le sais pas! J'ai des doutes, mais je ne peux pas expliquer les raisons de son geste et de son absence. Il n'a donné aucune nouvelle depuis le jour suivant l'arrivée de son frère Ernest. Les séries éliminatoires étaient terminées et le retour du joueur de baseball a, semble-t-il amené des remous. Je n'ai pas eu connaissance d'un entretien entre les fils de Marie Maltais ni avec elle sur les attentes et la décision concernant les activités du magasin.

Durant toutes ces années, je ne sais pas si Émile a tenté de revenir en arrière ni s'il a essayé d'entrer en contact avec sa mère

ou son frère! Je garde une petite gêne ou est-ce que je leur dévoile tout ce que je sais? Il y a un an, on m'a déclaré cliniquement morte et voilà que je vais devoir avouer aux membres de ma famille des événements ou des décisions que des personnes ont prises avec leurs têtes et non leurs cœurs. Suis-je la seule personne à pouvoir les informer de la vie de leurs ancêtres. J'ai souvent entendu dire que cette deuxième chance a une raison d'être. Est-ce que l'on m'a ramené sur Terre pour cela? Je suis en accord avec certains éléments de base, mais quelle est ma mission dans cette affaire? Je n'ai jamais été dans le secret des dieux et ma version des faits est très très limitée. Pour ma part, je ne leur ai jamais caché que j'avais quatre frères. Mes parents étaient présents malgré la distance qui nous séparait, mais il est vrai de dire qu'il n'y a eu aucun drame dans la famille Picard. Je pense que ce sera un long et pénible week-end, mais je crois également que ces annonces viendront rassurer mes fils. J'espère qu'ils comprendront mon silence et ma solidarité envers mon époux. Son refus de parler de sa famille lui appartenait et je ne pouvais pas aller à

l'encontre de son choix! Je devrais prendre la venue de la petite-fille d'Émile comme une bénédiction. Mes garçons sont intelligents et curieux. Ils seront contents d'en savoir davantage sur ce sujet et ils pourront, espérons-le, obtenir les réponses qu'ils n'ont jamais osé poser si Émilie arrive avec des conclusions et de véritables faits sur l'existence et la vie de son grand-père.

Je jette un coup d'œil au paysage et je le reconnais. Dans une dizaine de minutes, nous serons rendus à destination et je pense sérieusement à fermer les yeux en tentant de faire le vide. Je veux être reposé et prête à être envahi d'interrogations. En étant le plus calme possible, je vais pouvoir rassurer les membres de ma famille.

Il est onze heures quarante-cinq lorsque Solange stationne son automobile en face de la porte d'entrée du magasin général. Une pancarte avec un seul mot est affichée dans la vitrine : FERMÉ. Je ne suis pas vraiment surprise en lisant cette information avec la visite de ce matin. André a préféré agir ainsi en étant certain

que la mauvaise température n'offusquera pas les habitants du village. Solange m'aide à marcher jusqu'à sa demeure. En entrant, je remarque la présence de monsieur Allard, il se berce dans le salon. Je suis contente qu'il soit là, il était un ami d'enfance des frères Maltais et il a bien connu la petite Simone. J'ai envie de courir vers lui, d'accrocher mes bras à son cou et de le remercier de son implication, mais je n'ose pas, je suis trop timide pour me comporter de cette façon, mais en y réfléchissant un peu, je crois apercevoir Simone. Elle agit exactement comme je le pensais. Elle n'a jamais vraiment été intimidée ni embarrassée par ce que les gens pouvaient penser en la voyant agir ainsi? Je suis devenue une vieille dame et je conserve une certaine retenue dans de telles circonstances. Je suis persuadé qu'elle avait raison de se soucier des autres, mais je suis tellement différente d'elle. Sa brève présence dans mon quotidien m'a été utile tout au long de ma vie, mais il y a des choses que je ne peux pas me permettre ou que je suis incapable de changer mon attitude. Elle me manque et plus particulièrement, au-

jourd'hui avec les discussions et la tristesse que mes fils vivront dans les heures à venir. Je me sens tellement démunie, je souhaite qu'André ait pris la peine de contacter Paul et Guy, car je ne veux pas revivre cet interrogatoire plus d'une fois.

En entendant les pleurs d'un bébé, je réalise que mon vœu sera exaucé. Un lien particulier unit mes cinq petits-fils et je ne suis pas surprise de leurs intérêts. Je ne sais pas si j'ai le droit de faire une demande spéciale dis-je tout bas en levant les yeux au plafond, mais Paul doit se présenter chez son frère André en ayant pris soin d'exiger que Gertrude reste à la maison. En apercevant la tempête de neige, je ne peux pas m'empêcher de sourire du bout des lèvres. L'état des routes va peut-être l'encourager à s'abstenir de venir jusqu'ici. Il est également possible que Justin lui confie la garde d'Isabella!

J'assume mon comportement et accepte la position que l'on m'impose, mais de là à confronter la terrible madame Gertrude Maltais, c'est une tout autre histoire! Mon fils André vient vers moi. Je lis dans les traits de son visage qu'il n'est pas fu-

rieux ni inquiet, je crois qu'il est triste et confus. Il me prend dans ses bras, me fait une accolade, me donne un baiser sur la joue droite puis me dit : viens ici que je te présente Mademoiselle Émilie Maltais. Elle est la fille d'Albert Maltais et de ...

Je n'ai pas entendu le prénom ni le nom de la conjointe du fils d'Émile. Je suis bouche bée. Je refusais de croire mon père lorsqu'il a osé me confier ces craintes concernant les sentiments d'Émile à mon égard, mais de là à appeler son enfant ainsi, j'en perds tous mes moyens! À l'époque, je n'avais pas eu le courage de lui parler, mais puisque je mentionnais souvent le prénom de son frère, j'ai cru qu'il allait finir par comprendre que j'étais amoureuse d'Ernest. Je ne sais pas si je dois pleurer ou hurler. C'est incroyable! Au mois de novembre 1955, un homme est parti sans laisser d'adresse à sa mère et j'en suis la cause! Je n'ai pas à me sentir coupable, car je n'ai rien fait de mal pour l'attirer ni pour lui signifier mon intérêt. Entre Ernest et moi, dès le départ, ce fut un coup de foudre comme l'avait prédit Simone et je m'en veux de mon refus d'écouter les

sages paroles de Charles. Je ne suis pas intervenu et je le regrette sincèrement, mais, est-ce que mon attitude viendra changer quoi que ce soit dans la vie d'Émile ou le cours de son histoire? J'essaie de comprendre pour m'aider à me sentir moins coupable et mes inquiétudes doivent se lire dans mon regard, car Robert Allard me fixe. En silence, nous partageons la compréhension de cette situation exceptionnelle. Il a grandi avec les frères Maltais et il a vu nos enfants devenir de grandes personnes. Je suis certaine qu'il sait et qu'il gardera le silence par respect pour eux et pour nous tous. Je ne connais pas les circonstances entourant sa présence, mais il y a des moments dans la vie où il est préférable de ne pas se poser de questions et de faire avec ce qui est là sans notre consentement, mais, sachant que je ne suis pas partie pour toujours, en étant certaine que des êtres de lumière ont décidé d'en finir avec les mystères, je consens à dévoiler ce que je peux dire et de conserver dans mon cœur ce qui doit rester intime. Je vais collaborer en étant sincère, honnête et authentique envers mon homme et présenter Simone à mes descendants

bien que son passage dans ma vie ait été de courte durée, je souhaite qu'avec la complicité de monsieur Allard, les explications soient acceptées de tous. La jeune femme approche lentement vers moi en me présentant sa main. Bonjour madame, je me présente, je suis Émilie Maltais.

— Simone!

— Non, je lui ressemble, Papy n'arrêtait pas de verser des larmes dès qu'il me voyait. Ces yeux se remplissaient automatiquement.

— Je comprends. On pourrait facilement croire que tu es revenue sur Terre pour terminer ce qu'elle n'avait pas pu faire.

— Je ne sais pas si elle s'est réincarnée, mais si j'étais à sa place.

— Tu aurais pris une autre apparence n'est-ce pas, lance Guillaume. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe?

— Je suis la cause de cette réunion de famille, depuis le décès de mon grand-père, il y a quatre ans, je vous cherche. Je savais qu'il avait une sœur, qu'elle était décédée, mais je n'en savais pas plus. Mon père m'a informé que j'avais hérité de quelques boîtes, mais il n'en connaissait pas le contenu. Il faut dire qu'entre papa et Émile, le contact a toujours été difficile. Ma grand-mère a toujours été prise entre ses deux hommes.

— Est-ce que ton père est fils unique?

— Oui et ce n'est pas vraiment surprenant puisqu'il nous a caché l'existence de son frère Ernest. Je me suis souvent demandé, depuis les dernières années, les raisons de son secret.

— Je ne crois pas que je vais vous être d'un grand secours.

— Je ne veux pas vous bombarder de questions, mais je refuse d'ouvrir et d'examiner le contenu de ces boîtes sans vous.

— Si vous n’avez pas ouvert aucun de ces documents, comment avez-vous su qu’il avait vécu ici?

— J’ai lu que son lieu de naissance était à Saint-Thomas de Caxton en Mauricie.

— Émile s’est établi en Ontario, mentionne Robert et

— Je suis désolé de vous déranger, mais Paul et Justin sont en route et je viens de reconnaître l’auto de Guy.

— Est-ce que tu as des nouvelles d’Alexandre?

— Je crois que tu as oublié, grand-maman, que ton petit-fils est en Allemagne pour un stage de fin d’études.

— En effet, je ne m’en souvenais plus. Je te remercie, Yoan, de me le rappeler.

— Comment fais-tu mamie pour les distinguer, je ne réussis jamais de bien identifier mes cousins!

— C’est une question d’habitude.

— Non, c'est le cœur d'une mère qui parle. Vous avez un instinct et un contact unique avec vos progénitures. Hum! Et les enfants de vos enfants. C'est plus tôt, ce que je voulais dire.

— Ils sont mignons, n'est-ce pas, mais j'espère que nous ne vous étourdirons pas?

— Au contraire, je suis contente d'avoir retracé des membres de ma famille. Je ne le sais pas si vous le réalisez, mais vous avez connu mes arrières grands-parents.

— La mère d'Émile se prénomme Marie et son époux Sylvestre. Il est décédé en octobre 1955 soit deux mois suivant le décès tragique de Simone.

— Et un mois suivant le départ de ton grand-père.

— Je préfère que nous attendions le reste de la gang. C'est une histoire beaucoup trop importante.

— André a raison, je viens d'arriver et je suis figé par les minimales informations que je viens d'entendre.

— Un verre de gin mon Guy?

— Ce n'est pas de refus.

— Est-ce qu'il y a d'autres preneurs?

Robert et Guillaume lèvent la main. L'homme de la maison se dirige vers la cuisine et nous présente une bouteille de vodka avec sa main droite et une bouteille de vin rouge avec l'autre. Chacun choisit sa boisson favorite en pointant la bouteille. Les maitres de la résidence préparent des cocktails à chaque personne. Tout le monde reste silencieux en attendant la venue des derniers invités à cette rencontre hors du commun. Ian et Yoan pellettent l'entrée et le trottoir pendant que Robert et Guy fument des cigarettes en les observant. Debout devant la grande fenêtre du salon, Émilie regarde tomber la neige pendant que Guillaume s'occupe de réchauffer le repas du midi de sa fille. Quant à moi, je fixe les boîtes d'Émile en m'interrogeant sur les docu-

ments cachés dans celles-ci. Le claquement de la porte menant vers l'extérieur nous fait sursauter. Paul crie qu'est-ce qu'il se passe de si grave pour que mon frère insiste pour que je me déplace de Trois-Rivières jusqu'ici par un temps pareil?

— C'est de ma faute, mais je n'avais pas prévu tant de monde ni de déplacements. J'en suis désolée, monsieur.

— Qu'elle est votre nom, mademoiselle?

— Je suis Émilie Maltais et je voulais simplement partager un cadeau que j'ai reçu en héritage. Je ne voulais pas le garder pour moi, je suis comme cela.

— En tout cas, je peux vous confirmer que son sens de la répartie n'est pas celui de son grand-père.

— N'ai-je pas entendu que je ressemblais à Simone?

— Tu as raison. C'était son genre. Il n'y avait rien ni personne à son éprouve. Elle adorait chanter et elle fredonnait des airs

joyeux à la longueur de journée sans s'inquiéter des commentaires négatifs des autres membres du personnel.

— Vous avez travaillé avec elle?

— Oui, c'est là que nous nous sommes rencontrés et devenus les meilleures amies du monde. Dès ma première journée de travail, elle m'a accueilli et c'est à cet instant que nous avons découvert que nous avions des affinités et que nous nous apprêtions à vivre un lien particulier.

— Est-ce que c'était ici, au magasin général du village?

— Non, c'était à Trois-Rivières. J'ai été engagé pour travailler dans les bureaux et Simone était responsable de la comptabilité et des comptes des clients.

— Maintenant que tout le monde est là. Est-ce possible de commencer du début pour que nous soyons tous au fait?

— Puisque je suis l'instigatrice de ce remue-ménage, je vais vous présenter mon projet et le début de mon aventure qui

m'a mené jusqu'à Saint-Thomas de Caxton. Madame Albertine et Monsieur Allard, je vous permets d'intervenir si des précisions vous semblent nécessaires au dévoilement de ce récit. Est-ce que vous êtes d'accord?

— Si vous me permettez, je crois que c'est à ma mère de commencer, car j'avoue que j'aie eu de la difficulté à vous suivre lorsque vous vous êtes approché de moi et que vous m'avez mis au courant de vos démarches.

— André a raison et pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis Robert Allard. Depuis le départ de ma femme, je viens tous les matins pour acheter le journal et pour boire un verre de café tout en jasant avec le propriétaire du magasin général. J'ai grandi à Saint-Thomas et j'ai assisté à la présentation de mademoiselle Maltais. Je n'ai pas hésité à intervenir et à expliquer quelques faits à André et c'est pour cette raison qu'il m'a demandé d'assister à votre réunion de famille même si je n'en fais pas partie.

— C'est correct Robert et je suis contente que tu puisses nous donner des renseignements additionnels lorsque ma mémoire me jouera de vilains tours ou lorsque je ne pourrais pas répondre à vos questions.

— Nous sommes tous ouïes.

— Tout a commencé le lundi vingt-sept juin de l'année 1955. Cette date marquait la première journée de mon nouvel emploi pour un commerce au centre de la ville de Trois-Rivières. Une gentille jeune femme prénommée Simone m'a non seulement accueilli, mais elle m'a aidée dès le départ. J'avais dix-neuf ans et j'avais été surprise par un violent orage. Bref, je suis arrivée au bureau en étant trempée de la tête aux pieds. Pour éviter que je sois automatiquement congédiée, elle m'a conduite dans une cabine d'essayage, m'a prêtée des vêtements secs et elle m'a enseignée tous les rouages de la compagnie même si cela ne faisait pas partie de ces tâches. En sortant du magasin ce soir-là, j'ai tout de suite su qu'une amitié venait de naître. Et ce fut, effectivement le cas. Avec les semaines et les nom-

breuses activités estivales, nous sommes devenus un quatuor que tous enviaient. Il y avait Betty Robert, la future mariée, Nicole Pouliot : la dame dans la quarantaine toujours disponible pour rire et pour rendre service; il y avait Simone Maltais : la splendide jeune femme souriante et dynamique et moi, la timide et campagnarde Albertine Picard. Nous avons eu beaucoup de plaisirs à travailler ensemble et à fréquenter les mêmes lieux. À force de me connaître, Simone était persuadée que son frère Ernest était mon âme sœur et elle a entrepris des démarches pour provoquer une première rencontre. Ce fut une fin de semaine mémorable : la journée a commencé par une séance de magasinage dans les grands magasins de Montréal : le centre Eaton, La Baie d'Hudson et j'en passe. Elle avait manigancé une sortie inusitée pour terminer cette fameuse journée. Nicole avait emprunté l'automobile de son frère et elle nous a conduites dans un stade de baseball pour assister à une partie entre les Capitales de Québec et une équipe de Montréal. Ernest Maltais jouait non seulement à la balle de niveau

semi-professionnel, mais il en était le capitaine.

— C'est à cette soirée que tu as rencontré celui qu'il est devenu ton mari et mon père?

— Oui, mais notre histoire d'amour n'a pas commencé tout de suite.

— J'ai le gout de poursuivre, mais je suis sans mot. Je me mets à pleurer et à trembler.

— Au milieu du mois d'août, en revenant d'une soirée avec un ami, Simone Maltais a été mortellement frappée par un chauffard et c'est depuis son décès que la famille Maltais s'est dispersée. Incapable d'accepter le départ de son unique et pétillante fille, Sylvestre a mis fin à ses jours, le quinze octobre de la même année.

— Aucune enquête n'a confirmé qu'il s'agissait d'un suicide.

— Tu as raison, Albertine, mais les policiers n'avaient pas les moyens qu'ils ont

aujourd'hui pour conclure une affaire. Cependant, entre vous et moi; lorsqu'un homme prend sa voiture, roule à toute vitesse sur une rue sans circulation un dimanche soir vers six heures et qu'il entre de plein fouet sans freiner dans un gros et solide arbre, dans mon livre à moi, il a provoqué cet accident. Il n'arrêtait pas de pleurer et il fixait continuellement le mur. Il a cessé de vivre au moment même où il a su que son bébé était décédé. Il a été enterré aux côtés de Simone et les funérailles ont été tout aussi émouvantes que celles de sa fille.

— Ces deux tragédies ont tellement bouleversé la vie de Marie, d'Ernest et d'Émile qu'ils étaient impossibles et impensables de prononcer leurs prénoms. Avec les années, j'ai cru que leurs douleurs s'atténueraient, mais non. Votre grand-mère Marie était incapable de répondre à vos questions et je crois que vous avez rapidement compris que c'était un sujet tabou autant pour elle que pour votre père.

— Je ne veux pas être indiscrete, mais j'aimerais connaître l'histoire du début

de votre amour. Je sais que mon homme s'est souvent questionné à ce sujet.

— André n'était pas le seul à vouloir savoir comment nos parents se sont rencontrés et comment ils sont devenus amoureux.

— Moi, Paul, ce que je veux savoir, c'est pour quelle raison, tu te décides à nous raconter ce récit.

— Je suis Émilie Maltais, la fille d'Albert et la petite-fille d'Émile. Je ne connaissais pas l'existence de Simone ni d'Ernest jusqu'au décès de mon grand-père. En effectuant un grand ménage dans la maison de son père, Albert a découvert des boîtes remplies de photos et de souvenirs. Puisque ces deux hommes se haïssaient, il me les a remis. Je les ai déposés dans le fond d'une armoire et je les ai oubliés. Au mois d'août dernier, j'ai emménagé dans un appartement à Montréal pour entreprendre des études au collège McGill. Par hasard, j'ai su que mon grand-père avait fréquenté cet établissement. J'ai fait quelques recherches et j'ai appris qu'il avait passé son enfance

à Saint-Thomas de Caxton et que ses parents étaient les propriétaires du magasin général. J'ai donc décidé que lors de la semaine de relâche du mois de mars 2008, je voulais visiter cet endroit. En arrivant ce matin, j'ai été stupéfaite d'apprendre que le neveu de mon grand-père habitait toujours ici. Donc, vous connaissez les causes de ma venue et je suis triste d'être la responsable de toutes les émotions et du retour dans le passé que je vous fais subir. Je le regrette sincèrement.

— Ce n'est pas de ta faute Émilie. Cette discussion devait avoir lieu et j'ai des frissons en pensant à la date du jour.

— Ne tourne pas le fer dans la plaie Guillaume. Je me souviens de ce que tu m'as confié et j'ai des sueurs froides depuis toute à l'heure.

— Monsieur Allard et Grand-Maman ont mentionné que tu étais une copie conforme de Simone. Est-ce que tu as une image de son visage dans une des boîtes?

— Je ne le sais pas puisque je ne les ai pas ouvertes.

— Ou sont-elles?

— Dans le coffre de ma voiture? Est-ce que vous voulez partir à la découverte de ces souvenirs avec moi?

— Ne me jette pas un regard aussi méchant Guy, je n'ai jamais vu une photographie de ton père. Émile en a apporté une grande partie.

— Ian et Yoan peuvent accompagner Émilie pour apporter les boîtes et je vais, immédiatement, vérifier le contenu du grenier. Je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai acheté la maison de mon enfance et le commerce que nos parents ont dirigé depuis que Marie l'a vendu à son fils Ernest.

Sans tarder, mes trois fils montent à l'étage en direction du grenier tandis que les jumeaux mettent leurs manteaux, Émilie les imite puis sors de la maison. Je suis contente du déroulement de la journée. Dans quelques minutes, il y aura le dévoilement des identités de Simone,

de Sylvestre et d'Émile et il est probable que mes fils voient des photographies de leur père avec son habit de joueurs de baseball ou avec une salopette et une chemise comme mes frères portaient lorsqu'ils étaient gamins. Un an suivant un accident m'ayant amené dans un profond coma pour une durée d'une semaine, ma vie a complètement changé et ce n'est pas fini. Mes fils ont eu des réponses et bientôt, ils pourront s'amuser à comparer les traits de leurs visages avec ceux de leur père et de mettre un prénom sur un visage dans le cas d'Émilie qui examinait des images sans avoir d'indices sur leurs identités. Elle est venue pour obtenir des réponses en espérant rencontrer des membres de la famille de son grand-père. Dans quelques minutes, nous pourrons tenir entre nos mains des photographies des enfants du couple Marie et Sylvestre. Je suis émue par le déroulement de cette journée. Il y a un an, j'étais plongé dans un profond coma et voilà que des secrets viendront réunir et resserrer les liens de cette famille qui est la mienne.

Albertine Picard Maltais